

ŒUVRES  
BADINES  
D'ALEXIS PIRON

PRÉCÉDÉES  
D'UNE NOTICE SUR SA VIE

Nouvelle édition



IMPRIMÉ PAR LES PRESSES DE LA SOCIÉTÉ

A AMSTERDAM

Restaurato da  
Edoardo Mori  
per il sito  
[mori.bz.it](http://mori.bz.it)



## AVIS DES ÉDITEURS

---

*Nous réimprimons purement et simplement et sans y faire le moindre changement, un volume qui a été l'objet de très-nombreuses réimpressions depuis 1796 que fut publié ce recueil à Paris pour la première fois, jusqu'à ce jour. Seulement, voulant que notre édition puisse entrer dans une bibliothèque d'amateur, nous l'avons tirée à petit nombre, sur un très-beau et bon papier de Hollande. Comme bon nombre de ces poésies ne sont pas de Piron, nous avons indiqué à la table du volume les noms de leurs auteurs connus ou supposés.*





VIE

## D'ALEXIS PIRON



Alexis Piron naquit le 9 juillet 1689. Il était fils d'Aimé Piron, apothicaire, et d'Anne Dubois, sa seconde femme. Son éducation fut savante, utile et sévère. Malgré la vivacité de son âge, il fit d'excellentes études. Les grands modèles de l'antiquité grecque et latine lui devinrent si familiers, qu'il était saisi d'enthousiasme à la simple lecture des beautés qu'ils renferment. Ses parents combattirent en lui cet amour poétique qui ne pouvait s'accorder avec la médiocrité de sa fortune. Il fut donc obligé, pour condescendre à leur volonté, d'embras-

ser un état : il choisit celui d'avocat ; et déterminé enfin à suivre l'étude de la jurisprudence, il partit pour Besançon où il prit ses degrés.

De retour à Dijon, il se fit recevoir avocat, bien résolu pourtant, à la première bonne cause qu'il perdrait de renoncer à la profession. Mais au moment même où il se préparait à son début, un dérangement imprévu arrivé dans la fortune de sa famille, l'éloigna pour jamais d'un état qui suppose au moins l'honnête nécessaire. Ce revers, loin de l'affliger, ne fit que redoubler en lui l'attrait qui le portait à se consacrer aux muses. Il s'abandonna donc à l'illusion qu'il s'était faite.

Son caractère franc et honnête, sa conversation pleine de sel et d'ingénuité, sa gaîté naturelle et soutenue, ses saillies toujours neuves et intarissables, le firent rechercher par ces sociétés formées sous les seuls auspices du plaisir et de la liberté. Il y fut introduit par un de ses camarades de collège nommé Jehannin, depuis conseiller au Parlement de Dijon.

Piron était alors dans l'âge où un jeune cœur se livre avec feu aux premières impressions de l'amour. Cette passion, qui fit le tourment de ses beaux jours, produisit son goût pour la solitude. Jehannin voulut le rendre à la société, il lui fit des reproches sur sa conduite sauvage. Piron répondit à ses reproches avec beaucoup de vivacité, et lui démontra avec fermeté les dangers qui suivaient ordinairement une vie licencieuse et consa-

crée à la mollesse et à la paresse. Jehannin crut devoir répondre à la morale de Piron par une ode dans laquelle il chantait les douceurs de la paresse et les plaisirs de l'amour. Piron reçoit cette ode ; qu'elle fut sa surprise de la trouver remplie d'images indécentes et lascives, de maximes dangereuses et libertines, de vers heureux et remplis d'harmonie ; enfin l'ode lui tombe des mains à la dernière strophe, terminée par la pensée la plus licencieuse et le mot le plus obscène.

Sortant tout-à-coup de son étonnement par un grand éclat de rire, piqué d'une sale émulation, et croyant que son ami lui faisait un défi, il lui répond sur le champ, lui rend ode pour ode, et trouve plaisant de commencer sa pièce par le même mot qui terminait celle qu'il venait de lire. Son imagination le servit au-delà de ses espérances : il mit en très peu de temps la dernière main à l'ouvrage, et l'envoya à son ami, en le priant de jeter l'ode au feu dès qu'il l'aurait lue, et de ne la communiquer à personne. Jehannin n'eut rien de plus pressé que de violer le secret, et d'en donner connaissance à quelques jeunes conseillers de ses amis qui ne se firent point un scrupule de la lire à huis clos, et même en présence du président Bouhier. Le procureur-général en fut informé, et crut devoir mander Piron qui, saisi d'effroi, et se doutant qu'il était trahi, courut chez Jehannin, pour l'accabler de reproches. Celui-ci, également alarmé, vole chez le président Bouhier, pour im-

plorer sa protection en faveur de Piron. — « Rasseurez Piron, dit le président Bouhier, qu'il se rende sans tarder chez le procureur-général, et qu'il désavoue son ouvrage, et pour peu que le procureur-général insiste, que Piron déclare qui en est l'auteur, qu'il me nomme hardiment ; la chose en demeurera là, et je saurai rendre à Piron, en temps et lieu, ses droits de propriété. »

Avec cette réponse, Piron se rendit chez le procureur-général qui lui demanda quel était l'auteur des vers : il nomma le président Bouhier. A ce nom, le procureur-général sourit, et après lui avoir fait une sévère réprimande il le congédia.

Telle fut l'origine de ce fameux chef-d'œuvre de génie et de licence, qui fut fait en 1710. Piron n'avait alors que vingt ans.

Piron avait la vue très-faible et très-basse. Sans ce défaut, il aurait pu tirer un grand avantage de son écriture qui était presque aussi belle que le burin. Il fallut faire usage de cette misérable ressource. Il entra chez un financier en qualité de second secrétaire, aux appointements de 200 l. par an ; il suivit le financier dans une tournée. Ce financier avait le goût des lettres, et de plus, des prétentions au bel-esprit. La franchise de Piron lui déplut. Quelques procédés peu convenables firent voir à celui-ci qu'on était blessé de sa franchise et qu'il était temps de se retirer. Il rentra dans le sein de sa famille, avec un commencement d'expérience bien propre à lui faire comprendre

pourquoi l'ignorance et les demi-talents trouvaient des protecteurs, tandis que le génie et le vrai mérite en manquaient toujours.

Il revint donc à Dijon, où il continua, comme auparavant, à mener, tantôt une vie studieuse et solitaire, tantôt agréable et dissipée.

Quelque temps après son retour, en 1715, les chevaliers de l'arquebuse de Dijon rendirent le prix d'usage et y invitèrent les compagnies de l'arquebuse des villes voisines. Dans cette fête, la victoire favorisa les chevaliers Beaunois. La muse de Piron s'égaya sur les vainqueurs dans une ode burlesque et satirique, qui donna lieu à un déluge de couplets dont on accabla Piron. Celui-ci, par ses traits plaisants et malins, rangeait toujours les rieurs de son côté. Jamais la scène n'était vide : Piron l'occupait sans cesse aux dépens de ses ennemis ; il allait dans la campagne des environs de la ville, coupant, abattant, arrachant tous les chardons qui s'offraient à sa vue. — « Eh ! parlebleu, répondait-il aux passants qui l'interrogeaient, étonnés de la fureur avec laquelle il moissonnait ces chardons, je suis en guerre avec les Beaunois, je leur coupe les vivres. » On aurait pu, de part et d'autre, en demeurer là, Quoi qu'il en soit, le ressentiment de l'injure dura jusqu'en 1717, que les Beaunois rendirent à leur tour le prix de l'arquebuse. Piron voulut y aller ; on l'avertit en vain du danger qu'il courait ; il partit à pied, de Dijon, pour se rendre à Beaune. Son ami Jehan-

nin l'accompagna jusqu'à une demi-lieue de la ville, et Piron continua sa route jusqu'à Vougeot, où il s'arrêta pour en goûter le bon vin. Là, de nouveaux compagnons de voyage se joignirent à lui, et l'on marcha toute la nuit. Il était cinq heures du matin, lorsque la joyeuse caravane arriva aux portes de Beaune. Il descendit dans la maison où il était attendu, il s'y délassa jusqu'à cinq heures du soir, qu'un bruit d'instruments guerriers, qui annonçait l'ouverture du prix, le fit sortir de table où il était encore avec ses amis. Il descendit dans la rue pour être plus à portée de voir défilér les chevaliers. Ceux de l'arquebuse de Dijon ouvraient la marche : à peine eurent-ils aperçu Piron qu'ils s'arrêtèrent, et l'ayant entouré, le pressèrent de venir se ranger sous leur drapeau. Les propos qu'ils avaient entendus les effrayaient pour lui. On lui dit que son arrivée avait fait du bruit dans la ville, et qu'il était menacé de quelque danger. Piron n'écoula rien, il ne fut sensible qu'à l'amitié qu'ils lui témoignaient dans cette circonstance critique ; il les remercia en disant :

Allez ! je ne crains pas leur impuissant courroux,  
Et quand je serais seul, je les *bâterais* tous.

Les chevaliers Dijonnais voyant l'impossibilité de le déterminer à les suivre, reprirent leurs rangs, et le quittèrent à regret. Toutes les compagnies

passèrent ainsi en revue devant lui ; les Beaunois fermaient la marche. Comme ils l'avaient reconnu de loin, dès qu'ils furent près de lui, ils firent briller à ses yeux quatre épées nues ; mais chaque chevalier, en lui présentant la pointe, baissée, l'honora d'un salut auquel il répondit par une profonde inclination, deux doigts appuyés sur ses lèvres, en leur faisant entendre par ce signe, qu'il serait désormais plus circonspect.

Piron, le lendemain, au lieu d'assister aux divertissements, alla passer la journée chez les prêtres de l'Oratoire, qui l'avaient invité à dîner, et où il avait un frère. Il ne sortit de la communauté qu'à huit heures du soir, pour aller à la comédie.

Les Beaunois n'avaient rien épargné pour rendre la journée brillante : ils avaient arrêté une troupe de comédiens, et fait dresser un théâtre dans une vaste grange. Piron, arrivé à la porte du spectacle, ne sachant quelle pièce on allait jouer, s'adressa au plus apparent de ceux qui faisaient foule, et qui, par un air plus avantageux que les autres, et donnant des ordres, paraissait devoir être plus instruit. — *Les Fureurs de Scapin*, lui dit le jeune Beaunois. — Ah ! monsieur, répond Piron en le remerciant, je croyais que c'était *les Fourberies d'Oreste*. Et toute de suite il alla se placer dans le parterre.

A peine fut-il dans la salle, qu'on lui lança mille brocards qu'il repoussa toujours avec sa supériorité ordinaire. Enfin la toile se lève : le

bruit cesse jusqu'au troisième acte ; mais au moment où Scapin enferme Géronte dans le sac, un petit-maître qui, sans doute, trouva cette scène attendrissante, apostropha tout-à-coup le parterre qui était fort tranquille, d'un *paix-là, paix, messieurs, on n'entend pas*. — Ce n'est pas faute d'oreilles, cria Piron : mot qui pensa coûter cher à notre poète. Après beaucoup de bruit, le calme se rétablit heureusement.

Ils n'attendent pas que la toile fût baissée pour sortir, espérant se sauver à la faveur de la nuit. Il fut atteint dans sa course par une troupe de jeunes gens, l'épée à la main ; alors il redoubla sa course en leur criant : — « Messieurs, vos fers me blessent, » et leur fit perdre bientôt la trace de ses pas. Comme il n'entend plus de bruit, il croit ses ennemis bien loin ; il s'arrête un moment pour respirer, et se félicite déjà d'avoir échappé au plus grand danger, lorsqu'il se voit de nouveau assailli par cette jeunesse furieuse, prête à le percer de mille coups. Malgré sa force et sa vigueur, il allait succomber sous le nombre, si le maire de la ville, devant la maison duquel cette scène se passait, ne l'eût arraché des mains de ses ennemis. Il le retira chez lui, où il passa le reste de la nuit. Il sortit de Beaune aussitôt qu'on en eût ouvert les portes.

Les Beaunois crurent qu'il serait fort plaisant de réunir leurs chansons, épigrammes, etc., pour les envoyer à Piron. Quelques jours après la

scène qui s'était passée à Beaune, ils lui adressèrent une liasse de couplets et de vers plus ou moins bons, plus ou moins satiriques. Piron ouvre cet énorme paquet : il sourit de pitié, prend la plume, et pour toute réponse leur adresse la pièce suivante :

Quand sans cuirasse et sans épée,  
Sur ma carcasse constipée  
Je vis briller vingt glaives nus,  
Je dois le dire à votre gloire,  
Vous me fîtes venir la foire ;  
Vous me deviez des torche-culs.

Piron, quelques années après, résolut de venir à Paris pour y tenter fortune. Il abandonna donc, en 1719, le foyer paternel, et se rendit à Paris sous les auspices de la Providence, c'est-à-dire sans argent, ni crédit. Muni de quelques lettres de recommandation, il fut employé chez le chevalier de Belle-Isle, à transcrire des mémoires manuscrits, des projets de négociations, des traités, etc.; on lui en donna même pour l'occuper pendant dix ans.

Déjà six mois s'étaient écoulés sans que Piron eût entendu parler encore du salaire d'un travail si rebutant et si triste. Vainement il demanda audience au chevalier, elle lui fut toujours refusée. Ce ne fut qu'à l'aide d'un stratagème innocent qu'il parvint enfin à obtenir le paiement de son travail : il attacha au cou du chien du chevalier

de Belle-Isle, une pièce de vers où il exposait ses besoins. Le secrétaire, sans soupçonner que la pièce de vers fût de lui, lui apporta le prix de son salaire.

Ce secrétaire se croyait poète, et son coup d'essai fut une tragédie. Il la lut en présence de ses amis et de Piron qui, seul lui en fit remarquer les défauts. Cette franchise qui aurait dû lui faire en ennemi, lui concilia au contraire un ami dans la personne du secrétaire. Ce fut ce dernier qui l'engagea à faire cette inscription pour la ville d'Arcy qui avait été brûlée :

La flamme avait détruit ces lieux,  
Grassin les rétablit par sa munificence,  
Que ce marbre à jamais serve à tracer aux yeux  
Le malheur, le bienfait et la reconnaissance.

Piron demeura quelque temps encore chez le chevalier de Belle-Isle, travaillant beaucoup et gagnant peu. Enfin, pressé par ses amis, il laissa copier à d'autres les rêveries politiques du comte de Boulainvilliers, et se mit à travailler pour l'opéra-comique. La première pièce qu'il donna à ce théâtre, fut *Arlequin-Deucalion* : elle eut le plus grand succès, et fut cause qu'il consacra pour un temps ses travaux et ses veilles à l'opéra-comique.

Il abandonna enfin les jeux de Momus, pour parcourir une plus noble carrière. La comédie des *Fils ingrats* qu'il donna en 1728, et dont il chan-

gea depuis le titre en celui de l'*Ecole des pères*, fut son premier essai sur la scène française ; elle fut accueillie favorablement du public qui conçut les plus grandes espérances des talents de l'auteur.

En 1730 il fit paraître *Calisthène*, tragédie, qui n'eut qu'un médiocre succès. Elle fut retirée à la dixième représentation. Ce fut à cette époque qu'il eut le bonheur de faire la connaissance de M. de Livri qui devint alors son généreux bienfaiteur. Il se vengea du jugement que le public avait porté de sa tragédie, par une pièce charmante et pleine de gaieté, intitulée la *Calotte du public*. Quoiqu'il eût gardé l'anonyme, on le reconnut aisément à ce tour d'esprit original, et aux traits plaisants dont cette satire était assaisonnée.

Le hasard lui fit lier la connaissance la plus intime avec Collé, auteur de *la partie de chasse de Henri IV*, et de plusieurs autres pièces charmantes. Leurs caractères sympathisaient si bien, qu'ils ne se séparaient guère lorsqu'il s'agissait de quelque partie de plaisir. Ils allaient souvent dîner ensemble chez Gallet, marchand épicier, un des meilleurs chansonniers que la France ait eu depuis l'origine du vaudeville. Ce Gallet avait été admis dans une société de gens de lettres dont étaient aussi Piron et Collé. Ils se rassemblaient deux fois la semaine, à souper chez une dame, grande appréciatrice du talent de nos joyeux vaudevillistes. Un soir ils se firent attendre, de sorte

qu'on se mit à table plus tard qu'à l'ordinaire. Tout annonçait la présence du plaisir, et tout invitait à s'y livrer sans contrainte. La gaîté s'empara des convives dès le premier service : la chère était délicate et fine, les vins excellents et de toute espèce. L'hôtesse, qui avait de l'esprit, faisait les honneurs du repas avec des grâces qui ajoutaient encore à ses attentions, et ses yeux semblaient reprendre leur empire par mille propos aimables qu'ils inspiraient. Jamais Piron ne fut plus brillant, plus varié, plus fertile en bons mots : c'était des éclairs continuels entremêlés de joyeux couplets et des impromptus de Gallet et de Collé qui s'attaquaient et se répondaient alternativement. Pour intermède, un champagne mousseux et frais, pétillant dans des verres remplis aussitôt que sablés, faisait oublier l'heure, et ranimait à chaque instant le plaisir et la joie.

La nuit était déjà fort avancée, et l'on ne songeait pas encore à sortir de table. Enfin on se lève, on se sépare, en se faisant les plus tendres adieux, avec promesse de renouveler souvent cette joyeuse orgie. Les trois amis sortirent ensemble. Quand ils furent au coin de la rue du Harlay, sur le quai des Orfèvres, Piron voulant congédier ses deux compagnons, s'arrête tout-à-coup, leur montre le chemin qu'ils doivent prendre pour regagner le quartier St-Eustache où ils logeaient, et se dispose à aller seul dans le faubourg St-Germain, où il demeurerait. Loin d'y consentir,

Gallet et Collé s'obstinent à ne le point quitter, et veulent le reconduire malgré lui. Grand débat des plus comiques de part et d'autre : ils lui représentent tous les dangers auxquels il s'expose, et lui racontent mille histoires de voleurs ; ils cherchent à l'intimider, lui rappellent l'heure qu'il est, lui font remarquer la profonde obscurité de la nuit : vaines représentations ! il persiste, sous divers prétextes, à s'en aller seul, il leur donne surtout pour raison, qu'il a dans la tête une pièce de vers, qu'il veut composer en chemin. Nouvelles instances de la part des deux amis : — « Songe donc, mon cher Piron, lui dirent-ils avec une effusion de cœur que le vin rendait encore plus tendre, songe donc que tu as un habit de velours tout neuf ; qu'au premier coin de rue le premier voleur qui te rencontrera, trompé par l'apparence, en te voyant si bien vêtu, te prendra pour un financier, t'attaquera et te tuera, pour avoir ton argent et ton habit. Quelle douleur d'apprendre demain matin que... — Ah ! messieurs, interrompit brusquement Piron, c'était mon habit que vous vouliez reconduire ! que ne le disiez-vous plus tôt ? Tenez, le voilà ; quand les voleurs me verront en chemise, ils ne m'attaqueront plus... » En un clin-d'œil, l'habit est bas, tombe aux pieds de Gallet et Collé, et Piron part comme un éclair. Après un instant de surprise, ils ramassent l'habit, se mettent à courir après Piron, lui criant qu'il va s'enrhumer ; mais le temps qu'ils avaient perdu

à s'étonner, Piron l'avait employé à gagner le bout du quai ; il revenait même sur ses pas, escorté d'un escouade du guet qui, voyant un homme en chemise, courant à toutes jambes, l'avait interrogé, et sur ses réponses, l'avait cru effectivement dépouillé par des voleurs.

L'escouade en fut convaincue dans l'instant même, à la rencontre de deux hommes courant avec un habit qu'ils emportaient. On les entoure : on demande à Piron si ce ne sont pas là les voleurs qui l'ont dépouillé ! Oui, répond-il. Aussitôt on reprend l'habit qu'on lui rend, et l'ont arrêté Gallet et Collé. Gallet, auquel une nuit passée au Châtelet pouvait faire grand tort dans son commerce, ne se souciait point de suivre l'aventure jusqu'au bout : il veut expliquer le fait ; mais la garde est sourde, et lui dit de marcher : il résiste, on lui présente les menottes. Cette offre lui fit prendre son parti : il marcha. Quant à Collé, le guet lui ayant demandé son épée, il la remit entre les mains de l'officier, avec la même fierté et en parodiant les paroles du comte d'Essex, dans la tragédie de ce nom, lorsqu'il remet la sienne :

. . . . . Prenez,  
 Vous avez dans vos mains ce que toute la terre  
 A vu plus d'une fois terrible en Angleterre.  
 Marchons ; quelque douleur que j'en puisse sentir,  
 Vous voulez votre perte, il faut y consentir.

Aussitôt on les conduisit chez le commissaire.

Piron, en pleine liberté, marchait à la tête de l'escouade, à côté du sergent qu'il questionnait comiquement en chemin, sur le sort des deux voleurs; et le sergent lui répondait très-sérieusement : « Ils seront pendus, s'il ne leur arrive pas pis ! » Cependant, voyant qu'il était temps de ne pas pousser plus loin l'aventure, Piron voulut changer de ton, et persuader, tant au sergent qu'à l'escouade, que ces deux personnes étaient ses amis, qu'ils venaient de souper ensemble; et que c'était de très-honnêtes gens. Le guet n'en veut rien croire : Piron se fâche et se met en devoir de relâcher les deux prisonniers.

« Maintenant que vous avez votre habit, lui dit-on, ce sont d'honnêtes gens et vos amis ! Vous voulez sauver des voleurs : patience; vous allez voir que le commissaire va envoyer vos amis en prison... » Comme ce colloque finissait, on arrive à la porte du commissaire qui était couché, mais son clerc ne l'était pas encore.

Qu'on se figure, en présence de ce clerc, nos trois personnages dispos, gaillards, aimant à rire, sortant de faire bonne chère, et ayant la tête un peu échauffée, on aura l'idée de la scène qui se passa. D'abord le sergent commence son rapport; mais il est si plaisamment interrompu, et à tant de fois, par Piron, qu'il ne peut l'achever. Alors Piron, prenant la parole, fait un récit fidèle et succinct du prétendu délit. Malheureusement, le clerc, difficile à persuader, traite l'histoire de men-

songe et l'historien d'imposteur ; il prend sa plume, ordonne qu'on réponde, et dit qu'il va dresser procès-verbal. — « Tout comme il vous plaira, dit Piron, dépêchez-vous ; je vous aiderai à le mettre en vers si vous voulez. » Parler de vers à un clerc, c'était lui parler hébreu ; aussi répliqua-t-il : — « Pas tant de verbiage, procédons, et commençons par vous ; votre nom ? — Et le vôtre ? — Ah ! vous plaisantez la justice ! — Je ne plaisante point la justice, poursuit Piron ; mais je vous trouve plaisant de vouloir savoir mon nom avant que je sache le vôtre. » Le clerc, dont l'esprit n'était pas des plus déliés, traite le propos de *rébellion à la justice*, et menace Piron de l'envoyer en prison. A la fin, Piron se nomme : le clerc continue de l'interroger et lui demande : « Quel est votre état ? que faites-vous ? — Des vers. — Qu'est-ce que des vers ? Vous moquez-vous encore de moi ? — Je ne me moque point, je fais des vers ; et, pour vous le prouver, je vais en faire tout-à-l'heure sur vous, pour ou contre, à votre choix. — Je vous ai déjà dit que je n'entendais rien à tout ce verbiage, et si vous me poussez à bout, vous pourriez bien vous en repentir. »

Le clerc ayant cessé d'interroger Piron, entreprit Gallet, auquel il fit également décliner son nom. Puis élevant la voix : — Quel est votre profession ? Que faites-vous ? — Des chansons, monsieur, lui répond modestement Gallet, — Oh !

pour le coup, je vois qu'il faut nécessairement éveiller M. le commissaire. — Ne troublez point, monsieur, le repos de M. le commissaire répartit respectueusement Gallet; laissez-le dormir : vous êtes si fort éveillé que vous valez, à vous seul, sans compliment, un commissaire, deux commissaires, trois commissaires ensemble. Au reste, rien n'est plus vrai ; je fais des chansons, et vous devez même, si vous avez du goût, savoir par cœur la dernière-qu'on chante depuis un mois, dont voici le refrain. « Et tout de suite Gallet chante :

Daphnis m'aimait,  
Et le disait  
Si joliment  
Qu'il me plaisait  
Infiniment.

« Vous voyez, ajouta-t-il, que je ne vous en impose point : je suis réellement chansonnier, et de plus (en faisant au clerc une profonde révérence), marchand épicier en gros, pour vous servir, rue de la Truanderie. »

A peine Gallet eut-il cessé de parler, que Collé saisissant la parole pour ne pas donner au clerc le temps de l'interroger : « Je vais, lui dit-il, vous éviter la peine de me faire des questions ; je m'appelle Charles Collé ; je demeure rue du Jour, paroisse Saint-Eustache : ma profession est de ne rien faire, dont ma famille enrage ; mais lorsque

les couplets de monsieur sont bons, je les chante. » Aussitôt Collé se met à chanter :

Avoir dans sa cave profonde  
Vin excellent, en quantité ;  
Faire l'amour, boire à la ronde,  
Est la seule félicité.  
Il n'est point de vrais biens au monde  
Sans vin, sans amour, sans gaîté

Puis, en montrant Piron : — « Et quand monsieur fait de bons vers, je les déclame. » Et soudain il déclame avec emphase :

J'ai tout dit, tout, seigneur ; cela doit vous suffire.  
Qu'on me mène à la mort, je n'ai plus rien à dire.

En achevant ces mots, Collé s'avance en héros vers la garde qui riait à gorge déployée de ce burlesque interrogatoire. Le clerk seul, loin de rire, pâlisant de colère, devient furieux, se lève, et court éveiller le commissaire. Piron lui crie d'un ton railleur : — Eh ! monsieur, ne nous perdez pas, nous sommes des enfants de famille.

Le commissaire était si profondément endormi, qu'on eut toutes les peines du monde à le tirer de son lit. Pendant qu'on l'attendait, la scène avait changé de lieu, et se passait dans la cour. Piron, le principal héros de la pièce, soutenait merveilleusement son caractère, et ne laissait point refroidir l'action. Il y jetait, à toute minute,

l'intérêt le plus vif et le plus piquant. Les voisins, depuis le haut de la maison jusqu'en bas, étaient à leurs fenêtres, une lumière à la main, et faisaient, avec les gens du guet, retentir l'air de si grands éclats de rire, que ce bruit, mieux que les efforts du clerc, réveilla le commissaire. Il descend tout chancelant, bâillant encore et se frottant les yeux. Sa maison illuminée du haut en bas ; sa cour remplie de monde ; les rires immodérés des voisins, hommes et femmes, enfants et domestiques, tous en chemise (1), la garde presque pâmée, et se tenant les côtes à force de rire ; nos trois acteurs au milieu, debout, dont l'un parlant avec une admirable volubilité, et les deux autres l'écoutant dans des attitudes grotesques et comiquement sérieuses ; tout cela lui paraît un songe, il ne sait où il est ; il se frotte de nouveau les yeux, les ouvre de toute leur grandeur, promène ses regards incertains à droite, à gauche, de tous les côtés, bâille pour la dernière fois, et se réveille enfin tout-à-fait. — « Ouf ! voilà bien du bruit ! qu'est-ce que tout ceci ? Voyons... » Alors s'adressant à Piron : « Qui êtes-vous ? Votre nom ? — Piron. — Quel est votre état ? — Poète. — Poète ? — Oui, monsieur, poète. Eh ! où vivez-vous donc pour ne pas connaître le poète Piron ? Je le passais à votre clerc. Quelle idée aurais-je de vous, d'ignorer mon état, quand je me nomme ? Oui, monsieur, mon état est d'être

(1) La scène se passait vers la fin du mois de mars en 1751.

poète, état le plus grand, le plus noble, le plus sublime que les hommes puissent embrasser, quand c'est du génie qu'ils le tiennent. Quelle honte pour un officier public de ne pas connaître le poète Piron, auteur des *Fils ingrats*, applaudis si justement de tout Paris ; de *Calisthène*, qu'il a si injustement sifflé, comme je viens de le prouver au public par des vers qui valent une démonstration!... » Piron aurait poussé plus loin cette véhémence tirade, si le commissaire, avec une sorte de vivacité assez plaisante, ne l'eût interrompu en lui disant : — « Que parlez-vous de pièces de théâtre ! Savez-vous que Lafosse est mon frère, qu'il en a fait d'excellentes, et qu'il est l'auteur de la belle tragédie de *Manlius* ? Comment la trouvez-vous ? Hem ? Oh ! mon frère était un homme de beaucoup d'esprit ! — Je le crois, monsieur, car le mien n'est qu'une... bête, quoique prêtre de l'Oratoire, et que je fasse des tragédies, » répond Piron avec une sorte d'enthousiasme risible, et se donnant en même temps des louanges outrées. Ce trait assez vif, et très-cavalièrement exprimé, ne fâcha point le commissaire Lafosse, qui le prit en galant homme. A la contenance des acteurs, à la gaiété de leurs propos, il ne fut pas longtemps à percer le mystère de toute cette aventure. Il se la fit raconter par Piron, et s'en amusa beaucoup ; après quoi il renvoya ces messieurs, en leur faisant la politesse de les prier de venir chez lui le samedi suivant,

dîner et manger des huîtres. — « Ah ! mes amis, dit Piron, en sortant de la maison du commissaire, rien ne manque plus à ma gloire, j'ai fait rire le guet ! »

La nouvelle de cette joyeuse nuit se répandit bientôt par toute la ville. Le commissaire Lafosse en fit le lendemain son rapport à monsieur Hérault, alors lieutenant de police. Ce magistrat connaissait beaucoup Piron, avec lequel il avait dîné quelques jours auparavant. Il le manda pour savoir jusqu'aux plus petites particularités de l'histoire, et voulut en divertir sa famille. Piron se rendit aux ordres de monsieur Hérault, lequel affectant un air grave et sévère en le voyant paraître, le traita d'abord de tapageur, et lui ordonna de rendre compte de sa conduite et du bruit qu'il avait fait la nuit précédente. Piron ne se démonta pas ; sa mauvaise vue l'empêcha de reconnaître les personnes qui étaient dans le cabinet, et s'imaginant être devant un juge assis dans son tribunal, il commença et poursuivit si comiquement son récit jusqu'à la fin, que la gravité de ses auditeurs se démentit, de manière qu'un éclat de rire général se fit entendre, et monsieur Hérault après avoir ri tout à son aise, dit : — « C'est fort bien, mon cher Piron, mais convenez que vous mériteriez une bonne calotte pour cette folie ? — Eh ! qui serait assez hardi, monsieur, répliqua Piron, de m'en donner une, quand votre chapeau m'en tient lieu !... » Effectivement il présenta,

dans le moment même, le chapeau de monsieur Hérault, qu'il avait pris, par mégarde pour le sien, le jour qu'il avait dîné avec ce magistrat.

Piron était lié avec une société de gens de lettres qui se réunissaient régulièrement toutes les semaines, pour souper, à frais communs, chez un nommé Landel, traiteur, rue de Bucy. Le Caveau était le nom qu'ils avaient donné au lieu de leur assemblée. Là s'était formé une espèce d'aréopage qui eut une grande célébrité. On y lisait ses ouvrages avec le ton de la modestie, et l'on jugeait sans prévention ni partialité. C'est là que les deux Crébillon, Bernard, La Bruyère, Gresset, Collé et une infinité d'autres gens de lettres distingués entouraient Piron, l'animait, faisaient éclore de son imagination, cette foule de bons mots, ces saillies pleines de feu, qu'on ne se lassait point d'entendre. Le caveau, devenu trop fameux, ayant excité la curiosité de la ville et de la cour, ne subsista plus que jusqu'à la fin de 1730.

Dans cet intervalle, il déploya dans *Gustave* toutes les ressources de son génie. Il dédia sa tragédie au comte de Livri, son bienfaiteur.

Il donna ensuite au théâtre français la pastorale des *Courses de Tempé*. Il accompagna cette pièce champêtre de la comédie de l'*Amant mystérieux*, qui essuya le désagrément d'une chute. Mais il s'en releva en 1730 avec le triomphe le plus complet et la gloire la plus durable, en fai-

sant paraître la *Métromanie*, cette pièce qui eut le plus grand succès, et l'obtiendra constamment jusqu'à la postérité la plus reculée.

Une forte constitution, une santé robuste, une gaîté inaltérable, promettaient à Piron les plus longs jours ; mais aussi peu fortuné qu'il l'était, comment envisager la vieillesse sans la redouter ? La providence lui ménagea une ressource dans le mariage qu'il contracta à son retour de Bruxelles, où il était allé visiter J.-B. Rousseau, avec Marie-Thérèse Quinaudon, âgée de 53 ans, qu'il avait connue chez la marquise de Mimeure. Cette demoiselle jouissait de 2000 livres de rentes viagères, auxquelles le généreux comte de Livri ajouta, par le contrat de mariage, 600 livres de rentes aussi viagères au profit de Piron.

Le lien qui serra leur union fut celui de la simple et pure amitié ; rien ne troubla leur bonheur pendant les quatre premières années de leur mariage. C'est pendant ce temps qu'il composa sa tragédie de *Fernand Cortez*, le dernier de ses ouvrages dramatiques, et qui fut joué, pour la première fois, le 8 janvier 1744 ; le public ne la goûta point ; il lui eût été possible d'en faire disparaître les défauts, mais jamais il ne voulut consentir à y faire quelques corrections.

Tandis qu'il se consolait du peu de succès de sa tragédie, il éprouva, pour la première fois, la tristesse et l'affliction. Les mauvais procédés d'un homme à la fortune duquel il avait contribué, la

perte de sa femme, et le chagrin que lui causa sa mort, absorbèrent pour quelque temps, son âme toute entière.

Malgré les droits incontestables de Piron aux honneurs littéraires, il ne put jamais parvenir à obtenir une des places de l'Académie. Nivelles la Chaussée, sur lequel il avait fait quelques plaisanteries, et qui s'en offensa, mit tout en œuvre pour opérer son exclusion : il y réussit, Mais s'il ne put obtenir un fauteuil à l'Académie, il en fut dédommagé par une pension de mille livres que le roi lui accorda sur sa cassette, par les soins de madame de Pompadour.

La pension de mille livres que le roi avait faite à Piron, le mit en état d'attendre d'autres grâces. Il en obtint en effet une autre, sur le produit du *Mercur*, de 1200 livres, pour en jouir du 1<sup>er</sup> janvier 1755 : elle fut portée à 2000 liv. en 1761.

Les obstacles qui l'avaient éloigné de l'Académie française, n'empêchèrent point l'Académie de Dijon de l'adopter : il y fut reçu en 1762.

Tous ceux qui ont vécu familièrement avec Piron, rendent justice à la beauté de son âme, à l'excellence de son cœur. Il écrivait en 1766, à M. le Goux de Gerland :

« Je voudrais voir tous ceux que j'aime et que  
« j'estime, ne faisant qu'un même cercle, et moi  
« dans le centre, les faire rire à la ronde, dût-ce  
« être à mes dépens. Le singe n'aurait point de  
« regret de sa monnaie, en si belle et pleine jouis-  
« sance. »

Avec quelle effusion de cœur ne parlait-il pas de ses illustres et principaux bienfaiteurs ! Il aimait à s'entretenir avec eux, à leur parler de leurs bienfaits et de sa reconnaissance.

Sensible au mérite de ses rivaux, Piron ne les attaqua jamais, et l'épigramme qu'il avait toujours prête, n'était que pour sa défense. Il eut cependant quelques envieux.

Voltaire avait quelques petits ressentiments contre lui : il chercha à s'en venger. Piron était bien reçu chez la marquise de Mimeure, où Voltaire allait assez souvent. Un jour l'auteur de la *Henriade* arrive chez la marquise d'un air triomphant, et tenant à la main l'*Ode à Priape*, et que celui-ci croyait ensevelie depuis quinze ans dans l'oubli le plus profond. Dès la porte de l'appartement de la marquise, Voltaire s'écrie : — « Madame, voici du neuf ; il y a un peu de gravelure, mais un bon esprit comme le vôtre n'est pas à cela près. » Et de suite il se met à déclamer la première strophe, continue hardiment le lecture de la seconde, malgré l'étonnement de la marquise qui lui ordonne en vain de se taire ; il n'en fait rien ; elle se bouche les oreilles, il élève la voix davantage ; elle appelle ses gens, il en rit, poursuit jusqu'à la fin, gagne la porte, en disant à la marquise : — « C'est pourtant l'ouvrage de cet innocent que vous appelez votre benêt ! »

Voltaire n'avait pas encore fait trois pas dans la rue, qu'il rencontra Piron face à face. Celui-ci,

charmé de cette rencontre, lui dit qu'il venait de chez lui, pour lui porter une épître en vers marotiques sur sa convalescence. — « Je la crois bonne, répondit Voltaire, car je n'ignore pas ce que vous savez faire. Je viens dans ce moment même d'en entretenir la marquise ; entrez-y, vous serez bien reçu. »

Piron entre en effet ; à peine l'a-t-on annoncé : — « Je songeais à vous faire fermer ma porte, lui dit la marquise en le voyant. — A moi ? madame, qu'ai-je donc fait qui ait pu m'attirer votre disgrâce ? — Une ode abominable, que ce fou de Voltaire, à qui je ne le pardonnerai jamais, vient d'oser me réciter toute entière. — Ah ! le traître ! s'écria Piron, frappant des mains et courant comme un furieux par la chambre. — Écoutez, reprit la marquise d'un ton plus radouci, vous voilà pour vous justifier ; vous êtes franc et naïf, peut-être cette ode n'est pas de vous. Voltaire est malin ; je croirai ce que vous m'en direz ; car je me sens disposée, sur la connaissance que j'ai de vos deux caractères, à croire que ce n'est qu'une imposture. — Dites une méchanceté, madame ; plutôt à Dieu que ce ne fût qu'une imposture ! Oui, je le voudrais pour toutes choses au monde ; mais pour rien je ne voudrais vous avoir menti. Ne me disgraciez pas pour une première folie de ma jeunesse, hélas ! bien criminelle ; je ne l'ai que trop expiée..... » En prononçant ces mots, il était si pénétré, si ému, si tremblant, que la marquise

en fut touchée. — « Asseyez-vous là, grand nigaud, lui dit-elle ; dans le fond, je dois plus en vouloir au délateur, qu'au pénitent. Il est vrai, je l'avoue, qu'à votre air de simplicité, je ne vous aurais jamais cru capable d'un pareil écart, et il ne me fallait pas moins que votre aveu pour me désabuser. » Piron acheva de se justifier, en racontant à la marquise ce qui avait donné lieu à cette pièce scandaleuse.

Peu de temps après, Piron trouva un matin chez la marquise de Mimeure, monsieur de Voltaire plongé jusqu'aux épaules dans un large fauteuil, les jambes écartées et les talons posés sur l'un et l'autre chenets. Il fit une légère inclination de tête à Piron, pour cinq ou six de ses révérences. Celui-ci prend un fauteuil et s'assied le plus près de la cheminée qu'il peut. L'un tire sa montre, l'autre sa tabatière ; celui-ci prend les pincettes, celui-la du tabac. L'un éternue, l'autre se mouche. Voltaire enfin se met à bâiller d'une si grande force, que Piron allait en faire autant, lorsque monsieur de Voltaire tire de sa poche une croûte de pain et la broie sous ses dents, avec un bruit si extraordinaire qu'il étonna Piron. Celui-ci sans perdre de temps, tire un flacon de vin et l'avale d'un trait. Monsieur de Voltaire s'en trouva offensé, et dit d'un ton sec à Piron : — » J'entends, monsieur, raillerie tout comme un autre, mais votre plaisanterie, si c'en est une, est très-

déplacée. — Ce n'en est pas une, répondit Piron, le pur hasard a part à tout ceci. » Monsieur de Voltaire l'interrompit alors pour lui dire qu'il sortait d'une maladie qui lui avait laissé un besoin continuel de manger. — « Mangez, monsieur, mangez, répliqua Piron, vous faites bien ; et moi je sors de Bourgogne avec un besoin continuel de boire, et je bois. »

---

Piron jouait au piquet avec une femme dont la mauvaise odeur révoltait son odorat ; elle le fit capot. — Oh ! s'écria la poète en éclatant de rire, depuis longtemps je sentais ce coup-là.

---

Boindin se plaignant à Piron du mauvais ordre qui régnait à la comédie Française, Piron lui répondit : — C'est une vieille catin qui a perdu ses règles.

---

Piron passait dans le Louvre avec un de ses amis : — Tenez, voyez-vous, lui dit-il, en lui montrant l'Académie française : *Ils sont là quarante qui ont de l'esprit comme quatre.*

Voici à ce sujet une épigramme peu connue, que l'on ne trouve point dans ses *Œuvres complètes*.

## ÉPIGRAMME D'UN SUISSE

## CONTRE L'ACADÉMIE

Nous l'i être mieux que vous en crans esprits,  
 A Berne un jour me disait un gros piffre,  
 Monsieur Foultairs l'i être un frippier d'esprits,  
 Lui savoir mieux fendre que faire un livre,  
 Son beau trompet ne falloir pas mon fifre,  
 Ni vos quarante *Heller* et Bernouilli;  
 Et par ma foi, de vos 40 en chiffres,  
 L'O n'être rien, et le 4 qu'un I.

---

La salle de l'Académie française n'était pas assez vaste pour les séances publiques. Un jour que Piron voulait percer la foule pour y arriver : — Il est plus difficile, dit-il, d'entrer ici, que d'y être reçu.

---

Piron ayant eu à se plaindre de l'abbé Desfontaines, lui envoya l'épigramme suivante, et la première qu'il ait lâchée contre lui :

Un écrivain fameux par cent libelles,  
 Croit que sa plume est la lance d'Argail ;  
 Au haut du Pinde, entre les Neuf Pucelles,  
 Il est planté comme un épouvantail.  
 Que fait le bouc en si joli bercail ?  
 S'y plairait-il ? penserait-il y plaire ?...  
 Non, c'est l'eunuque au milieu du sérail ;  
 Il n'y fait rien, et nuit à qui veut faire.

Ce qu'il y a de plus plaisant, c'est que Piron étant allé voir l'abbé, qu'il trouva avec deux jésuites, le journaliste, pâissant de colère, s'écria : — « Comment êtes-vous assez hardi pour vous présenter à ma vue, après l'horrible épigramme que vous avez faite contre moi ? — Horrible ! dit Piron ; comment vous les faut-il donc ? Elle est pourtant fort jolie... » Ce grand sang-froid redoubla la colère de l'abbé, et fit partir d'un grand éclat de rire les deux jésuites. — « Point d'emportement, reprit Piron ; jurer et crier ne remédie à rien ; l'épigramme n'en est pas moins faite : mais puisqu'elle vous fâche, dites, dans la première de vos feuilles, qu'elle a été faite il y a cinquante ans, on ne sait par qui ni contre qui, et tout sera dit là-dessus. » Ce qui choquait le plus l'abbé dans cette épigramme, était ce vers :

Que fait le bouc en si joli bercail ?

— « Eh ! bien ! lui dit Piron, qu'à cela ne

tienne : au lieu d'écrire le mot *bouc* tout entier, mettez seulement le b...; le vers y sera toujours, et le lecteur y suppléera. »

---

Dans une société, où l'on voulait embarrasser Piron, on envoya une petite fille lui demander : *qu'est-ce que c'est qu'un pucelage?* — Ma bonne amie, répondit Piron, c'est un petit oiseau qui s'envole quand la queue lui pousse.

---

Robbé lisait un jour son poëme de la vérole à Piron; celui-ci lui dit avec vivacité : — Monsieur, vous me paraissez plein de votre sujet.

---

Piron, dans un accès de mauvaise humeur contre Voltaire, dont il avait à se plaindre, lâcha contre lui l'épigramme suivante. Sa propre vieillesse (car il était alors âgé de 80 ans) l'autorisait à plaisanter sur celle de son rival :

Sur l'auteur dont l'épiderme  
Est collé tout près des os,  
La mort tarde à frapper ferme,  
De peur d'ébrécher sa faulx.

Lorsqu'il aura les yeux clos,  
Car si faut-il qu'il y vienne,  
Adieu renom, bruit et los,  
Le temps jouera de la sienne.

---

Piron, aveugle sur ses vieux jours, se promenait un jour aux Tuileries, accompagné de sa nièce, son guide et son soutien. A peine Piron eut-il fait quelque pas, que tous les yeux se fixèrent sur lui; chacun riait, et la pauvre nièce se trouvait honteuse, embarrassée. Elle s'aperçut bientôt d'un certain désordre dans la toilette de son cher oncle : — « Mon oncle, tout le monde nous regarde... cachez... votre histoire. — Ah! mon enfant, reprit Piron, il y a longtemps que cette *histoire* là n'est qu'une *fable*. »

---

Une chute fâcheuse que fit Piron au mois de décembre 1772, hâta son dernier moment. Malgré cet accident, il conserva sa gaîté jusqu'à sa mort, qui arriva le jeudi 21 janvier 1773, à onze heures du soir, âgé de quatre-vingt-trois ans.



# ŒUVRES BADINES

DE PIRON

---

## L'ORIGINE DES PUCES

Les dieux, en belle humeur, sur l'Olympe assemblés  
Résolurent un jour de tenir longue table :  
Par les soins de Comus les mots en sont réglés  
Et d'un vin délectable  
Les buffets sont meublés.  
Déjà, dans la coupe profonde  
Du souverain des dieux,  
Ganimède, à la tête blonde,  
A versé douze fois le jus délicieux,

Et déjà douze fois Hébé, faisant la ronde,  
     A fait passer chez tous les dieux  
 La joie et les plaisirs qui brillent dans ses yeux.  
     Le soin des affaires du monde  
     Ne trouble point ces instants précieux :  
 Les jeux et les amours, admis seuls en ces lieux,  
     Y répandoient un aimable délire :  
 Et Jupin, déposant toute sa majesté,  
     N'y laissoit connaître d'empire  
     Que celui de la liberté.  
 Vénus agace Mars, et ce dieu qui soupire,  
 Heureux d'en recevoir un souris gracieux,  
 Quitte, en la regardant, cet air audacieux  
     Que l'ardeur des combats inspire.  
 Phébus, éclatant, radieux,  
 Charme les conviés par le son de sa lyre ;  
 Momus, par des propos joyeux,  
 Prend le soin de les faire rire,  
 Et les amuse encore mieux.  
     Tout alloit donc à merveille  
     Dans le céleste séjour ;  
     Jamais l'Aurore vermeille  
     N'annonça de plus beau jour  
 A danser même l'on s'apprête,  
 Terpsycore étoit du festin ;  
     Mais cette brillante fête  
     Eut bientôt un autre destin.  
 Déjà, depuis longtemps retiré de la table,  
 Morphée, en long habit, les yeux gros et baissés,  
 Couché sur des carreaux mollement entassés,  
 D'un trop bruyant plaisir se jugeant peu capable,  
     Avoit trouvé plus convenable  
     De faire en paix digestion.

Cependant, tout à coup, il fit réflexion  
     Qu'en ces moments de commune allégresse  
     Où tout bon convive s'empresse  
 De payer son écot, chacun de son talent,  
     C'étoit une chose indécente  
     A lui de n'en pas faire autant.  
     Il s'avance alors d'un pas lent,  
     Et d'une voix encor plus lente :  
 « Je veux, dit-il aux dieux... Puis il bâilla trois fois ,  
 « Je veux vous régaler. Vous qui suivez mes loix,  
     « Songes légers, accourez à ma voix :  
     « Hâtez-vous, et que l'on présente  
     « A leurs divinités  
 « Cette douce liqueur, source de voluptés,  
     « Cette potion séduisante  
 « Que vos fidelles mains m'apprêtent chaque jour. »  
 Les songes à l'instant apportent tour à tour  
     Aux déités la coupe enchanteresse :  
     Et sur la foi de sa promesse  
     Chacun en hâte l'avala.  
 « Ah ! s'écria Jupin, fi donc ! qu'ai-je bu là ?  
 — Ce sont pavots benins, » dit Morphée, et sur l'heure  
     Il s'endormit profondément.  
 Jupiter en courroux voulut, mais vainement,  
 Punir cet attentat ; car lui-même demeure  
     La bouche ouverte, et sans façon  
     S'endort à côté de Junon.  
     Atteint d'une semblable ivresse,  
     Chaque dieu, près de sa déesse,  
     Ronfloit à faire tout trembler ;  
     Seulement la troupe légère  
     Qui suit la reine de Cythère,  
     Et qui de rire et de cabrioler

Fait sa plus importante affaire,  
 S'écrioit à la trahison,  
 Disant qu'au lieu d'un somnifère,  
 On leur devoit un violon.  
 Mais le narcotique poison  
 Agit bientôt sur eux, ainsi que sur leur mère.  
 Tout dormoit donc dans la céleste cour,  
 Excepté cependant l'Amour.  
 Endormir cet enfant, est chose malaisée.  
 L'aventure étoit drôle ; aussi le dieu moqueur  
 En rit d'abord de tout son cœur ;  
 Puis il survint dans sa pensée  
 Certain mouvement de dépit :  
 Cet assoupissement lui fait honte, il rougit.  
 « Quoi ! dit-il au sombre Morphée,  
 « On vous élève donc en ces lieux un trophée ?  
 « Et vous triomphez seul au mépris de mes droits ?  
 « Mais que vont devenir et mon culte et mes loix,  
 « Si les dieux aux mortels donnent un tel exemple ?  
 « On ne connoîtra plus ma voix,  
 « Chacun va désertier mon temple,  
 « Et dédaignant les myrthes de Paphos,  
 « Ne se couronnera que de tristes pavots.  
 « Ah ! ce honteux sommeil m'offense, -  
 « Et déjà le scandale a duré trop longtemps.  
 « Vengeons-nous, hâtons-nous ; mais de cette ven-  
 [geance  
 « Retirons un nouvel encens :  
 « Qu'un prodige nouveau signale ma puissance. »  
 Il dit, et de son carquois  
 Tire un de ses traits redoutables,  
 Et le trait à l'instant, s'animant à sa voix,  
 Se change en un essaim d'insectes innombrables,

De tous gens endormis hôtes impitoyables,  
 Qui, suivant sa commission,  
 Prit à l'instant possession  
 Des saints habitants de l'Olympe ;  
 Tant et si bien se remuant.  
 Qu'il n'est pourpoint si clos, qu'il n'est jupe ni guimpe  
 Où ce peuple sautillant,  
     Frétilant,  
         Sautant,  
         Volant,  
         Rampant,  
         Grimpant,  
 N'introduise à la fin son aiguillon piquant.  
     C'est en vain que, pour s'en défendre,  
 On les voit en dormant s'agiter ou s'étendre :  
     Inutile mouvement !  
 Sous la puissante main qui régit l'Empyrée,  
     Ou sous les doigts mignons de Cythérée,  
 L'imperceptible engeance échappe également.  
     En se dérobe impunément.  
 Tant dura cependant ce plaisant exercice,  
     Et tant l'Amour eut de malice,  
     Qu'insensiblement  
         Le vêtement  
     Souffrit un grand dérangement ;  
     De façon que les plus hupées  
     Des déesses sont éculpées  
     A peu près comme étoit Cypris  
     Quand elle obtint la pomme de Pâris.  
     Que de beautés ! qui pourroit les décrire ?  
     Amour alors commença de sourire.  
 Toutes les déités de sexe différent,  
 Sommeillant face à face, et toujours s'agitant.

S'avoisinèrent tellement  
 Qu'on ne le pouvoit davantage.  
 Éveillés par ce voisinage,  
 Du pétulant dieu des jardins  
 Le sceptre audacieux, l'arc-boutant du ménage,  
 Se présentoit partout en pompeux étalage.  
 Bon ! dit l'enfant rusé, qui visoit à ses fins,  
 Le cas est opportun, couronnons notre ouvrage :  
     Et vous pour ma gloire formés,  
     Petits insectes affamés,  
 Pincez, piquez, mordez, redoublez, faites rage :  
     Que par vous tout me rende hommage.  
 A ces mots de l'Amour le peuple sautillant  
 S'acharne de nouveau sur les croupes divines.  
     Et de ses dagues assassines  
     Aiguillonne si vertement  
 Que chacun à la fois fit un bond en avant ;  
 Et ce bond opéra si favorablement,  
     Que tout-à-coup un cri se fit entendre,  
 Non de ces cris affreux que produit la terreur,  
 Mais de ces cris charmants qu'une bergère tendre  
     Fait dans le bras de son vainqueur ;  
     Et Cupidon, comblé de gloire,  
     Y répond en chantant victoire.  
     Le rapide trajet des langereurs du sommeil  
     Au transport d'un si doux réveil,  
 Des dieux pour un moment laisse l'âme confuse.  
     L'esprit encor tout étonné  
     A ce prodige se refuse ;  
     Chacun d'illusion s'accuse :  
     Mais par le plaisir entraîné,  
     Bientôt le cœur se désabuse.  
     Mille soupirs pleins de douceur

Font pour eux à l'Amour l'aveu de leur bonheur ;  
Et, loin de s'offenser d'une pareille ruse,  
Ils s'y livrent avec ardeur.  
Pourtant dame Junon, déité rancunière,  
Reprochant à Jupin quelque infidélité,  
Pour le punir de cette iniquité  
S'avisa de faire la fière,  
Et prétendit soustraire au devoir conjugal  
Sa majestueuse personne.  
Mais l'Amour cette fois autrement en ordonne.  
Un essaim réservé partant à son signal,  
Fait cesser à l'instant le divorce fatal,  
Et si vivement aiguillonne,  
Que, tout grand dieu qu'étoit le seigneur Jupiter,  
Il pensa se déconcerter.  
Ainsi comme un guerrier habile  
Qui combat dans les champs de Mars,  
Portant par tous les rangs de vigilants regards,  
Abandonne ou retient, suivant qu'il est utile,  
Une troupe à sa voix docile ;  
Ainsi l'Amour, d'un pas léger,  
Parcourant toute l'Assemblée,  
Faisoit à propos voltiger  
Divers détachements de sa milice ailée.  
D'autres fois il les rappeloit,  
Et suivant qu'il reconnoissoit  
Qu'on avoit plus ou moins besoin de l'artifice,  
Il pressoit ou ralentissoit  
Le doux instant du sacrifice.  
Mais la seul plaisir des dieux  
Ne suffit pas longtemps au fils de Cythérée ;  
Lui-même il veut jouir de ses dons précieux.  
Déjà Psyché dans ses bras s'est livrée :

Un désordre délicieux  
 Au sein des voluptés tient leur âme plongée,  
 Et du haut d'une nue, en théâtre érigée,  
 Il donne des leçons à tous les autres dieux.  
 Quel spectacle charmant ! tout pâme, tout soupire :  
     De l'Amour tout ressent l'empire.  
 Ici la tendre Issé, des honneurs immortels  
     Dédaignant la pompe éclatante,  
 Ne cherche dans Phébus qu'un plaisir qui l'enchanté ;  
 Là, Bacchus oubliant son thyrsé et ses autels,  
     Venge Ariane de Thésée.  
 Plus loin, sous un berceau, séjour des voluptés,  
 Flore accorde à Zéphire une victoire aisée.  
     Quelle foule de déités  
 Fournissent à l'envi la carrière amoureuse !  
     Quel tableau ! quelle main heureuse  
     En retracera les beautés ?  
 Que vois-je ? dieux ! Hébé, qu'à force de tendresse  
     Hercule étouffe dans ses bras.  
     Arrêtez, fier Alcide, hélas !  
     Respectez sa tendre jeunesse,  
     Et de ses membres délicats  
     Craignez d'offenser la faiblesse.  
 Mais je m'alarme en vain ; car la jeune déesse  
 Fait signe, en souriant, qu'elle n'en mourra pas.  
     Quelle figure basanée  
 Vient troubler de Vénus les doux embrassements ?  
     Vulcain, que tu prends mal ton temps  
     Pour réclamer les droits de l'hyménée !  
 Mars le voit, et bientôt punissant le fâcheux  
     De sa jalouse fantaisie,  
 Le renvoie à Lemnos plus cocu, plus boiteux  
     Qu'il n'avoit été de sa vie.

Cependant occupés de leurs tendres emplois,  
 Les dieux s'oublioient de manière  
 Que déjà le soleil avoit manqué trois fois  
 D'aller répandre la lumière,  
 Foibles mortels, de vos plaisirs  
 Que la carrière est resserrée !  
 Si dans le cours d'une soirée  
 Quelqu'un six ou sept fois a rempli ses désirs,  
 Bientôt se réduisant à d'impuissants soupirs,  
 Dans ses bras énervés il glace sa maîtresse :  
 Tandis qu'on voit les immortels  
 Pendant trois jours sacrifier sans cesse  
 Au dieu de la tendresse,  
 Sans descendre de ses autels.  
 Oui, par trois fois, l'Aurore matinale,  
 Quittant le vieux Titon pour le jeune Céphale,  
 Annonça vainement aux mortels empressés  
 L'approche du flambeau du monde :  
 Trois fois dans une nuit profonde  
 Ils rentrent confus et glacés.  
 Minerve enfin, Minerve la prudente,  
 Que son grave maintien avoit fait respecter,  
 Seulette dans un coin, réduite à se gratter,  
 Ne trouvoit pas la scène aussi plaisante :  
 Soit modestie ou bien dépit,  
 Elle n'avoit encore osé lever la vue.  
 Ce rôle lui déplut, et bientôt on la vit,  
 Dépouillant toute retenue,  
 S'écrier au scandale, et courir en tous lieux  
 Prêcher la continence aux dieux.  
 Mais c'est vainement qu'elle crie :  
 Ils étoient sourds alors, et firent peu de cas  
 De toute sa pédanterie.

Son zèle cependant ne se rebuta pas :  
 Elle ose s'adresser à Jupiter lui-même.  
     Et son éloquence suprême  
     Lui fournit un très-beau sermon,  
     Très-beau, mais si peu de saison,  
 Que nos divins époux se mirent en furie.  
     Franchement ils avoient raison ;  
     Car vous noterez, je vous prie,  
 Qu'ils touchoient au moment d'une libation  
 Dont ce grave propos causa suppression.  
 Bien est vrai que c'étoit la deux ou trois centième ;  
     Mais l'épouse de Jupiter,  
     Trouvant ignoble de compter,  
     S'embarrassoit peu du quantième,  
     Et n'aimant pas à contester,  
     Sur nouveaux frais vouloit tout réparer.  
     L'expédient devenoit admirable :  
 Il prouvoit le grand feu de la dame Junon.  
 Proposé de la part d'un aimable tendron,  
 Peut-être que Jupin l'eût trouvé praticable ;  
     Mais d'en user tout conjugalement  
     Lui paroissoit moins agréable.  
     Il balança : Minerve habilement  
     Saisit un instant favorable.  
     Avec les traits les plus touchants,  
 Elle peint de nouveau le trouble épouvantable  
     Qui règne dans les éléments.  
     Tout est confondu, tout murmure ;  
     Tout va périr dans la nature,  
 Si quelque temps encor les dieux, sourds à sa voix,  
     Abandonnent tous leurs emplois.  
 Enfin si doctement sa cause fut plaidée,  
     Que Junon cut beau grimacer,

Sa requête fut accordée ;  
Et Jupiter voulut qu'elle allât prononcer  
L'arrêt qui de l'Amour suspendoit le mystère.  
Or, ce n'étoit pas peu d'affaire :  
A mesure qu'aux dieux cet ordre étoit dicté,  
Ils cédoient un moment à son autorité ;  
Mais si fervent étoit leur zèle,  
Pour ce jeu qu'elle dédaignoit,  
Qu'ils y revenoient de plus belle  
Aussitôt qu'elle s'éloignoit.  
Comme dans un verger, asile de Pomone,  
Fuit une troupe d'écoliers,  
Lorsque le régent en personne  
Veut défendre ses espaliers :  
Tout dispaeroit d'abord ; mais l'engeance rusée,  
Sous les arbres trouvant une retraite aisée,  
Loin de ses yeux le pille impunément  
Et tandis que l'un d'eux, poursuivi chaudement,  
Exerce du pédant les jambes et la bile,  
Vingt autres d'une main habile,  
Mettent à profit le moment,  
Au lieu d'un cent de fruits en enlèvent un mille :  
Tels on voit à l'aspect de le prude Pallas  
Fuir les couples divins. L'Amour guide leurs pas :  
A son culte charmant plus que jamais fidèles,  
Les lieux les plus cachés recèlent leurs soupirs ;  
Et cent ruses toutes nouvelles  
Trompent Minerve au gré de leurs désirs.  
Moins on leur laisse de loisir,  
Plus on irrite leur tendresse ;  
Car donnant à chaque caresse  
Un nouveau degré de vitesse,  
Ils en accroissent leurs plaisirs.

Cependant de ce badinage  
 Jupiter à la fin tout de bon se lassoit,  
 Et de ce doux ébat Junon perdant l'usage,  
 Du bonheur d'autrui s'offensoit.  
 Tel est le propre de l'envie.  
 « Mon époux, disoit-elle, autrefois respecté,  
 « Se faisoit obéir avec facilité ;  
 « Sa loi suprême étoit suivie :  
 « Mais, hélas ! cette autorité,  
 « Au caprice des dieux maintenant asservie,  
 « Va nous être à jamais ravie. »  
 Bientôt de tels propos du monarque jaloux  
 Enflamment le courroux.  
 Il fronce le sourcil, ce sourcil redoutable,  
 Qui fait trembler le firmament,  
 Et d'un ton de voix formidable  
 Commande à tous les dieux de paraître à l'instant.  
 Quel changement subit ! Amour, de ta victoire  
 Ce moment termine la gloire ;  
 Tous tes traits émoussés restent, à cette voix,  
 Au fond de ton carquois ;  
 Et deshonorant tes mystères,  
 Priape épouvanté laisse tomber soudain  
 Le sceptre qui faisoit naguères  
 Le fier ornement de sa main.  
 Autrefois, tout de feu, maintenant tout de glace,  
 Nos galants consternés viennent donc humblement  
 Reprendre leur ancienne place  
 Autour du dieu qui les menace,  
 Et qui les gronde vivement  
 Mais la gent âpre à la curée,  
 Que le malin dieu Cupidon  
 Pour ses plaisirs avoit créée,

De sang divin plus altérée,  
 Mieux que jamais jouoit de l'aiguillon.  
 Or, ce jeu qui tantôt étoit si profitable,  
 Est maintenant insupportable.  
 L'agitation qu'il produit  
 Seulement à gratter conduit,  
 Et tombant toute en pure perte,  
 Par les dieux plus longtemps ne peut être soufferte ;  
 Mais tels sont du destin les décrets redoutés,  
 Que ce qu'a fait un dieu, nul ne peut le défaire.  
 Comment donc se soustraire  
 Aux importunités

De ce peuple affamé que l'Amour fit éclore ?

« Il en est un moyen encore,  
 « Dit lors le monarque des cieux,  
 « Et je l'approuve d'autant mieux.  
 « Qu'il s'accorde avec ma justice.  
 « Du genre humain la suprême malice  
 « Depuis longtemps a lassé mes bontés :  
 « Ajoutons un nouveau supplice  
 « Aux tourments qu'il a mérités ;  
 « Et si le sort défend que l'insecte périsse,  
 « Que sur la terre au moins aux mortels affecté,  
 « Soudain il soit précipité. »

Il dit : on applaudit. L'engeance conjurée,  
 Pénétrant la voûte éthérée,  
 Est bientôt le jouet des vents,  
 Qui, la détachant de la nue,  
 La font tomber, comme grêle menue,  
 Sur la terre et ses habitants.  
 Là depuis ce temps confinée,  
 Elle est seulement destinée  
 A nous tourmenter nuit et jour ;

Ou si, parfois, encore utile au dieu d'Amour,  
 De deux tendres amants elle anime le zèle,  
     Combien en ressent-on gratis  
     La morsure cruelle ?  
     Puissiez-vous, insectes maudits,  
 Exercer loin de moi votre aiguillon caustique !  
     Fuyez, car, grâce à Cypris,  
 Je n'ai besoin que la puce me pique,  
     Quand je suis près de mon Iris.

---

### L'AVE MARIA

Dans un couvent, deux nonnettes gentilles,  
 Mais dont l'esprit simple, doux, innocent,  
 Ne connoissoit que le tour et les grilles,  
 Tenoient un jour propos intéressant,  
 De confiance et d'amitié fort tendre.  
 Notez qu'aucun ne pouvoit les entendre,  
 L'huis étoit clos. Fillettes de jaser,  
 De s'appeler et ma chère et ma bonne,  
 De se donner saintement un baiser,  
 D'y revenir, sans qu'aucune soupçonne  
 Que le malin les induit à ce jeu.  
 Jésus ! ma sœur, dit la jeune Sophie,  
 Qu'on voit en vous les merveilles de Dieu !  
 Quelle beauté ! vous êtes accomplie.  
 Voyez ce sein ! le globe en est parfait.  
 Que ce bouton de rose là me plaît !  
 J'y vois la main de la Toute-puissance,  
 Et vous, mon cœur, reprit la sœur Constance,

Peut-on vous voir, et ne pas l'adorer !  
 Tout est parfait, tout en vous m'édifie.  
 Lors le pieux examen sur Sophie  
 Va son chemin. On admire ceci,  
 Et puis cela ; tant que par aventure  
 En certain lieu que la folle nature  
 Fit à plaisir, l'examen vint aussi.  
 Pieux élans, obligeamment mystiques,  
 Naissent alors à cet objet frappant.  
 Ma chère sœur, l'agréable portique !  
 Le beau dessein ! qu'il est simple et piquant !  
 Chez vous, ma sœur, lui réplique Sophîe,  
 Mêmes appas ; mon ame en est ravie,  
 Rien de si beau ne s'offrit à mes yeux.  
 Vous allez rire, il me prend une envie ;  
 C'est de savoir un peu qui de nous deux  
 A plus petit ce chef-d'œuvre des cieux.  
 — C'est vous, ma sœur, — Non, ma sœur, je vous  
 [jure  
 C'est vous. — Eh bien ! prenons-en la mesure,  
 Notre rosaire est tout propre à cela.  
 On y procède. Eh, bon Dieu ! dit Sophie,  
 Qui l'auroit cru ? Vous l'avez, chère amie,  
 Plus grand que moi d'un *Ave Maria*.

---

## LES DEUX RATS

Au bon vieux temps, lorsque Berthe filoit,  
 Et que mainte bête parloit .  
 Mieux que ne font nos docteurs de Sorbonne,

On dit que certaine mitronne,  
 Un soir comme elle pétrissoit,  
 Se sentit vivement mordre par une puce,  
 Sur le bord de certain endroit.  
 Par où l'ermite frère Luce  
 Fit croire que d'Agnès un pape sortiroit.  
 Sur-le-champ la mitronne adroite  
 Surprit cette puce indiscreète,  
 La pressant, le col lui tordit ;  
 Puis après sa besogne faite,  
 Auprès de son mitron elle se mit au lit.  
 Or, quand la puce eût été dénichée.  
 La pâte de ses doigts, qui s'étoit attachée  
 Aux plumes de l'oiseau que je ne nomme pas,  
 Attira dans le lit deux rats  
 Dont le nez fin l'avoit flairée.  
 En tapinois, venus pour en tâter,  
 Ils commençoient à grignotter,  
 Quand le mitron, sentant sa pâte bien levée,  
 Se mit en devoir d'enfourner,  
 Les rats le voyant se tourner,  
 L'un étourdi de peur, tremblant, tête baissée,  
 Dans le plus prochain trou brusquement se jeta ;  
 Et l'autre auprès tapi resta.  
 Le mitron, besogne achevée,  
 Se recoucha sur le côté.  
 Les prisonniers en liberté,  
 S'enfuirent au grenier, en leur gîte ordinaire.....  
 Les voilà se questionnant,  
 L'un et l'autre se demandant  
 Comme ils s'étoient tirés d'affaire.  
 Moi, dit l'un, j'ai donné dedans le pot au noir :  
 Je ne crois pas qu'on puisse avoir

Une plus risible aventure :  
 Par je ne sais quelle ouverture,  
 Je me suis fourré dans un trou,  
 Où j'ai cru ma retraite sûre ;  
 Mais le maudit mitron m'a bourré tout mon soûl,  
 Avec je ne sais quoi qu'il pousoit à mesure  
 Que pour sortir je voulois avancer ;  
 Il m'a cogné le nez, et m'a fait ce tapage,  
 Tant que lassé du badinage,  
 Ce gros et long je ne sais quoi,  
 Prenant enfin congé de moi,  
 M'a craché par mépris au milieu du visage.  
 Le vilain m'a presque aveuglé.  
 Et moi, dit l'autre, tout troublé,  
 Dans l'encoignure d'une cuisse,  
 Sans grouiller, m'étant cantonné,  
 Témoin impatient d'un si rude exercice,  
 Pendant qu'il te cognoit le nez  
 Avec sa cheville ouvrière  
 Qui te causoit tant de souci,  
 Deux boules qui pendoient à son chien de derrière,  
 Sans cesse allant, venant, cognoient mon nez aussi.

---

## LE JUGE FEMELLE

Deux bonnes sœurs d'un même monastère,  
 Etant un jour en devis familier,  
 Se disputoient qui plus du cordelier  
 Ou du feillant avoit le caractère  
 Tel qu'il le faut pour dûment consoler  
 Jeunes nonnains de leur clôture austère ;

Et sur ce point chacune d'étaler  
 Les *si*, les *car*, important de l'affaire.  
 Non loin de là, sœur Clairette causoit ;  
 Moins attentive à ce qu'elle faisoit  
 Qu'aux *si*, qu'aux *car*, dont elle entendoit faire,  
 Descriptions, énergiques portraits  
 Dont ne lassoit échapper aucuns traits ;  
 Si que désir en son âme vint naître  
 De les juger, et pour ce de connaître  
 Par elle-même et l'un et l'autre fait.  
 Pas ne resta ce désir imparfait ;  
 Car sur-le-champ, à Jeanne, à Dorothée,  
 (Bien comprenez que ces deux sœurs étoient  
 Celles qui lors entr'elles dispuoient),  
 Pour juge offerte et pour juge acceptée,  
 Elle procède, et dès le lendemain,  
 On lui remet bonnes pièces en main ;  
 Pièces, j'entends paire de chaque sorte,  
 Un cordelier au teint brun, la voix forte,  
 Dans ses habits, négligé, sans éclat,  
 Mais beau parleur, de sœur Jeanne avo cat,  
 Vint le premier étaler sa science.  
 L'avant-propos fut court, sans apparat ;  
 Il passe au fait avec impatience,  
 Et là-dessus tellement s'étendit,  
 Qu'il occupa toute cette séance.  
 Point ne dormit le juge à l'audience,  
 Ainsi que font maints des plus en crédit ;  
 Et pour pouvoir juger en conscience,  
 Pas du plaideur un seul mot ne perdit.  
 Le lendemain parla pour Dorothée,  
 Blanc comme un lis, père dom Timothée,  
 De qui le teint, toujours frais et vermeil,

Sembloit pétri de lait et de sommeil ;  
Pied fait au tour, jambe blanche et lissée.  
Se faisoit voir sous sa robe troussée.  
Il débuta d'un air insinuant,  
Non comme l'autre, en torrent, en déluge,  
Et pour gagner la faveur de son juge  
Avec adresse il s'en va le louant,  
Puis aux raisons plus solides il passe  
Qu'en son discours il mène rarement,  
Mais qu'il agence avec si bonne grâce  
Qu'il vous en fait paroître abondamment.  
Tout en ses mains prend un air de sublime,  
Œil, geste, voix, tout émeut, tout anime.  
Si bien enfin la cause il sut plaider,  
Que sœur Clairette, en balance incertaine,  
Pour cette fois ne put rien décider,  
Et voulut bien encore avoir la peine,  
Avant porter un dernier jugement,  
D'examiner le fait plus amplement.  
Autre jour pris, plaideurs de comparaître.  
Avidement tous deux sont écoutés,  
Mais tous les deux également goûtés,  
Doutes nouveaux chez le juge font naître ;  
Rien n'est conclu..... Troisième jour on prit,  
Troisième jour qui rien ne détermine ;  
Pour trancher court, si bien notre héroïne,  
Des magistrats les longs détails apprit,  
Tant trouva goût aux épices fréquentes  
Qu'on lui payoit pour ses vacations ;  
Car sans compter les consolations  
Que lui donnoient les langues bien disantes,  
Des avocats, maintes collations,  
Maints beaux présents (chose que la justice

Toujours aima) lui venoient fréquemment.  
 A tout cela, dis-je, si doucement  
 S'accoutuma notre jeune novice,  
 Que trois ans fut à tous les jours tenir  
 Longue audience, et souvent deux pour une,  
 Sans que jamais sa lenteur importune  
 Pût se résoudre à ce procès finir.  
 Or, direz-vous, passe pour sœur Clairette,  
 D'avoir, trois ans, pu tels plaids écouter ;  
 Pour ce n'avoir que l'oreille à prêter,  
 Et quelle oreille ! oreille toujours prête.  
 Mais les plaideurs, d'être ainsi tous les jours  
 Prêts à parler, et de traiter toujours  
 Même sujet, je ne puis le comprendre.  
 Quant à ce point, pas ne doit vous surprendre ;  
 Moines ne sont vulgaires avocats ;  
 Point ne requiert leur féconde éloquence  
 Divers sujets, sujets de conséquence.  
 Pour bien parler, pour faire long fracas,  
 En eux toujours ils ont fraîche ressource,  
 Comme pourtant il n'est si belle source  
 Qu'avec le temps on ne puisse épuiser,  
 Leur éloquence enfin vint à s'user.  
 Le cordelier, autrefois si rapide,  
 Dont le discours toujours nerveux, solide,  
 Ne s'attachoit qu'au fait tant seulement,  
 Alors, languit, recherche l'ornement :  
 Jà, du feuillant la vive politesse,  
 Tombe et devient froide délicatesse :  
 Plus de présents, plus de collations,  
 Et moins encor de consolations,  
 Clairette, adonc, voyant que cette affaire  
 Ne rendoit plus, et voulant satisfaire

Les deux partis, enfin l'accommoda  
A l'amiable. Entr'eux elle accorda  
Que plus étant le cordelier solide,  
Plus le feillant gracieux et poli,  
Pour faire un choix de tous points accompli,  
Qui ne laissât dans le cœur aucun vide,  
Nonnains devoient d'un de chaque façon,  
Entremêler tour à tour la leçon.  
Ce qui fut dit fut fait, et pour la forme,  
Deux des meilleurs prit Clairette à l'instant,  
Sœur Dorothee et Jeanne en font autant,  
Puis l'ordre entier reçut cette réforme.  
Ainsi finit ce procès important.

---

## LE MIRLITON

Un capucin rêvoit dans sa cellule  
Comme il pourroit fronder, dans ses sermons,  
De ces cerceaux la mode ridicule,  
Dont on se sert pour enfler les jupons ;  
Mais ce n'étoit pour lui chose facile,  
Car des paniers il ignoroit le nom ;  
Quand par hasard, en passant par la ville,  
Il entendit chanter le mirliton,  
Ho ! ho ! dit-il, frère, à son compagnon,  
Ceci pourroit bien être notre affaire.  
Je gagerois que ce terme nouveau  
De ces jupons nous cache le mystère  
Qui m'a si fort travaillé le cerveau.  
Qu'en pensez-vous ? Me trompé-je, mon frère ?  
Par saint François ! dit le capucinet,

Ou ne sauroit mieux rencontrer, mon père,  
 Car que pourroit signifier ce mot,  
 S'il ne marquoit cette mode nouvelle ?  
 Voilà, je crois, son véritable lot :  
 Le hasarder, c'est pure bagatelle.  
 C'est bien penser, dit le père au frerot,  
 Et pour le sûr, il ne sauroit déplaire ;  
 Onc il ne fut du langage vulgaire ;  
 De l'oublier je ne serai si sot,  
 Et dès ce soir je le veux dire en chaire.  
 Il n'y faillit. On vint le convier  
 Chez des nonnains, théâtre de sa gloire,  
 A leur donner un plat de son métier,  
 Et ce jour-là (ce qu'on n'a peine à croire)  
 S'étoit formé très-nombreux auditoire.  
 Pompeusement du beau sexe assemblé,  
 Par les paniers, le brocard étalé  
 Fournit à point matière à l'éloquence  
 Le l'orateur, pour tomber à souhait  
 Sur son vain luxe et son extravagance.  
 Il n'est besoin de citer trait pour trait  
 Tout ce qu'il dit : mais le récit fidèle  
 De celui-ci, je crois, vous suffira :  
 Par quoi chacun du reste jugera.  
 « Oui, s'écria, transporté d'un saint zèle,  
 Et sous son froc le moine s'échauffant,  
 En ce temps-ci le désordre est si grand,  
 Et tant on voit votre luxe s'accroître !  
 Vos mirlitons, mesdames, à présent,  
 Sont grands trois fois plus qu'ils ne devroient  
 [l'être. »

---

## AMANT DESSUS, AMANT DESSOUS

Jadis au temps de Philippe-le-Bon,  
De tous plaisirs la cour étoit l'asyle ;  
D'un magistrat de la cité de Lille  
Jeunes seigneurs fréquentoient la maison.  
Bien est-il vrai que son épouse gente,  
La jeune Alix, en étoit la raison.  
Autre n'étoit autant qu'elle obligeante,  
Des soupirans elle avoit à foison.  
Quoique l'époux fût homme difficile,  
Si le menoit sa femme par le nez,  
Et s'en faisoient maints bons contes en ville :  
C'est des jaloux le sort d'être bernés.  
Ainsi fut-il à bon droit, le bon homme,  
Comme je vais vous le conter en somme.  
Madame Alix de ces femmes étoit,  
Comme on en voit sans faire long voyage ;  
De deux amans elle agréoit l'hommage,  
A divers temps, l'un, puis l'autre écoutoit.  
Comme au palais, pendant la matinée,  
Dame Thémis son grave époux retint,  
Par elle fut l'heure à l'un d'eux donnée ;  
Un certain jour à huit heures il vint.  
Encore au lit la trouvant atournée ;  
On peut juger qu'il ne resta debout.  
Bien plus grand clerc en ce point qu'Hyménée.  
Amour régla cérémonie et tout.  
Mais connoît-il ni règle ni mesure ?  
Alix oublie, en si douce aventure,  
Que le temps fuit, qu'onze heures ont sonné,  
Et c'est le temps qu'à l'autre elle a donné.

Elle l'ouit qui frappoit à la porte.  
 « Ah ! c'en est fait, ce dit-elle au premier,  
 « C'est mon époux. S'il vous voit, je suis morte ;  
 « Vite, montez en haut dans le grenier. »  
 Lui d'y monter. Au survenant elle ouvre,  
 Qui bien se doit croire le seul tenant,  
 Tant est reçu de visage avenant :  
 Quand par un trou qu'en son grenier découvre  
 Celui d'en haut avec surprise voit,  
 Au lieu d'époux, un autre amant qu'elle aime.  
 Ou tout au moins qu'elle traite de même.  
 Voyant le fait, à grand peine il le croit,  
 Mais quelle fut de tous trois la surprise,  
 Lorsque l'époux heurte ! Et voici la crise :  
 Il faut ouvrir. Où mettre le second ?  
 Bien que le sexe en moyens soit fécond,  
 Un seul s'offrit : sous le lit on le cache.  
 Et puis on ouvre à l'époux attendant :  
 De quoi d'abord en entrant il se fâche,  
 Puis son soupçon s'accroît, en regardant  
 Meubles foulés par l'enfant de Cythère,  
 « Voyez ce lit, et par quel accident  
 « Ces draps froissés ? » Alix à sa colère  
 Oppose un air dédaigneux et hautain.  
 « Vous méritez, dit-elle, une catin  
 « Sur tels soupçons qui daignât vous répondre. »  
 Lors y perdant le juge son latin,  
 Et ne trouvant assez pour la confondre,  
 Elle triomphe, et le pousoit à bout :  
 Il dit enfin, excédé par sa femme,  
 Parlant de Dieu, qu'à son aide il réclame :  
 « Un jour celui de là-haut paiera tout. »  
 A ce discours, l'homme au grenier s'écrie :

« Eh! pourquoi donc moi tout seul, je vous prie?  
« Celui d'en bas doit-il pas sa moitié? »  
Reconnaissant la voix qui l'interpelle,  
Celui d'en bas parut dans la ruelle :  
« Sortons, dit-il, ami, tout est payé ;  
« Notre présence ici n'est nécessaire. »  
Adonc sortit le couple favori,  
Qui laissa là la femme et le mari  
Vider le cas : ce n'étoit leur affaire.

---

## L'HOSPITALIÈRE

Sœur Luce, jeune hospitalière,  
Pour un jeune convalescent  
Sentoit tout ce qu'un cœur ressent  
Dans l'accès d'une ardeur première.  
Je laisse à penser la manière  
Dont fut servi l'adolescent.  
Mille soins font sur son visage  
Renaître les plus belles fleurs,  
Et le brûlent de mille ardeurs  
Pour la belle qui le soulage.  
Un matin donc qu'il se livroit  
Au doux espoir d'être aimé d'elle,  
Et qu'à ses charmes il rêvoit,  
Au moment accourut la belle.  
Qu'il en sentit croître son feu !  
La Nature, à l'Amour fidelle,  
Dans le moment joua son jeu ;  
Et pendant que l'amant rappelle  
La formule d'un tendre aveu :

« Mon cher enfant, s'écria-t-elle,  
« Pour guérir ma crainte mortelle,  
« Parlez, de quoi soupirez-vous ? »  
Là, sa voix craintive s'arrête,  
Et toute tremblante elle apprête  
Sa main à lui tâter le pouls.  
Mais que l'Amour a de malice !  
Qu'il sait bien conduire un dessein !  
Le convalescent prend la main  
De la secourable novice,  
Et la conduisant doucement  
Où la santé se manifeste,  
Par un subit attouchement  
Fait voir qu'il en avoit de reste.  
La belle se déconcerta,  
Rougit de honte et de surprise,  
Et voulut même lâcher prise :  
Mais en vain elle le tenta,  
Son heureux amant l'emporta :  
Et, pour marquer que son audace  
A ses yeux devoit trouver grace,  
Voici ce que l'Amour lui dicta :  
« Chassez la frayeur ridicule  
« Que vous inspire un vain scrupule,  
« Belle Luce, et ne pensez pas  
« Faire de vos mains un usage  
« Qui déshonore vos appas.  
« Ces marques de convalescence  
« Je les dois à votre présence ;  
« Mais vous devez à mon amour.  
« J'acquitte ma reconnaissance,  
« Acquittez-vous à votre tour.  
« Nature prépare une crise

« Qui couronne votre entreprise.  
 « Vous seule pouvez me guérir,  
 « Voulez-vous me laisser mourir ? »  
 Sœur Luce, d'un si doux langage,  
 Sentoit la pressante douceur,  
 Et l'Amour dans son jeune cœur  
 En disoit encor davantage.  
 Son amant tout près d'être heureux,  
 A l'aide de mille étincelles.  
 Filles d'un désir amoureux,  
 Lut dans ses humides prunelles  
 Qu'elle brûloit des mêmes feux.  
 D'un bras qu'Amour guide, il l'enlève ;  
 L'Amour lui-même la soulève,  
 Et tire le rideau sur eux.

---

## LES DEUX PUCELAGES

Certaine Agnès à doux maintien,  
 Belle et gentille de corsage.  
 Avec Damis eut un tendre entretien  
 Qui fut suivi d'un tendre apprentissage,  
 Dont personne pourtant n'auroit jamais su rien,  
 Si ce n'est que l'Agnès, propre à mettre en ménage,  
 Fut demandée en mariage.  
 Le père ayant gendre à souhait,  
 Lui vantoit fort la douceur de sa fille.  
 — Voilà, lui disoit-il, un chef-d'œuvre parfait.  
 En elle la sagesse brille :  
 Pour pucelle, elle l'est ; je le garantis bien.  
 — Mon père, reprit-elle, hélas ! je suis si sage,

Que Monsieur n'aura pas pour un seul pucelage,  
Car Damis l'autre jour m'a fait présent du sien.

---

## AVEU DE JULIE

SUR SON PROCHAIN MARIAGE, A SA COUSINE

Je ne suis ni froide ni dure,  
Et je sens (soit dit entre nous)  
Certains aiguillons de nature,  
Un peu plus haut que les genoux,  
Un peu plus bas que la ceinture,  
Qui me disent assez qu'il me faut un époux.  
Jadis en ce beau lieu vivoit un pucelage  
Qui se laissa, comme un poisson,  
Prendre à l'appât de l'hameçon,  
Et mourut sans pouvoir se sauver à la nage ;  
Il faut, le maudit pucelage !  
Qu'il en passe bientôt le pas,  
Afin qu'il ne m'étouffe pas,  
Je le veux étouffer à l'avril de son âge.  
Croyez-moi, d'un mari l'on goûte les douceurs  
Qui chatouillent nos sens et qui charment, nos cœurs,  
Et dans ces passe-temps, pour contenter sa flamme,  
Une fille n'a pas le plaisir d'une femme.  
Si quelque jeune laboureur  
Débauche une fille et l'affronte,  
La fille en a toute la honte,  
Le galant en a tout l'honneur.  
Mais dès que dans le mariage

La femme souffre un favori,  
La honte en est toute au mari,  
La femme en a tout l'avantage.

---

## CONSEIL A SILVIE

Si vous épousez un grand-père,  
Savez-vous ce que vous ferez ?  
Tout le jour vous ferez grand'chère,  
Toute la nuit vous dormirez.  
Vous aurez un bon équipage,  
Tout le jour vous ferez *flores* :  
N'en attendez pas davantage ,  
Car la nuit n'est qu'*ad honores*.  
Tous les soirs vous serez servie  
D'un vieux conte, ou d'un vieux rébus ;  
Après cela, bonsoir, Silvie,  
Allez-vous coucher là-dessus,  
Heureuse si de doux mensonges  
En dormant vous font quelque bien ;  
Hors le bénéfice des songes.  
Il ne faudra s'attendre à rien.  
Mais si vous choisissez pour maître  
Un mari plus jeune et plus dru.  
Le jour vous jeûnerez peut-être,  
Mais la nuit, bouche que veux-tu.  
Choisissez, pendant qu'on vous laisse  
Le temps de choisir vos amours,  
Et songez que dans la jeunesse  
Lès bonnes nuits font les beaux jours.

## TOUT EST BIEN COMME IL EST

*Conte en romance*

Au gré du sexe charmant,  
Amour cherchoit un remède  
Au sombre ennui qui possède  
L'amante près de l'amant.  
Dans ce dessein, on assure  
Qu'un jour il prit le chemin  
De la forge où la nature  
Fabrique le genre humain.

La carte de Cupidon  
Met cette forge divine  
Sous une aimable colline  
Où croît le plus fin coton.  
Deux jolis piliers d'ivoire,  
De l'ébène et du corail,  
Du sacré laboratoire  
Forment le petit portail

Les ris et les jeux badins,  
Par qui la flamme s'allume,  
Volent auprès de l'enclume  
Que bat le dieu des jardins ;  
Du cyclope infatigable  
Le marteau va jour et nuit,  
Et, par un sort admirable,  
Frappe sans faire de bruit.

Quand à grand coup redoublé  
Le fer est battu de reste,  
Et que la fonte céleste  
Dedans le moule a coulé,  
La nature prompte et sage,  
Qui, de la part du destin,  
Préside sur tout l'ouvrage,  
Y met la dernière main.

Le fils de Vénus entra  
Jusqu'au fond du sanctuaire,  
Où nul mortel téméraire  
De ses jours ne pénétra.  
Les forgerons de Cythère  
Reçurent leur souverain,  
Comme l'on reçoit sa mère  
Dans les forges de Vulcain.

Bonjour, bel enfant, bonjour ;  
Dans ces lieux dont je dispose,  
Puis-je pour vous quelque chose ?  
Dit la Nature à l'Amour.  
Le dieu répond : Je désire,  
Sans différer un instant,  
Aux belles de mon empire,  
Rendre un service important.

Que l'homme puisse à son gré  
Se dessaisir en main sûre  
Du morceau de sa figure  
Que vous m'avez consacré.  
Faites si bien votre compte,  
Que, tournant sur une vis,

Cet endroit là se démonte,  
Et se mette à *remotis*.

Nature ayant sa leçon,  
Cupidon prit congé d'elle,  
Et sur le nouveau modèle  
L'homme est bâti de façon,  
Que le plus solide immeuble  
Des amants et des époux,  
N'est plus désormais qu'un meuble  
Le plus mobile de tous.

Mais tel étoit l'art divin,  
Que si l'affaire allongée  
N'étoit à son apogée,  
On tournoit la vis en vain  
L'envoi ne se pouvoit faire,  
Que l'Amour de son cachet,  
Et du grand sceau de Cythère,  
N'eût bien scellé le paquet.

L'homme étant ainsi formé,  
Le beau sexe en patience,  
Du nôtre soutint l'absence  
Et n'en fut plus alarmé;  
De ce qui rend infidèle  
L'absent n'étoit plus porteur,  
Et toujours avec la belle  
Marchoit le consolateur.

L'époux sortant de chez soi  
Laissoit à sa chère épouse,

Nouvelle encore et jalouse,  
Cet otage de la foi :  
Le passe-temps des fillettes,  
Grâce au vigoureux hochet,  
Quand elles restoient seulettes  
N'en souffroit aucun déchet.

Chacune de s'en munir,  
Basques de courir sans cesse :  
Beaux paquets, à leur adresse,  
D'aller et de revenir.  
Il n'est grêle ou vent qui puisse  
Retarder un tel envoi,  
Et la tourrière et le suisse  
N'eurent jamais tant d'emploi.

Vous noterez qu'à ce jeu,  
Outre que celui qu'on tronque  
Ne trouve plaisir quelconque,  
Il risque encor son enjeu.  
Un dépôt de cette espèce  
Ne se faisoit pas sans peur ;  
Mais est-il rien qu'on ne laisse  
Partout où reste le cœur ?

Aussi plus d'un accident,  
Et plus d'un tour de friponne  
Fit d'une action si bonne  
Repentir l'homme imprudent.  
Tous les jours la négligence,  
Ou l'appétit déréglé,  
Coûtoit cher à l'indulgence  
De quelque absent mutilé.

Le beau rameau d'olivier,  
Qui fait la paix du ménage,  
Est par un mari volage  
Prêté pour le jour entier ;  
Le soir hymen le réclame ;  
La nuit, s'il ne revient pas,  
Du mari près de sa femme  
Imaginez l'embarras.

Par mégarde une autre fois,  
Une Agnès, au lieu du vôtre,  
Vous en renvoyoit un autre  
Où vous perdiez deux sur trois,  
Et bienheureux ceux qui purent  
En sauver encore un tiers ;  
Mille honnêtes gens en furent  
Pour les gages tout entiers.

A l'affût de ce butin,  
Une mère de famille,  
Dans les joujoux de sa fille  
Furetoit soir et matin.  
• La prude mal assistée  
Dans ses besoins importuns,  
De la belle accréditée  
Escamotoit les emprunts.

Le vieux jaloux désolé,  
Ne fermant plus la prunelle,  
Quelquefois dans la ruelle  
Trouvoit le drôle isolé.  
Alors, ne vous en déplaie,  
L'impitoyable vieillard,

Sans scandale et tout à l'aise,  
Vous faisoit un Abeilard.

A son galant morfondu  
La dame avec un sourire,  
En étoit quitte pour dire :  
Mon ami, je l'ai perdu.  
Aussitôt affiche énorme :  
Tout par son nom s'y nommoit ;  
Même on y gravoit la forme  
Du bijou qu'on réclamoit.

Que dirons-nous du chagrin  
Et de la rumeur affreuse,  
Qui d'une grande emprunteuse  
Causa le trépas soudain ?  
Les commissaires posèrent  
Le scellé sur ses effets,  
Et sous le scellé restèrent  
Trente ou quarante paquets.

Messieurs les intéressés,  
Privés de tout exercice,  
Des longueurs de la justice  
Furent fort embarrassés ;  
Surtout ceux que la décence,  
Et l'honneur de leur état  
Réduisoient à l'impuissance  
De faire le moindre éclat.

Le cavalier effronté  
Se plaint tout haut qu'on le vexé,

En fait juge le beau sexe  
Qui crie à l'iniquité.  
La procédure s'achève,  
Nouvelle opposition ;  
Enfin le scellé se lève,  
On fait exhibition.

Personne, à la vérité,  
N'y sauroit trouver à mordre ;  
La défunte avoit de l'ordre,  
Tout est bien étiqueté.  
Gens de cour et gens d'affaires,  
Gens de robe et gens de bien,  
Abbés et révérends pères,  
Chacun retrouva le sien.

Aussi n'est-ce rien au prix  
De ce qu'une Messaline  
Entreprit à la ruine  
De l'empire de Cypris.  
Chez elle étoient en fourrière  
Bidets rares et communs ;  
Elle étoit la trésorière  
De la caisse des emprunts.

Un beau matin, haut le pied,  
A son comptoir elle manque ;  
Madame emporte la banque,  
Et fait raffe sans pitié  
Amour et galanterie  
N'eurent bientôt qu'à déchoir.  
C'étoit une loterie ;  
Cent billets blancs pour un noir.

Cupidon sentit l'abus :  
Pour en prévenir la suite,  
Ce dieu revolant bien vite  
A la forge de Vénus,  
S'en remit à la Nature  
De leur commun intérêt.  
De là nous venons conclure,  
Que tout est bien comme il est.

---

### LE GROS MOT

Allant au tombeau de saint Diacre,  
Deux dames de haute vertu  
Trouvèrent l'embarras d'un fiacre,  
Qui, pour un cheval abattu,  
Juroit et fermoit le passage.  
L'une d'elles, d'un ton dévot,  
Disoit : Ce cocher n'est pas sage ;  
Entendez-vous ce vilain mot  
Que sans cesse il a dans la bouche ?  
On devrait punir ce maraud.  
— Oui, son impudence me touche ;  
Mais j'y trouve un autre défaut,  
C'est que je ne crois pas, ma chère,  
Que ce mot, à nous interdit,  
Ait été fait pour être dit  
Dans les transports de la colère.

---

## LE SCRUPULE

Au dernier jubilé Tircis eut un scrupule,  
 Et pour s'en délivrer alla dans la cellule  
 D'un vieux carme des plus savants.  
 — Mon père, lui dit-il, depuis quatre ou cinq ans  
 Je suis dans les bonnes fortunes,  
 Jeunes ou non, blondes ou brunes,  
 Tout est bon pour mon cœur, ou du moins pour mes  
 [sens.

Ce n'est tout, et j'y mets certaine différence :  
 Aux jeunes il n'en coûte rien :  
 Leurs faveurs avec moi tiennent lieu de finance ;  
 Mais les vieilles en récompense  
 Me payent souvent cher deux heures d'entretien :  
 En six mois j'ai tiré de la vieille Émilie,  
 S'il m'en souvient, dix mille francs et plus ;  
 J'ai ruiné Cloris, et la laide Julie  
 Paya ma feinte ardeur de douze mille écus.  
 Or, dites-moi, mon très-révérend père,  
 Puis-je sans me damner garder tout ce bien là ?  
 Le carme rumina longtemps pour cette affaire,  
 Puis, voici comme il lui parla :  
 — Toute peine, dit-il, mérite son salaire,  
 Et tout péché mérite châtement ;  
 Ainsi je suis d'avis que vous gardiez l'argent  
 Des vieilles qui n'ont pu vous plaire,  
 Et qui vouloient vous avoir pour amant.  
 Tandis que dans vos yeux, feu de jeunesse brille,  
 De la vieille maman prenez en sûreté ;  
 Mais il faut que le bien retourne à la famille,  
 Et si dans l'âge à lunette et béquille

Le penchant à l'amour vous est encor resté,  
 Vous devez le rendre à la fille,  
 Pour le prix qu'il vous a coûté.

---

### TIRLIBERLY (\*)

Lise couchée, au retour de l'église,  
 Disoit à Jean : Mon Dieu, le bel outil !  
 Quel est son nom ? *Tirliberly*, dit-il.  
*Tirliberly* sera vraiment, dit Lise,  
 Dorénavant mon bijou favori.  
*Tirliberly* mit toute son entente  
 A bien ouvrier, tant qu'en peu dépéri,  
 Jean se souvint qu'il avoit une tante,  
 Et s'embarqua pour le Pondichéry.  
 Au bord de l'eau, grands adieux ; on s'embrasse,  
 Propos de femme et fadeurs de mari :  
 Lise, au revoir. — Jean, mon ami, de grâce,  
 Laisse-le-moi : — Quoi ? — Le *tirliberly*.  
 L'homme eut beau dire, et beau rire, et beau  
 S'il ne le laisse, il ne partira point. [faire.  
 Lise l'a dit : donc pour la satisfaire,  
 Jean fouille et prend par-dessous son pourpoint.  
 N'importe quoi ; tout ce qui vint à point,  
 Propre à donner le change à l'ingénue ;  
 Quoi que ce fût : Tiens, dit-il, le voilà ;  
 Cours après, cherche, et ce disant, il rue  
 Ce qu'il tenoit dans l'herbe haute et drue :

(\*) Le sujet de ce conte est le même que celui de Grécourt, intitulé :  
*La Linotte de Mississipi.*

Puis sur-le-champ monte en mer et s'en va.  
Or n'ayez peur que simple ou trop honnête,  
Lise, à tourner incessamment la tête  
Vers le vaisseau, gagne un torticoli,  
Ce n'est le point où son esprit s'arrête ;  
Tout son penser vise au *tirliberly*.  
Onc on ne vit chien plus âpre à la quête.  
Vaine recherche ! elle ne trouve rien.  
Dieu sait l'angoisse. O douleur sans pareille !  
Las ! j'ai perdu le plus beau de mon bien !  
*Tirliberly* ! que ma voix te réveille ;  
Pardessus l'herbe, à mes cris, lève-toi.  
A mon aspect tu croisais à merveille,  
Et tu semblois avoir des yeux pour moi !  
*Tirliberly*, seras-tu sans oreille ?  
A ce haut cri dans les airs épandu,  
Sort de la roche un jeune anachorette,  
Frais comme rose, et qui sous sa jaquette  
A plus et mieux que Lise n'a perdu.  
— Père, aidez-moi, dit la belle éplorée :  
Vous me voyez plus que désespérée  
Pour un bijou dans l'herbe enseveli ;  
Bijou vraiment qui passe le joli.  
Sans lui je meurs, sans lui rien ne m'agrée ;  
Il me valoit lui seul tout l'empyrée.  
Ce bijou rare a nom *tirliberly* :  
Savez que c'est, si connoissez la pompe  
De ce bas monde : hélas ! un maladroit  
Me l'a fait perdre, et si je ne me trompe,  
Il est tombé non loin de cet endroit.  
Tenez, cherchons : nous y voici tout droit.  
Mu de pitié, le pauvre solitaire  
Tout bonnement cherche et cherche à tâton

Sans savoir quoi. Tel un visionnaire  
 Cherche le jour dans la nuit de Newton ;  
 Ou si l'on veut, tel un savant Breton, (\*)  
 Grand scrutateur de forme planétaire,  
 Dessous le pôle, en cherche une à la terre.  
 De charité le jeune homme rempli,  
 Met donc le front et le nez dans les herbes,  
 Et retroussé jusqu'au *tirliberly*,  
 En laisse voir un tout des plus superbes.  
 L'apercevant, Lise jette un grand cri :  
 Ah ! le voilà ! L'hermite se redresse,  
 Et prenant part à sa vive allégresse,  
 Demande à voir un bijou si chéri.  
 Lise lui dit : Vous l'avez, et le presse  
 De le lui rendre. A cela l'homme saint  
 Reste muet. Elle insiste, il se plaint  
 D'un tel soupçon, et consent qu'on le fouille.  
 Lise y procède et saute à la quenouille  
 Avec laquelle Ève nous a filés.  
 Gens au désert par la grâce exilés,  
 Antoinès, Pauls, Hilarions, Arsennes,  
 L'esprit malin vous a bien fait des siennes,  
 Convenez-en ; mais n'en fûtes jamais  
 Si lutinés, ni serrés de si près.  
*Tirliberly* trahit enfin son maître,  
 Le jouvenceau succombe innocemment.  
 Lise innocente encore en ce moment,  
 De sa main propre emprisonne le traître.  
 Et d'innocence en innocence, ainsi  
 Jean fut très-Jean ; mais Lise en fut aussi  
 Bien plus savante, apprenant de ceci

(\*) M. de Maupertuis.

Qu'un mari peut aller à la campagne,  
 Sans pour cela, qu'en ce siècle poli,  
 A la maison sa charmante compagne  
 Demeure oisive ou sans *tirliberly*,  
 Et que souvent, loin d'y perdre, elle y gagne.

---

### LE CADENAS

Jeune beauté, qui ne savez que plaire,  
 A vos genoux, comme bien vous savez,  
 En qualité de prêtre de Cythère,  
 J'ai débité, non morale sévère,  
 Mais bien sermons par Vénus approuvés,  
 Gentils propos, et les fades sornettes  
 Dont Rochebrune orne ses chansonnettes.  
 De tels sermons votre cœur fut touché :  
 Jurâtes lors de quitter le péché,  
 Que parmi nous on nomme indifférence ;  
 Même un baiser m'en donna l'assurance.  
 Mais votre époux, Iris, a tout gâté.  
 Il craint l'amour : époux sexagénaire  
 Contre ce dieu fut toujours en colère.  
 C'est bien raison ; l'Amour, de son côté,  
 Assez souvent ne les épargne guère.  
 Celui-ci donc tient de court vos appas.  
 Plus ne venez sur les bords de la Seine  
 Dans ces jardins, où sylvains à centaine  
 Et le dieu Pan vont prendre leurs ébats :  
 Où tous les soirs nymphes de tout étage,  
 En médiocre ou pompeux étalage,  
 Près d'un bassin, devant plus d'un Pâris,

De la beauté vont disputer le prix.  
Plus ne venez au palais des Francines,  
Dans ce pays où tout est fiction,  
Où l'amour seul fait mouvoir cent machines.  
Plaindre Thésée et siffler Arion.  
Trop bien, hélas ! à votre époux soumise,  
On ne vous voit tout au plus qu'à l'église.  
Le scélérat a de plus attenté,  
Par cas nouveau, sur votre liberté.  
Pour éclaircir pleinement ce mystère,  
D'un peu plus haut reprenons notre affaire.  
Vous connoissez la déesse Cérès.  
Or, en son temps, Cérès eut une fille  
Semblable à vous, à vos scrupules près,  
Belle et sensible, honneur de sa famille,  
Brune surtout, partant pleine d'attraits :  
Ainsi que vous, par le dieu d'hyménée,  
La pauvre enfant fut assez malmenée.  
Le roi des morts fut son barbare époux.  
Il étoit louche, avare, hargneux, jaloux.  
Il fut cocu, c'étoit bien la justice.  
Pyrihoûs, son fortuné rival,  
Beau, jeune, adroit, complaisant, libéral,  
Au dieu Pluton donna le bénéfice  
De cocuage : or ne demandez pas  
Comment un homme, avant sa dernière heure,  
Put pénétrer dans la sombre demeure.  
Cet homme aimoit, l'Amour guida ses pas.  
Mais aux enfers, comme aux lieux où vous êtes,  
Voyez qu'il est peu d'intrigues secrètes.  
Pluton sut tout ; certain de son malheur,  
Pestant, jurant, pénétré de douleur,  
Ce dieu donna sa femme à tous les diables.

Premiers transports sont un peu pardonnables.  
Bientôt après, devant son tribunal,  
Il convoqua le sénat infernal.  
A son conseil viennent les saintes âmes  
De ces maris dévolus aux enfers,  
Qui, dès longtemps, en cocuage experts,  
Pendant leur vie ont tourmenté leurs femmes.  
L'un d'eux lui dit : Mon confrère et seigneur,  
Pour détourner la maligne influence  
Dont votre altesse a fait l'expérience,  
Occir sa femme est toujours le meilleur ;  
Mais las ! seigneur, la vôtre est immortelle !  
Je voudrois donc, pour votre sûreté,  
Qu'un cadenas de structure nouvelle  
Fût le garant de sa fidélité.  
A la vertu par la force asservie,  
Lors vos plaisirs borneront son envie ;  
Plus ne sera d'amant favorisé !  
Eh ! plutôt aux dieux que quand j'étois en vie,  
D'un tel secret je me fusse avisé !  
A ce discours les damnés applaudirent,  
Et sur l'airain les cocus l'écrivirent.  
En un moment, fers, enclumes, fourneaux  
Sont préparés aux gouffres infernaux.  
Tysiphoné, de ces lieux serrurière,  
Au cadenas met la main la première ;  
Elle l'achève, et des mains de Pluton  
Proserpine reçoit le triste don.  
On m'a conté qu'essayant son ouvrage,  
Le cruel dieu fut ému de pitié,  
Qu'avec tendresse il dit à sa moitié :  
Que je vous plains ! vous allez être sage  
Or ce secret, aux enfers inventé,

Chez les humains tôt après fut porté ;  
Et depuis ce, dans Venise et dans Rome,  
Il n'est pédant, bourgeois, ni gentilhomme,  
Qui, pour garder l'honneur de sa maison,  
N'ait en tout temps cadenas à foison.  
Là, tout jaloux, sans craindre qu'on le blâme,  
Met sous la clé la vertu de sa femme.  
Or votre époux dans Rome a fréquenté,  
Chez les méchants on se gâte sans peine,  
Et le galant vit fort à la romaine :  
Mais ne craignez pour votre liberté :  
Tous les efforts seront pures vétilles ;  
De par Vénus, vous reprendrez vos droits,  
Et mon amour est plus fort mille fois  
Que cadenas, verroux, portes, ni grilles.

---

## LA BOUGIE DE NOEL

A Pise, ville d'Italie.  
Habitoit un certain nommé Dalcantaris,  
Jaloux de sa moitié jusqu'à la frénésie ;  
Le fait n'est étonnant, italiens maris  
Sont sujets, comme on sait, à visions cornues.  
Celui-ci, galant autrefois,  
Savoit sur le bout de ses doigts  
Les rubriques d'amour, même les moins connues.  
Pour mettre donc en sûreté  
Son honneur, ou plutôt celui de son épouse,  
Ceintures de virginité  
Vinrent d'abord s'offrir à son âme jalouse ;

Mais c'étoit peu pour lui. Les plus sûrs cadenas,  
 Pour garder ce trésor, font en vain résistance.  
 Le drôle le savoit, et par expérience ;  
 Voici donc ce qu'il fit pour éviter le cas :  
     Il joignit à cette ceinture,  
 Vers l'endroit dangereux, deux lames de rasoir ;  
     Deux ressorts les faisoient mouvoir.  
 Et dès qu'on les lâchoit , refermoient l'ouverture.  
     Sa femme à peine eut reçu ce présent,  
     Que, pour tromper sa méfiance,  
     Elle en propose à son amant  
     La dangereuse expérience.  
 Une nuit que cédant aux charmes des pavots,  
 Notre Argus, sur la foi de la chaste ceinture,  
 Reposoit, si jamais on vit dans la nature  
     Un jaloux dormir en repos ;  
 L'amant arrive : il court dans les bras de sa belle.  
     Par des baisers, on prélude un moment,  
 Et las de ces faveurs qui croissent son tourment.  
     Il en cherche une plus réelle.  
 L'inférieure machine arrête ses plaisirs ;  
 Mais sa main fait mouvoir le ressort qui s'oppose,  
 Et découvre à ses yeux tout l'éclat de la rose  
     Dans le centre de ses désirs.  
 Le serpent qui tenta notre commune mère,  
 Se réveille d'abord à cet aspect charmant,  
 Et leur fit inventer, dans cet heureux moment,  
     Les moyens de se satisfaire.  
 Que ne surmonte point un amour violent ?  
 Des deux ressorts, la belle en tenoit un, l'amant  
     Retenoit l'autre ! et dans cette aventure  
 Le serpent, sans trembler, saisit la conjoncture,  
 Et se plonge à l'instant avec vivacité

Dans le sein de la volupté.  
 A cette douce approche, on s'emporte, on s'oublie,  
 On est prêt à perdre la vie ;  
 On ne pense plus, mais on sent ;  
 Et dans ce transport si puissant,  
 Le serpent, au milieu de l'ardeur qui l'anime,  
 Se voit la funeste victime  
 Des rasoirs échappés, et cet endroit si beau,  
 Trône de ses plaisirs, en devient le tombeau.  
 Aux cris de l'homme accourt la soubrette tremblante  
 Elle emmène l'amant, tandis que son amante,  
 Ignorant du serpent les mortels déplaisirs,  
 Jouit confusément de ses derniers soupirs.  
 A de si doux transports vient succéder la plainte,  
 Qui fit bientôt place à la crainte :  
 Il falloit au plus tôt retirer le serpent,  
 Et l'embarras étoit comment ;  
 Un tire-bourre en fit heureusement l'affaire.  
 L'animal, encor furieux,  
 Ne sortit qu'avec peine, écumant de colère,  
 Quoiqu'il eût les larmes aux yeux.  
 Sur le lieu de sa sépulture  
 Il fut question d'opiner :  
 Pour en conserver la figure,  
 La dame à l'embaumer paroissoit incliner.  
 La soubrette disoit que ce serait folie,  
 Et que besoin n'étoit de l'enchâsser,  
 Tels animaux étant communs en Italie.  
 Par la fenêtre enfin elle le fit passer.  
 Une vieille dévotte en allant à l'église,  
 (Car c'étoit, m'a-t-on dit, Noël le lendemain)  
 Trébuche, et laisse échapper de sa main  
 La lanterne qu'elle avoit prise.

Le hasard fit qu'à ses pieds le serpent  
 Tombe au moment qu'elle tâtonne ;  
 Pour sa bougie, elle le prend,  
 Le met dans sa lanterne : Ainsi Dieu n'abandonne  
 Ses serviteurs, dit-elle, et sait les secourir.  
 Elle arrive à l'église, elle dit des premières,  
 Ce que par cœur elle sait de prières ;  
 Mais bientôt à son livre il lui faut recourir.  
 Elle met sa bougie aux mains de sa voisine ;  
 Jusqu'à celles du clerc, elle parvient enfin.  
 Il souffle sur la mèche, il se tourmente en vain  
 Pour l'allumer ; tant plus il l'examine,  
 Plus ce qu'il tient lui paroît surprenant.  
 Une veuve à l'autel venoit à ce moment :  
 — Qu'est-ce ceci ? dit le clerc. — Ah ! dit-elle,  
 C'est un..... Là les sanglots lui coupèrent la voix,  
 Tant cet objet puissamment lui rappelle  
 Ce que la mort lui ravit autrefois.  
 Le clerc alors comprenant le mystère :  
 A d'autres ! cria-t-il d'une voix de courroux ;  
 Cette bougie est faite à s'allumer chez vous,  
 Mesdames, que chacun fasse son ministère.

---

## LE MARI IMPRUDENT

Il est de certaines matières,  
 Dont les plus ignorants sont les plus satisfaits.  
 Le petit conte que je fais  
 Vaut mieux que dix preuves entières.  
 Un mari, pour savoir, après maint embarras,  
 Si sa femme, un peu trop d'humeur à vouloir plaire,

Ne l'avoit pas fait le confrère  
De force honnêtes gens que je ne nomme pas,  
Enfin, après dix ans d'étude  
A se tirer d'inquiétude,  
Sans pouvoir contenter sa folle passion,  
S'avisa d'une invention  
Qui l'éclaircit d'un point à son repos funeste.  
Ce curieux, un soir, entrant dans sa maison,  
Lève les mains au ciel, il soupire, et le reste.  
Sa femme veut d'abord en savoir la raison ;  
Vous pouvez bien juger qu'elle vint au plus vite  
Tâter le pouls de l'hypocrite.  
Non, ma femme, dit le mari,  
Je n'ai ni fièvre ni migraine ;  
Plût au ciel ! j'en serois plus promptement guéri  
Que du chagrin qui fait ma peine.  
Il pleure la-dessus ; elle veut tout savoir ;  
Elle le flatte, elle le prie,  
Pleure avec lui de compagnie,  
Et feint le plus grand désespoir.  
— Eh bien ! vous le saurez, dit alors le bonhomme.  
Il est arrivé ce matin  
Un devin important, que partout on renomme  
Comme le mieux instruit des décrets du destin :  
Chacun va pour le voir, et l'affluence abonde.  
Enfin, mon cœur, pour trancher court,  
Voyant que tout le monde y court,  
Je me laisse entraîner à la foule du monde.  
Mais hélas ! nous voyant en grand nombre assemblés,  
Jetant les yeux sur près de mille :  
Tremblez, nous a-t-il dit, tremblez ;  
Je viens de consulter l'astre de votre ville,  
On crut qu'il annonçoit la récolte stérile

Et de nos vins et de nos bleds.  
 Hélas ! non, c'est bien autre chose  
 Que le devin nous a prédit ;  
 Il nous a menacés d'une métamorphose,  
 Et voici comme il nous l'a dit.  
 Ceux dont, par l'influence aux maris trop fatale,  
 Les femmes ont fait brèche à la foi conjugale,  
 Auront... — Ah ! qu'auront-ils ? lui dit sa femme.  
 [Eh bien?..]

— Ici la force m'abandonne,  
 Poursuit-il ; ces maris, avant que minuit sonne,  
 Auront, hélas ! auront une tête de chien,  
 — Est-il vrai ! L'étonnant prodige !  
 Dit-elle, tremblante d'effroi.  
 Mais après, revenant à soi :  
 — Qu'avez-vous tant qui vous afflige ?  
 Ingrat, doutez-vous de ma foi ?  
 — Non, répond le mari, je ne crains pas pour moi ;  
 A mes yeux votre vertu brille ;  
 Je me vois dans tous mes enfants  
 Mais si cela touchoit quelqu'un de nos parents,  
 Quel déshonneur pour la famille !  
 Que diront les honnêtes gens ?  
 Le reste du discours ne fait rien à l'affaire ;  
 Ils se couchent à l'ordinaire.  
 Si le mari dormit, l'histoire n'en dit rien :  
 Mais pour la femme, on sait qu'en lui touchant la tête,  
 Son ambulante main faisait fréquente enquête ;  
 Le sujet, vous le sentez bien ,  
 En faut-il dire davantage ?  
 C'étoit pour voir si son visage  
 S'allongoit en museau de chien.  
 Tandis qu'elle mesure, et voit si ses oreilles

Sont encore aux siennes pareilles,  
 L'homme remue, et la femme d'abord  
 Se retire, et fait l'endormie,  
 Et fait si bien qu'elle s'endort,  
 Sans songer à la prophétie.  
 Elle dormoit profondément,  
 Quand le mari subitement  
 Lui porta l'effroi dans l'oreille,  
 Par une espèce d'aboïement.  
 La pauvrete en sursaut s'éveille,  
 Saute du lit légèrement,  
 Crie : à l'aide, miséricorde !  
 Dans la crainte qu'il ne la morde ;  
 Et réfléchissant sur le cas  
 Qui lui fait voir sa honte toute prête,  
 Elle soupire, et dit à demi-bas :  
 — Faut-il que par ma faute, hélas  
 Mon mari soit devenu bête ?  
 Le bonhomme en sut plus qu'il n'en vouloit savoir.  
 Heureux s'il eût toujours resté dans l'ignorance !  
 Cette histoire nous fait bien voir  
 Qu'il est certain secret dont mal nous prend d'avoir  
 Une trop sûre connoissance.

---

## LES COQUILLES D'ŒUFS

Certain Lucas, le coq de son village,  
 (J'ai même su qu'il étoit marguillier)  
 Par le grand nœud, le nœud du mariage,  
 Depuis trois mois venoit de se lier.

A qui? Je veux, sans la moindre imposture,  
Dans un portrait, tiré d'après nature,  
Vous exposer les divers agrémens  
De la moitié de ce roi des manans,  
On la nommoit Alix, Alix la belle :  
Titre qui vaut les noms les plus brillans.  
Seize ans au plus, la fraîcheur du printemps,  
Cet air fripon et qui nous ensorcelle,  
L'air de l'Amour, une noire prune  
Qui vous alloit débaucher tous les sens ;  
Bouche de fraise, où respiroit la vie,  
Où du baiser s'exhaloit l'ambrosie,  
Et des tétons, dieu d'Amour ! quels tétons !  
Il n'en est point de si blancs, de si ronds,  
Deux petits bouts, de vrais boutons de roses !  
Faut-il me taire ici sur autres choses,  
Qu'en vérité baiserois, croquerois,  
Bien mieux encor que ne les dépeindrois ?  
Taille de Grace, et faite exprès pour plaire,  
Pied à baiser, à rebaiser cent fois,  
Quoiqu'il n'eût point la mule du saint père.  
Pour un tel pied, ma foi, je donnerois  
Mille écus d'or ; une jambe de biche  
A faire hennir le plus triste derviche,  
Que caressoit un petit jupon blanc,  
A qui parfois Zéphyre faisoit niche ;  
Simple corset, mais bien le plus galant ;  
Simple bouquet, mais bien le plus parant ;  
Gentil chapeau sur le coin de l'oreille :  
Allant toujours, frétilant, babillant,  
Riant sans cause, et toujours agaçant :  
Bref un bijou. Voilà notre merveille  
Représentée au plus naïvement.

Ça, que l'on juge après cette peinture.  
 Si l'on pouvoit se défendre d'aimer ;  
 Je dis d'aimer ! disons de s'enflammer,  
 Lorsqu'on voyoit pareille créature.  
 Un cardinal, (et je le dis tout bas)  
 Le pape même eût succombé, je gage.  
 Dès qu'il la vit, aussi n'en dormit pas,  
 Brûla d'amour le curé du village.  
 Que l'on me passe encor se portrait-ci :  
 J'en ai besoin, et c'est son cadre ici.  
 Notre pasteur avoit trente ans à peine,  
 Teint frais, poil brun, marque la plus certaine  
 De convoitise et de virilité,  
 L'air d'un frappart regorgeant de santé,  
 Curé, selon la coutume très pie,  
 L'oncle béni d'une nièce jolie,  
 Escamotant d'ailleurs en son chemin  
 Jeune tendron, lorsque son bon génie  
 Discrètement l'amenoit sous sa main :  
 Alix étoit sa brebis la plus chère.  
 L'homme de Dieu, comme l'ai déjà dit,  
 Abandonnant le prône à son vicaire,  
 Je dirai plus, lui laissant le profit,  
 Ne faisoit rien. J'ai tort : n'est-ce rien faire,  
 Que bien aimer ? C'est la première affaire,  
 C'étoit la sienne, il en perdoit l'esprit ;  
 C'est dire assez qu'Alix n'étoit sévère :  
 Car n'est besoin que cela soit rimé ;  
 Qui peut aimer, lorsqu'il n'est point aimé ?  
 Puis pour tourner jeune cœur à sa guise,  
 Las ! n'est rien tel que d'être homme d'église.  
 Demandoit-on le pasteur ? On couroit  
 Chez son Alix plutôt qu'à la paroisse,

De tout ceci Lucas point ne rioit,  
 Il en sentoit une mortelle angoisse,  
 Entre ses dents souvent il marmottait,  
 Et son chapeau de travers en mettoit ;  
 Il s'avisait enfin d'aimer sa femme,  
 Conséquemment mon rustre étoit jaloux  
 Semblable vice est fait pour tel époux,  
 Peu de maris auront ici ce blâme,  
 Ne pouvant plus résister dans sa peau,  
 Tant un jaloux se trouble le cerveau,  
 Lucas s'en va trouver messir Guillaume,  
 Bailli du lieu, qui pis est, bel esprit,  
 Comme un bailli peut l'être ; il nous suffit  
 De ce trait là pour dépeindre notre homme ;  
 Au demeurant bon diable et sans chagrin,  
 Aimant à rire aux dépens du prochain.  
 Lucas l'aborde en se grattant la tête.  
 — Bonjour, Lucas. — Votre humble serviteur,  
 Notre bailli... — Tu me parois rêveur !  
 Et la vendange est-elle bientôt prête?...  
 — J'ai, par ma foi, bien un autre souci...  
 — Comment?... — Tenez, monsieur notre bailli,  
 Voudriez-vous que sans çarimonie  
 Je buvions... là... queque coup d'amiquié?  
 Nous jaserions un brin... J'ai grande envie  
 De vous parler, Lucas n'est renvoyé,  
 Maître Guillaume accepte la partie :  
 A son portrait je devois ajouter  
 Que par Bacchus il se laissoit tenter.  
 Au cabaret, le meilleur du village,  
 Les voici donc tous deux le verre en main :  
 Le gros Guillaume, en vrai consul romain,  
 Avec Lucas jouant son personnage.

— A ta santé, Lucas. — C'est trop d'honneur ;  
 Permettez-vous que je boive à la vôtre ?  
 Ainsi tous deux s'humectant de grand cœur,  
 Ils s'enivroient poliment l'un et l'autre.  
 Notre bailli parle enfin le premier  
 — Eh bien ! Lucas, quelle est donc ta détresse ?  
 Et d'où te vient cette morne tristesse ?  
 N'aurois-tu plus de vin dans ton cellier ?...  
 — Pis que cela. Je donnerois ma cave  
 Et tous les vins du monde pour m'ôter  
 L'étrange mal qui vient m'inquiéter :  
 Je ne dors plus, je suis pis qu'un esclave...  
 — Pour t'en guérir tu donnerois ton vin !  
 Que diable donc est ce maudit chagrin ?  
 — Oh ! j'en mourrons... Voilà, -- parbleu, du grave !  
 Buvons. Or ça, qu'as-tu ?... — J'ai... — Couvre-toi...  
 — Sous le respect, monsieur, que je vous dois,  
 J'ai... que je suis cocu... — Tu viens de dire ?...  
 — Je suis vraiment cocu !... — Rien que cela !  
 O le niais ! et tu devrois en rire  
 Tout le premier ; ce mal se passera :  
 Crois-moi, l'ami, va, tope au cocuage...  
 — Vous nous gaussez ; palsanguié, moi j'enrage.  
 Rien que cela !... — Tu radotes, Lucas...  
 — Je voudrois bien vous voir en pareil cas,  
 Qu'on cajolit madame la baillive ;  
 Que feriez-vous ? — Hem ! je n'en mourrois pas !  
 Ne faut-il pas que cela nous arrive  
 Un peu plus tôt, un peu plus tard ? Toujours  
 Est-il bien sûr, Lucas, que qui prend femme,  
 De cocuage arbore l'oriflamme...  
 — Je n'entends rien à tous ces biaux discours ;  
 Ce que je sais, c'est que je ne veux être

Cocu, monsieur ; c'est là mon dernier mot...  
 — Écoute un peu, tu reviendras peut-être  
 De ton erreur : vois-tu !... tu n'es qu'un sot...  
 — Grand merci, soit., — Oh ! si tu savois lire !  
 Un certain Jean qui vaut mieux, entre nous,  
 Que tous les Jeans pour qui brûle ta cire,  
 Le Jean, ma foi, le plus savant de tous,  
 T'auroit appris là-dessus son système.  
 Tu verrois comme être cocu n'est rien.  
 Depuis enfin que tu crois l'être, eh bien !  
 Ne mets-tu pas ton bonnet tout de même ?  
 N'entre-t-il pas aussi bien ?... — Foin de vous.  
 Mon bonnet entre ; on entre aussi chez nous :  
 Puis de ma femme... à mon bonnet... je pense  
 Qu'il est, parbleu, très-grande différence.  
 Je n'ai besoin de tant lire pour ça,  
 Et ne connois ni vos Jeans ni vos Jeannes :  
 Mais dans ce fait, ce sont tous des francs ânes,  
 Et j'apprendrois à tous ces docteurs là.  
 Notre bailli, tenez, vous voulez rire ;  
 I gn'a point là tant de choses à dire :  
 Je suis cocu ; je viens en ce moment  
 Vous en porter ma plainte en conséquence,  
 Vous supplier que pour sa pénitence,  
 En quatre murs on serre mon galant.  
 I ne faut plus que rendre la sentence.,  
 — Or ça, quel est le cocuficateur ?...  
 — Quoi ?... — Qui te fait cocu ?... — Notre pasteur...  
 — Bon ; poursuivons ; la preuve ?... — J'en ai mille ;  
 Vous allez voir si je n'ai pas raison.  
 Quand le curé s'en vient à la maison,  
 Alix rit, jase, et plus alors ne file ;  
 Dévotement il lui touche la main :

Veut-il sortir, la coquine l'arrête ;  
 Est-il sorti, je lui vois l'air chagrin ;  
 Lorsque je parle, on me traite de bête.  
 Et quand je veux l'embrasser, de vilain.  
 Oui, je le suis, la preuve est trop réelle ;  
 J'ai remarqué même au *per omnia*  
 Qu'il a toujours les yeux tournés sur elle.  
 Dit-il, pardieu ! la messe pour cela ?  
 Eh quoi ! toujours rire, monsieur Guillaume !  
 En vérité... — Tais-toi, pauvre cher homme,  
 Et bois, voilà par trop déraisonner :  
 Si tu n'as pas d'autre preuve à donner,  
 Va-t-en conter de tes fagots à Rome.  
 Il dit et boit, et laisse au cabaret  
 Notre manant fâché du tour, Dieu sait !  
 Trois jours à peine écoulés, il vient vite :  
 — Ah ! ah ! messir Guillaume ! à ce coup-ci  
 Pour vos biaux dits je ne vous tenons quitte,  
 J'ai bonne preuve, acoutez bien ceci :  
 Lorsque je sors, entre l'homme d'église,  
 Et quand je rentre, il sort comme un éclair.  
 Qu'en pensez-vous ? hem ! faut-il que je lise  
 Présentement ? cela n'est-il pas clair ?...  
 — Eh ! notre ami, laisse-moi, je te prie ;  
 Je te l'ai dit, tu n'es qu'un innocent.  
 D'être cocu s'il te paroît plaisant,  
 Et que ce nom te fasse tant d'envie,  
 Je suis tout prêt à t'aider à l'instant ;  
 Mais il me faut parler plus clairement,  
 Ou ne reviens en ce lieu de ta vie.  
 Et mon bailli d'éconduire aussitôt  
 Notre Lucas, sans qu'il pût dire un mot.  
 De son côté, le manant à la porte,

De conjurer le diable qu'il l'emporte.  
 Le lendemain, vous qui lisez ceci,  
 Que croyez-vous qui vint chez le bailli?  
 Lucas... — Comment?... — Oui, mon lourdaud  
 Plus triomphant que ne le fut César, [lui-même,  
 Quand sur son front il mit le diadème,  
 Et qu'il lia les Romains à son char.  
 — Encor Lucas? dit le bailli., — Sans doute,  
 Et cette fois je gage qu'on m'écoute.  
 Eh! non, parguié, je ne suis pas cocu!  
 Ce n'est qu'un rêve, et je n'y voyois goutte!  
 Pauvre Lucas! à la fin j'ai tout vu.  
 Hum! les coquins! que nous allons bien rire!  
 I gn'a plus là moyen de s'en-dédire,  
 Et le curé, ma foi, sera pendu.  
 De tous vos gens prônez-nous la science,  
 J'ai plus d'esprit qu'eux et tous vos baillis :  
 Vous l'allez voir... — D'accord : en conséquence  
 Venons au fait... — De retour au logis,  
 Poursuit Lucas, d'un vrai ton d'éloquence,  
 Je ruminois à part moi quel moyen  
 Je trouverions pour vous prouver la chose,  
 De ce micmac le diable étoit la cause :  
 J'allois, venois, sans imaginer rien,  
 Quand tout à coup, il me vient dans la tête  
 L'excellent tour... Eh oui! je suis un sot :  
 Tudieu, quel sot! qu'on fasse ainsi la bête,  
 Et Dieu merci, tout ira comme il faut.  
 Avez-vous bien notre stratagème.  
 Voilà mon lit, me disois-je en moi-même.  
 Oui... c'est mon lit... or, à n'en point douter,  
 C'est sur mon lit que s'ébat la friponne ..  
 — Fort bien, Lucas, l'invention est bonne.

— Allons, il faut, vite, sans hésiter,  
 Bien doucement lever et couverture  
 Et matelas, et puis mettre dessous  
 Coquilles d'œufs *semées* à l'aventure ;  
 Coquilles d'œufs, sans rien faire de plus,  
 D'être dessous, et matelas dessus...

— Eh ! pourquoi là tes coquilles ? Que diable !  
 Au fait, au fait, quel homme insupportable !...

— Oh ! palsanguié, laissez-nous donc finir :  
 Coquille d'œuf n'est là mise à plaisir.  
 Entre tout doux cheux nous à l'ordinaire  
 Mon papelard. Moi, zeste, de sortir...

— C'est bon... — Je laisse, une grosse heure entière,  
 Mes deux paillards à l'aise s'ébaudir,..

— Bon... — Puis je rentre, et l'autre de partir...

— Très-bon... — Je cours vite à notre couchette,  
 Et d'enlever couverte et matelas.

Ah ! voilà donc ma preuve enfin complete !  
 Savez-vous bien ce que sur le grabat  
 J'avons trouvé ? Devinez : (la coquine !)  
 Coquilles d'œufs j'y trouve, assurément ;  
 Vous n'en doutez ; mais savez-vous comment,  
 Monsieur Guillaume?... En poudre, en poudre fine,  
 Mais de la poudre à poudrer... — Franchement ?..

— Oui, de la poudre à poudrer. Notre maître,  
 Or ça, du fait êtes-vous convaincu ?  
 Ne suis-je pas un fieffé cocu ?  
 Présentement j'aurai raison peut-être ?

— En poudre ! .. — En poudre, encor vous le redis ;  
 Partant, jugez, la perle des baillis.  
 Lucas attend l'arrêt, bouche béante.

— En poudre ! dit, avec un long soupir,  
 Notre bailli, que cette image tente !

Lucas... — Eh bien ! qu'allez-vous définir ?...  
— Ils ont donc eu, Lucas, bien du plaisir !

---

### LA FILLE CHARITABLE

Du bon Guillot le vit se roidissoit,  
Et le poignoit si fort concupiscence,  
Que dans un coin se manuélisoit.  
La bonne Alix, curieuse, s'avance,  
Voyant jaillir ce sperme merveilleux :  
— Ah ! quel malheur, lui dit la bonne dame,  
Un peu plus tôt, j'eusse empêché qu'aux cieux  
N'eussiez, impie, escamoté cette âme.

---

### LA BAGATELLE

Auprès d'un vieil époux, au lever de l'aurore,  
La jeune Iris aperçut un moineau  
Caresser sa moitié sur le bord d'un ruisseau ;  
Et pour recommencer encore  
Voler au sommet d'un berceau.  
Pour voir le tendre amour de ce couple fidèle,  
Iris, en soupirant, éveille son époux ;  
Mais au lieu d'écouter les désirs de la belle :  
Laissez-là vos moineaux, lui dit-il en courroux :  
Aimerez-vous toujours la bagatelle ?

---

## CONTE ÉPIGRAMMATIQUE

Chez un seigneur un moine étant,  
 Le diable s'offrit à sa vue,  
 Et dit : Je t'étrangle à l'instant,  
 Ou tu feras l'un des trois : tue,  
 Fornique ou t'enivre ; opte. Il but.  
 En buvant, madame lui plut.  
 Le mari, qui faisoit un somme,  
 S'éveille, et voit le couple en rut,  
 Veut l'enfiler ; mais le saint homme  
 Prend le chenet, frappe et l'assomme.  
 C'est où l'attendoit Belzébut.

---

 ROSINE

ou

## TOUT VIENT A POINT QUI PEUT ATTENDRE

Chacun trouve à la fin son compte.  
 Gens mécontents de votre état,  
 Patientez. C'est de ce conte  
 La morale et le résultat.  
 Rosine à peine avoit quinze ans.  
 Peignons d'un trait sès agrémens :  
 Le moindre de tous étoit l'âge.  
 Ne détaillons pas davantage  
 Un portrait qui court les romans.  
 Rosine en un mot étoit belle,

Belle à mériter mille amans :  
 Pas un pourtant n'approchoit d'elle.  
 Son père vivoit en dévot,  
 Et sa mère étoit une prude :  
 Couple aussi rigoureux que sot,  
 Aussi ridicule que rude.  
 Nuit et jour, en inquiétude,  
 Et l'œil ouvert sur le tendron,  
 Crainte de quelque tour fripon  
 Que se reprochoit leur sagesse,  
 Et qui, dans leur temps de foiblesse,  
 Avoit hâté leur union.  
 Il n'est Argus pires, dit-on,  
 Que les Argus de cette espèce,  
 Mais il n'en est ni plus, ni moins :  
 Ils en furent pour leur alarmes,  
 Et Dieu ne bénit pas leurs soins.  
 Rosine prit garde à ses charmes,  
 Et sentit ses petits besoins.  
 Le sein naissant de la fillette  
 Couva bientôt certains désirs,  
 Source de maints profonds soupirs,  
 Qui le soulevoient en cachette.  
 Et quand surtout ces déplaisirs?  
 Sans faute, aux heures de toilette.  
 Hélas! disoit-elle souvent,  
 Quand sa parure étoit complète,  
 Et qu'elle se miroit seulette,  
 Je jette bien ma poudre au vent!  
 Quoi donc! j'aurai toute ma vie,  
 Pour tous jeux, pour tout entretien,  
 J'aurai pour toute compagnie,  
 Mon oiseau, ma chatte et mon chien?

Avec le monde, qui m'oublie,  
Tout commerce m'est interdit ;  
Et pour qui me suis-je embellie ?  
C'est bien me parer à crédit !  
Me parer est grande folie !  
Que m'importe d'être jolie,  
Si mon miroir seul me le dit ?  
Veut-on me laisser mourir fille ?  
Si je puis, il n'en sera rien ;  
Et j'y saurai plus d'un moyen.  
Ah ! qu'une mère de famille  
A de beaux droits qui m'iroient bien !  
Droit d'être coquette, ou béguine,  
D'être précieuse ou badine,  
D'agacer un cercle flatteur,  
Ou de passer, à la sourdine,  
Le temps avec un directeur ;  
Droit, selon l'une ou l'autre humeur,  
De porter l'or, ou l'étamine ;  
Droit d'oser tout sous la courtine,  
De faire la paix, ou le bruit,  
D'être caressante la nuit,  
Et le jour de faire la mine ;  
Droit, s'il arrivoit un malheur,  
De convoler en tout honneur ;  
Tant d'autres droits que j'imagine,  
Droits si bien dûs à nos appas,  
Dont la jouissance est si belle !  
Puissance maritale ; hélas !  
Bientôt ne me viendras-tu pas  
Délivrer de la paternelle ?  
Le Ciel prit au mot la pucelle.  
Le père avoit un vieux château

Au bord de la mer infidelle.  
Un jour, que, sur une nacelle,  
La belle s'égayoit sur l'eau,  
Une bourrasque, un vent de terre  
Fait faire largue à son bateau.  
A point nommé passe un corsaire  
Qui la ramasse en son vaisseau,  
Cingle en Afrique, et, sur la plage,  
Met sa belle proie à l'encan.  
Un beau jeune Mahométan  
(Nommons Osmin le personnage)  
La convoite, et paye au forban  
Tout ce qu'on veut, et davantage.  
Et croyez que le Musulman  
N'eut pas plus regret à la somme,  
Qu'à l'aspect d'un si beau jeune homme,  
Rosine en eut à sa maman.  
Or, déjà le Turc, à son dam,  
Avoit vingt-neuf femmes ; en somme,  
En avoir trente étoit son plan ;  
Et cela, grâce à l'Alcoran,  
Sans nulle dispense de Rome.  
Otez-moi la peur de Satan,  
Gens indévots, et qu'on m'assomme,  
Si, demain, je n'ai le turban.  
Ainsi payée en belle espèce,  
L'ouaille fut mise au bercail,  
Non sans quelques mots de tendresse ;  
Bref, et laissant tout long détail,  
Rosine entre dans le sérail,  
Moins en esclave qu'en princesse.  
Pendant le jour tout fut des mieux.  
Rien d'abord qui ne rit aux yeux.

Mais, à la fin de la journée,  
Voici la chance bien tournée,  
Dans un spacieux promenoir,  
Elle trentième est amenée.  
Pensez qui fut bien étonnée,  
Quand face à face, par un noir,  
Ces anges rangés sur deux lignes.  
A l'arrivante firent voir  
Vingt-neuf rivales, toutes dignes,  
Comme elle, de n'en point avoir.  
Le fier Osmin, à pas tranquilles,  
Grave comme un consul romain,  
Et toutefois d'un air humain,  
Se promène entre les deux files :  
Lève un menton, découvre un sein,  
L'admire à son aise, examine  
Le lis, la neige et le jasmin  
Du demi-globe que termine  
Un petit bouton de carmin ;  
En enveloppe de sa main  
Le contour aussi doux qu'hermine,  
En fait autant à son germain ;  
Puis de belle en belle chemine,  
Et devant qu'il se détermine,  
Refait trente fois le chemin.  
Cependant, des fines femelles,  
Pour fixer les faveurs d'Osmin,  
C'est à qui jouera des prunelles ;  
Mais un mouchoir qu'il jette enfin  
A la plus heureuse d'entre elles,  
Remet le reste au lendemain ;  
Et Rosine étoit de ce reste.  
Nouvel état, en vérité,

Pour peu qu'il dure, plus funeste  
 Que le premier qu'elle a quitté !  
 « Mais c'est un choix peu médité ;  
 « L'injustice est trop manifeste :  
 « Demain j'aurai la primauté. »  
 Des femmes, en fait de beauté,  
 Tout monologue est peu modeste.  
 D'un second choix moins indigeste,  
 Espérance endort vanité ;  
 Le tiers jours, pas plus d'équité.  
 Soit guignon, soit mauvais manège,  
 Soit tous les deux : que vous dirai-je ?  
 Elle en est au vingtième jour,  
 Sans avoir encore eu son tour.  
 Elle ne retient plus ses larmes :  
 « Quel est donc l'étrange séjour  
 « Où j'étales aux yeux tous mes charmes,  
 « Sans pouvoir inspirer d'amour ?  
 « Ah ! disoit la belle éplorée,  
 « Que mon cœur s'étoit bien mépris !  
 « Hélas ! si j'étois ignorée,  
 « Du moins j'ignorais le mépris ;  
 « Etre vingt fois déshonorée !  
 « O l'indigne et l'affreux destin !  
 « M'a-t-il un moment désirée ?  
 « Le tyran ! de quel air hautain  
 « Il se présente à notre vue !  
 « Ce coup d'œil errant, incertain,  
 « De quelque attrait qu'on soit pourvue,  
 « Ce geste presque de dédain,  
 « Porteur de l'arrêt qui me tue,  
 « En m'exposant au ris malin,  
 « De celle dont il s'infatue !

« Quel empire absolu sur nous !  
 « Comme sous lui tout s'humilie !  
 « Quelles rivales ! quel époux !  
 « Mais que leur nombre multiplie ;  
 « Qu'elles triomphent, qu'il m'oublie,  
 « Et que, tandis que je le fuis.  
 « Aux pieds du monstre prosternées.  
 « Les lâches passent les journées  
 « A briguer de honteuses nuits ;  
 « Pour nous, songeons mieux qui nous som-  
 « Relevons un rang avili ; [mes,  
 « Méritons un sexe embelli  
 « Pour commander à tous les hommes.  
 « Fuyons de ces barbares lieux,  
 « Où la beauté n'a point d'empire,  
 « Et couronnons, sous d'autres cieus,  
 « Quelque amant moins audacieux ;  
 « Quelque amant du moins qui soupire »  
 Elle auroit pu fuir à l'instant ;  
 Si demeura-t-elle pourtant,  
 Curieuse encorè de voir celle  
 Qu'Osmin recevroit dans son lit.  
 Point de mouchoir encor pour elle :  
 Donc l'héroïsme ne faillit  
 De la reprendre de plus belle.  
 Des jardins le mur treillissé,  
 La nuit l'invite à l'escalade.  
 Quelque peu de vivre amassé,  
 Elle monte, saute et s'évade  
 Du plus austère des couvents,  
 Trouve un brigantin, s'en empare,  
 Manœuvre de son mieux, démarc,  
 Et s'abandonne au gré des vents.

Rosine avoit lu les romans :  
Leurs plus rares événements  
Pour elle étoient mots d'Évangile ;  
Mais l'héroïne au cœur d'argile ;  
Manqua de foi bien des moments ;  
Et bien des fois, malgré ses dents,  
Elle observa jeûne et vigile.  
Après quelques jours de gros temps,  
Où, des bons vents la troupe agile,  
S'épuisa de soins obligeants,  
Elle, et son bâtiment fragile,  
Vinrent échouer près d'une isle,  
Qu'habitoient de fort bonnes gens.  
A quel degré, sous quel zône,  
Ce pays-là ? Je n'en sais rien.  
Le fait est qu'il différoit bien  
Avec celui des Amazones.  
C'étoient femmes sans hommes ; ici  
C'étoient dans l'isle hommes sans femmes ;  
La dernière avoit rendu l'âme.  
Un cocu diroit : Dieu merci !  
Mais moi qui ne le serai mie,  
Femme n'ayant, mais douce amie,  
N'ai garde de parler ainsi.  
Pour vous mieux expliquer ceci,  
La mortalité s'étoit mise  
Sur tout le beau sexe du lieu.  
Le nom du mal importe peu :  
Mais enfin telle en fut la crise,  
Que fille, mère, et de par Dieu,  
Voire, la grand'mère y fut prise.  
De *l'Isle-Veuve* cependant,  
Nulle terre n'étoit voisine ;

Onc on n'y connu la marine :  
Donc, nul remède à l'accident.  
Jugez, cette vérité sue,  
Si Rosine y fut bien reçue.  
L'État étoit républicain,  
Partant, tout commun, perte ou gain :  
Si qu'au ciel chacun rendant grâce,  
Compta qu'il auroit de sa race.  
Pour moi, la façon d'en avoir  
Eût fait mon seul et bel espoir.  
Chacun prétend donc à l'aubaine,  
Sans que personne ose y toucher,  
Pas seulement en approcher ;  
C'étoit déjà leur souveraine :  
Un objet si rare et si cher,  
Même est pour eux plus qu'une reine.  
C'est quand parfois le bien nous faut,  
Qu'alors le prisons ce qu'il vaut,  
En pompe, et de fleurs couronnée,  
Dans un palais elle est menée.  
D'abord on lui fait sa maison ;  
Cour leste, amoureuse et galante ;  
La garde, ainsi que de raison,  
Sage, discrète et vigilante ;  
Cœurs sans nombre, pour tout blason.  
Quant à l'étiquette, excellente :  
(Plus d'une femme en conviendra)  
Elle porte, qu'avant huitaine,  
Sa Majesté prendra la peine  
De se choisir qui lui plaira.  
Le choix, au cas qu'elle soit mère,  
Une fois par an changera ;  
Quatre fois, en cas du contraire :

Qu'au reste, tout ce qu'en secret  
Elle fera, sera bien fait,  
Et que ce sera son affaire.  
Quel heureux et prompt changement !  
De honte ainsi gloire est voisine :  
Fortune, par ce règlement,  
De toute l'isle, en un moment,  
Forme un beau sérail à Rosine.  
Que lui désirer de plus doux !  
Elle peut avoir plus d'époux  
Qu'un sultan jamais n'eut d'épouses ;  
Faire, en un jour, plus de jaloux  
Que l'autre, en mille ans, de jalouses !  
Et notez que murs, ni verroux,  
De ses plaisirs ne lui répondent ;  
Au-devant d'elle ils volent tous :  
Sous ses pas d'eux-mêmes ils abondent.  
Hommes orgueilleux, jugez-vous !  
Comparez sa gloire à la vôtre  
Que l'une est au-dessus de l'autre !  
Quels droits, selon vous, à l'orgueil.  
Présentent la plus douce amorce,  
De ceux que s'acquiert un bel œil,  
Ou de ceux qu'usurpe la force ?  
Par la ville, où tout l'adoroit.  
(Ce n'est conte de *Mélusine*)  
Tant que le joli jour duroit,  
Sur un char élevé, Rosine  
Rouloit, cherchant qui lui plairoit.  
Vous eussiez vu, sur son passage,  
Les hommes, ces bons habitants,  
Du moins sensé jusqu'au plus sage,  
Petits, plus souples que des gants,

S'empreser à lui rendre hommage ;  
Et maints Adonis arrogants,  
Habillés à leur avantage,  
Se carrant bien de tous les sens,  
De leurs grâces faire étalage,  
Rire pour faire voir leurs dents,  
Minauder, et mettre en usage  
Tout l'art des coquettes du temps,  
Qu'on reproche à nos jeunes gens,  
Enfin, pour primer sur les rangs,  
Faire un plus mauvais personnage,  
Qu'aux yeux du plus fier des sultans,  
N'en fait le sexe qu'il outrage.  
Le sort bientôt se déclara.  
Le lot fut pour un insulaire,  
Beau, bien fait, jeune, *et cœtera* :  
Hylas est le nom qu'il aura ;  
Le reste m'est peu nécessaire.  
Suffit qu'il eut le don de plaire,  
Que la sympathie opéra,  
Et qu'au lit, contre l'ordinaire,  
L'Hymen en locataire entra,  
Et l'Amour en propriétaire.  
Hylas époux, Hylas heureux.  
N'en devint que plus amoureux,  
Que plus aimé, que plus aimable :  
On vit la paix inaltérable,  
Et l'Hymen en même maison.  
Je vous en ai dit la raison :  
Cet Hymen étoit peu durable,  
Ils alloient être désunis.  
Trois mois incessamment finis.  
De fruit n'offroient point d'apparences :

D'Hylas imaginez les transes !  
Céder un si parfait bonheur !  
Ce désaisir de tant de charmes !  
Le désespoir entre en son cœur ;  
La rage y resserre les larmes ;  
Il y parut à sa pâleur.  
— Qu'avez-vous, Hylas ? dit la belle.  
— Ce que j'ai, dit-il ; ah ! cruelle !  
Demain je vous perds pour toujours,  
Et vous me tenez ce discours !  
Avez-vous déjà, dans votre âme,  
Nommé celui qui jouira  
Du prix qui n'est dû qu'à la flamme  
De l'époux qui vous adora ?  
D'un tendre amant qui vous adore,  
Comme les dieux sont adorés,  
Qui va vous adorer encore  
Tandis que vous le trahirez ?  
Demain mon sort n'est plus le vôtre,  
Demain votre cœur m'est fermé,  
Et ce cœur n'est pas alarmé !  
Rosine entre les bras d'un autre !  
Rosine qui m'a tant aimé !....  
— Et qui plus que jamais vous aime,  
Interrompt-elle en soupirant :  
Ma tendresse est toujours extrême,  
Pour vous je suis toujours la même ;  
Que ce baiser en soit garant !  
Mais mon pouvoir n'est pas suprême,  
Le droit public est mon tyran.  
Reine en ces lieux, moins que captive,  
De vous seul en vain je fais cas ;  
Les loix sont faites, cher Hylas ;

Il faudra bien que je les suive ;  
Mais je ne vous oublierai pas.  
A cet arrêt, qui l'assassine,  
Il jette un cri plus douloureux,  
Tient des propos plus langoureux  
Que tous les héros de Racine.  
Il voulut se percer le sein ;  
Vingt fois on désarma sa main.  
Rosine, aussi vive, aussi tendre,  
S'emportoit contre le destin :  
— Mais, cher Hylas, que faire enfin ?  
Pour être à vous, par où m'y prendre ?  
Fuyons, dit-il, et promptement !  
Pourquoi répugner à la fuite ?  
Confions-nous à l'élément  
Qui sur ces bords vous a conduite.  
Seule, vous l'osâtes braver,  
Dans votre première aventure ;  
Les arbitres de la nature  
Ont pris soin de vous conserver :  
C'est qu'ils vouloient vous réserver  
A la tendresse la plus pure.  
Après vous l'avoir fait trouver,  
Leur protection vous est sûre ;  
Venez avec moi l'éprouver.  
Venez : à ce nœud légitime,  
Je vois ce que vous immolez,  
Quand d'ici vous vous exilez.  
Cette isle entière est ma victime .  
Vous abandonnez les douceurs  
D'un séjour où l'on vous accable  
D'hommages, de vœux et d'honneurs,  
Pour courir un risque effroyable ;

Vous quittez l'empire des cœurs,  
 Des empires le plus aimable ;  
 Mais, Rosine, vous me suivrez !  
 Des plus doux plaisirs enivrés,  
 C'est ensemble qu'il nous faut vivre.  
 Est-il ici-bas quelque bien  
 Plus doux que ceux qu'Amour nous livre ?  
 Ah ! quand c'est lui qui se fait suivre,  
 Qui le suit ne regrette rien.  
 Que n'ai-je été maître du monde !  
 J'eusse, au mépris d'un rang si beau,  
 Bravé le fer, la flamme et l'onde,  
 Pour être à vous jusqu'au tombeau !  
 Il en jura : la belle, en somme,  
 (Qui n'avoit pas laissé d'abord  
 De regretter un peu le sort  
 Qu'elle abandonnoit pour un homme)  
 Le belle, dis-je, avec transport,  
 En amante un peu trop fidelle,  
 Fut généreusement d'accord  
 De tout ce qu'on exigeoit d'elle.  
 — Eh bien, dit-elle, cher époux,  
 Fuyons ! un tel avis m'oblige.  
 Une seule chose m'afflige :  
 Je quitte encor trop peu pour vous.  
 Par l'aveugle Amour conseillé,  
 Partons : je vous suis. De ses voiles  
 La nuit couvrant jusqu'aux étoiles,  
 Voilà notre couple héroïque  
 Embarqué dans l'esquif unique,  
 Presque aussi mal appareillé  
 Que lorsqu'il arriva d'Afrique ;  
 Mais un peu mieux ravitaillé :

Et Rosine, heureuse et tranquille,  
Étoit déjà bien loin de l'isle,  
Quand le monde y fut réveillé  
Pour se consoler de sa perte,  
Chacun fit quelque chose, ou rien ;  
Chacun fit bien ou mal ; mais certe,  
Que chacun fit ou mal, ou bien,  
L'isle au bout d'un temps fut déserte.  
Cependant Rosine en repos,  
Voguant à la merci des flots,  
Sembloit avoir dans ses voyages,  
Éole et Neptune à ses gages.  
Celui-ci, bien que de long cours,  
Parut toutefois des plus courts.  
Elle voyoit mille avantages  
A ses innocentes amours ;  
Et pour n'avoir pas à se plaindre,  
En soi-même elle se peignoit  
Mille inconvéniens à craindre,  
Dans l'état qu'elle abandonnoit,  
Et qu'elle eût dû, plus tôt se peindre :  
Car en effet le dénouement,  
A moins d'un secours tout céleste,  
Après un beau commencement,  
Lui pouvoit devenir funeste.  
Un bourguemestre saugrenu,  
Pressé d'une ardeur indiscrete,  
Dont le tour ne fût pas venu,  
A l'époux nouveau parvenu,  
De force à la fin l'eût soustraite,  
Sans nul égard à l'étiquette,  
Les sénateurs, sur ce viol,  
Auroient, en confisquant le vol,

Fait justite du bourguemestre,  
Et dit que chacun d'eux en paix  
Exerceroit seul désormais  
L'emploi de mari par semestre.  
Le peuple se fût révolté.  
Quel enfer alors eût-ce été,  
Que ce beau paradis terrestre ?  
Surtout, si pendant un traité,  
Où tout le monde eût contesté,  
On eût mis la reine en séquestre  
Chez le plus vieux de la cité.  
Quel embarras de tout côté !  
Ici, quelle paix, au contraire !  
Je serai donc heureuse enfin,  
S'imaginait-elle en chemin.  
J'ai trouvé le point salutaire :  
Un seul homme fait mon destin ;  
Seule j'ai son cœur et sa main,  
Rien jusqu'ici ne m'a dû plaire :  
Pas le moindre amant chez ma mère !  
Trente rivales chez Osmin !  
Dans l'isle un monde à satisfaire :  
Ennui, dépit, dégoût, misère !  
Mais un tendre époux plein de feu  
N'est ni rien, ni trop, ni trop peu :  
C'est assez, et c'est mon affaire.  
Avec ce beau raisonnement,  
Rosine est par la Providence,  
De vague en vague, heureusement  
Poussée au lieu de sa naissance :  
Mais, par malheur pour la constance  
De son époux toujours amant,  
Son lieu natal étoit la France.

Père, mère, tout étoit mort,  
Elle unique et riche héritière ;  
Partant le mari gros milord,  
Et sa bonne fortune entière.  
D'abord il en parut confus.  
Rien n'égaloit sa gratitude.  
Vertu, de toutes les vertus,  
Dont l'homme, en la vantant le plus,  
Se fait le moins une habitude.  
Des libres façons du pays,  
Bientôt l'insensé prend ombrage,  
Devient jaloux jusqu'à la rage,  
Croit sur un rien ses feux trahis.  
Rosine qui prévoit l'orage,  
Cherche à rassurer son époux  
Par un volontaire esclavage :  
Mais rassure-t-on un jaloux ?  
Il faudroit qu'un jaloux fût sage.  
Celui-ci, le plus fou de tous,  
N'aborde plus qu'il n'injurie,  
Ne s'éloigne plus qu'en furie,  
Et que sur la foi des verroux ;  
Bientôt encore il s'en défie,  
Et l'outrageante jalousie  
Dominant ce cœur déréglé,  
Le fait recourir à la clé  
Que Vulcain forge en Italie ;  
Clef maudite ! infâme instrument !  
Qui, lorsqu'il faut qu'un mari sorte,  
Condamne la dernière porte  
Par où se peut glisser l'amant.  
Jusque-là, soumise et fidelle,  
Rosine ne murmure pas :

Tout ce qui tranquillise Hylas  
 Produit le même effet en elle.  
 Mais, gens de bien, admirez tous  
 L'iniquité du personnage !  
 De l'ingrat, qui du mariage  
 Ose ressentir les dégoûts,  
 Et fausser la foi qui l'engage !  
 L'air du pays, me direz-vous,  
 Influoit : mais être volage,  
 Sans rien rabattre du jaloux !  
 Ce n'est ni le droit, ni l'usage.  
 La belle en eut le cœur percé  
 De l'atteinte la plus cruelle :  
 Elle regretta du passé  
 Jusqu'à la maison paternelle :  
 Le regret surtout lui rappelle  
 L'isle, dont elle avoit été  
 L'amour et la divinité,  
 Vrai paradis perdu pour elle,  
 D'où, pour se voir abandonner,  
 En aveugle et tendre victime,  
 Elle s'étoit laissé traîner  
 Du sein des plaisirs dans l'abîme !  
 Même encore au sérail, du moins,  
 Entre elle et ses vingt-neuf rivales,  
 Le Turc eût partagé ses soins ;  
 L'espace d'un mois de tous points,  
 Les eût rendu toutes égales.  
 Trente maîtresses, sur son cœur,  
 Avoient prétention commune :  
 S'il en mécontentoit quelqu'une,  
 Par une trop volage ardeur,  
 Il n'en abandonnoit aucune :

Au lieu qu'Hylas, n'en eût-il qu'une,  
Cete une a toute la faveur,  
L'épouse toute l'infortune,  
Et point de terme à son malheur.  
Elle étoit trop infortunée :  
Le Ciel enfin la secourut :  
Elle changea de destinée ;  
Un beau matin l'ingrat mourut,  
Et serviteur à l'Hyménée !  
Rosine en réchappe à vingt ans,  
Fraîche comme rose au printemps,  
De toute gentillesse ornée ;  
Riche, point des plus importants,  
Appât de triomphante espèce  
Pour les nobles cœurs de ce temps.  
A beauté, chevance et jeunesse,  
Ajoutons pleine liberté,  
Plus de savoir, moins de simplesse ;  
La voilà sans difficulté,  
Plus heureuse qu'une princesse.  
Des autres états, celui-ci  
Est l'agréable raccourci.  
Sans père, ni mère, elle est fille :  
Sans mari, mère de famille :  
Sur ces petits-mâîtres altiers,  
Qui sont, par un bonheur extrême,  
Coqueluches de leurs quartiers,  
Elle a tout au moins son trentième :  
Chez elle enfin, par ses appas,  
Attirant la cour et la ville,  
Elle peut choisir entre mille,  
Et jouir jusqu'à son trépas  
Des prérogatives de l'isle,  
Sans en craindre les embarras.

## LA MUETTE

Avec sa femme, avec sa belle-mère,  
 Faisoit voyage un certain égrillard ;  
 Mais à l'auberge on arrive si tard,  
 Qu'un lit sans plus leur offre l'hôtelière.  
 La belle-mère, à ce discours, pâlit,  
 Et de son gendre obtint, peur de méprise,  
 Que, si tous trois ont gîte au même lit,  
 Entr'elle et lui, sa femme sera mise ;  
 Glause ambiguë insérée au traité.  
 Après souper, chacun se déshabille,  
 Se couche et prend le poste concerté.  
 Dormoient à peine et la mère et la fille,  
 Que le ribaud passe au meilleur côté ;  
 Puis vous fourbit l'agréable femelle  
 Qui l'occupoit : l'autre s'éveille, et dit  
 A son époux : — C'est maman, chien maudit !  
 Le gars répond : — Eh ! que ne parle-t-elle ?

## LE MISOGAME

Dans une compagnie, avec emportement,  
 Albin se déchaînoit contre le mariage ;  
     Il soutenait impudemment  
     Que l'hymen et le cocuage  
 N'alloient plus l'un sans l'autre, et que tout homme  
 Du beau sexe devait toujours se défier.      [sage,

Laissez-le contre nous crier,  
Dit l'aimable Dorine : il est comme son père,  
Qui, s'étant entêté de la même chimère,  
N'osa jamais se marier.

---

## LES PETITS BATEAUX

Sous le manteau de dame hypocrisie,  
N'a pas longtemps, un curé barbichet,  
Avec tel art aux regards se cacheoit,  
Qu'eussiez pensé que c'étoit hérésie  
De soupçonner d'un péché véniel  
Notre cafard. Si pourtant dans son âme,  
Comme en un four, le diable Azariel  
Entretenoit une paillardes flamme.  
Que le bigot confessât volontiers  
Femmes sans bien, laides ou décrépites,  
Ne le croyez ; mais dans tous les quartiers  
Il choisissoit de gentes Sunamites,  
Avoit surtout pour la fleur de quinze ans  
Propension vive et libidineuse ;  
De la cueillir bien connoissoit le temps,  
Ne le manquoit. Fillette curieuse  
De petits riens, de bonbons, de volants,  
Étoit son fait : bientôt la chatemite,  
Pour attirer la brebis au bercail,  
Vous l'engageoit à lui rendre visite ;  
Bref, dans sa cure, il se fit un sérail.  
Tel se montra, qu'un père de famille,  
Entré les bras du diseur de missel,  
Eût confié son épouse et sa fille,

Plus volontiers qu'à Robert d'Arbrissel.  
Les rendez-vous se passoient sans scandale ;  
Sûr des parents, des tendrons et du lieu,  
Point n'y prêchoit une austère morale,  
Par-ci, par-là, quelques mots du bon Dieu.  
Et puis c'est tout. Mais le point nécessaire,  
Pour éviter les griffes du malin,  
Étoit d'user d'eau bien fraîche et bien claire,  
Et s'en laver le soir et le matin  
Certain endroit, qu'au doigt faisoit connoître  
A nos tendrons si neuves jusque-là,  
Que ne savoient tout ce qui pouvoit être  
De bien, de mal, renfermé dans cela.  
Mais par les soins du béat personnage,  
En peu de temps notre jeune troupeau,  
Non sans plaisir, fit un fréquent usage  
De la leçon et du petit bateau,  
(C'étoit ainsi qu'on appeloit la chose)  
Dix fois par jour se baignoit en pleine eau.  
Le papelard ensuite à porte close  
Prenoit un ton plus tendre et plus sucré,  
Doucettement baisoit la jouvencelle,  
Vérifioit... Et sitôt qu'à son gré  
Propre au dehors il trouvoit la nacelle,  
Zèle, ferveur à l'instant l'entraînoit  
A nettoyer le dedans au plus vite,  
Pour que Satan n'y vînt prendre son gîte.  
Or, devinez comment il s'y prenoit.

---

## LA PUCE

Le hasard seul, sans l'aide du génie,  
Est quelquefois père d'inventions;  
Il enrichit, par ses productions,  
Qui n'y pensa peut-être de sa vie :  
C'est ce qu'on voit tous les jours en chimie.  
Nature tient tous ses trésors ouverts  
Aux ignorants aussi bien qu'aux experts.  
Le tout dépend d'en faire la rencontre :  
Sans la chercher, souvent elle se montre,  
Nous le voyons par l'exemple d'Agnès,  
Qui n'étoit fille à découverte aucune,  
Mais qui pourtant un matin en fit une,  
Que les nonnains vanteront à jamais.  
Voici le fait. Suivante d'une dame  
Étoit Agnès : farouche elle avoit l'âme,  
Non par vertu, mais par tempérament,  
Ainsi qu'on voit qu'il arrive à la femme,  
Lorsque le ciel la traite durement.  
La jeune Agnès passoit pour fille sage,  
Elle étoit belle et n'avoit que quinze ans.  
Auprès d'Agnès, laquais du voisinage  
Ne rencontroient que griffes et que dents.  
Jeunes marquis visitoient la maîtresse,  
Pour voir Agnès ; mais, sans distinction,  
Agnès pour tous implacable tigresse,  
Égard n'avoit à la condition.  
Amour, pour faire à son cœur quelque brèche,  
Avoit contr'elle épuisé mainte flèche

Sans nul effet. Elle portoit un cœur  
 Bien cuirassé; si que, dans sa fureur,  
 Amour jura de venger cet outrage;  
 Mais ce courroux tomba sur son auteur,  
 Agnès tourna tout à son avantage.  
 Dans la saison de l'aimable printemps,  
 Un jour, dit-on, de dimanche ou de fête,  
 Du tendre émail dont Flore orne les champs,  
 La jeune Agnès avoit paré sa tête:  
 Entre deux monts formant un sein de lis,  
 Étoit placée une rose naissante,  
 Qui relevoit leur blancheur ravissante,  
 Et recevoit un nouveau coloris;  
 Dans un corset sa taille prisonnière,  
 Pouvoit tenir sans peine entre dix doigts;  
 Sous un jupon d'une étoffe légère,  
 Un bas de lin paroissoit quelquefois  
 Tiré si bien et si blanc à la vue,  
 Qu'on auroit cru voir une jambe nue.  
 Bref, dans l'enclos d'un soulier fait au tour,  
 Son petit pied inspiroit de l'amour.  
 L'enfant ailé, plus espiègle qu'un page,  
 Comme j'ai dit, lui gardoit une dent.  
 Voici le temps, dit-il; ça, faisons rage  
 Et dérangeons tout ce vain étalage  
 Chez cet objet pour nous indifférent.  
 Aussitôt dit, il change de nature,  
 Puce devient, d'abord lui saute au cou.  
 Au front, au sein, à la main, fait le fou,  
 Laissant partout une vive piquûre.  
 Notre beauté, très-sensible à l'assaut,  
 Cherche la puce, en veut faire justice;  
 Mais Cupidon s'esquive par un saut,

Et doucement sous son corset se glisse.  
Y fait carnage et n'en veut déloger.  
Fillettes sont bons morceaux à gruger :  
L'Amour en fait souvent son ordinaire.  
Si, comme lui, je savois me venger,  
De par saint Jean ! je ferois bonne chère.  
Agnès enfin déchire son corset,  
Le jette au loin. arrache sa chemise,  
Et montre au jour deux montagnes de lait,  
Où sur chacune une fraise est assise.  
Elle visite et regarde en tous lieux  
Où s'est caché l'ennemi qui l'assiège ;  
Mais il était déjà loin de ses yeux,  
Et lui mordoit une cuisse de neige.  
Ce dernier coup accroît ses déplaisirs :  
Elle défait sa jupe, toute émue :  
Au même instant mille amoureux zéphirs  
Vont carésser ce qui s'offre à leur vue,  
Et, combattant en foule à ses côtés,  
Pour une heureuse et douce préférence,  
Sauvent l'Amour d'une prompte vengeance  
Qui l'attendoit au sein des voluptés.  
A la faveur d'un saut, d'une gambade,  
Le petit dieu sentient sa mascarade,  
Aux barres joue, et sans cesse fend l'air.  
Il vient s'offrir de lui-même à la belle,  
Puis il échappe aussi prompt qu'un éclair,  
Et fait cent tours de vrai polichinelle.  
Pendant ce jeu, vers en certain taillis,  
L'Amour lorgnoit un portail de rubis,  
Fief en tous lieux relevant de Cythère,  
Mais que la belle, injuste et téméraire,  
Avec chaleur disputoit à Cypris.

Plus mille fois que la nature humaine,  
 Les immortels sont jaloux de leurs droits ;  
 Puis il étoit question d'un domaine  
 A faire seul l'ambition des rois.  
 Dans son enceinte aux alarmes fermée,  
 Régnoient en paix les délices des sens ;  
 Il y couloit une source enflammée  
 De pâmoisons et de ravissements.  
 Contre tel fort besoin est de courage ;  
 L'Amour en a bonne provision ;  
 Il fait l'attaque, il force le passage,  
 Et prend d'assaut ce charmant apanage.  
 Malgré l'effort de la rébellion.  
 Calmez, Agnès, ce courroux qu'on voit naître,  
 Ne craignez rien pour ce charmant séjour ;  
 Si le premier l'Amour s'en rend le maître,  
 C'est un tribut qui n'est dû qu'à l'Amour.  
 Vaines raisons ! on court à la vengeance ;  
 Un doigt de rose à cet effet armé,  
 Tient lui tout seul l'ennemi renfermé,  
 Et, le pressant, l'attaque à toute outrance.  
 Cupidon fuit par un étroit sentier ;  
 On le poursuit, l'attaque est redoublée ;  
 Le doigt vengeur met l'alarme au quartier,  
 Et la demeure en est toute troublée.  
 Les citoyens de ce séjour heureux,  
 Les doux plaisirs, les charmantes ivresses,  
 Jusques alors oisifs et langoureux,  
 Par ce combat sortent de leurs mollesses ;  
 Chacun d'un vol badin et caressant,  
 S'empresse autour de son aimable mère,  
 Répand sur elle un charme ravissant,  
 Lui fait bientôt oublier sa colère.

Ce doigt vengeur, au meurtre destiné,  
 Fait sous ses coups naître mille délices,  
 L'Amour lui-même en est tout étonné,  
 Et se repent déjà de ses malices.  
 Il craint de voir son trône abandonné,  
 Et ses autels privés de sacrifices.  
 De son palais enfin la volupté  
 Sur l'œil d'Agnès pousse une sombre nue ;  
 Elle se pâme, elle tombe éperdue :  
 L'Amour s'échappe, et court épouvanté  
 Remplir Vénus d'une alarme imprévue.  
 De son extase à peine revenue,  
 L'aimable enfant recommença ce jeu ;  
 Elle y prit goût, et par elle, dans peu,  
 Dans l'univers la rubrique en fut sue.  
 Mais nuit et jour chez le peuple nonnain  
 Il fut en vogue, et cette heureuse histoire  
 Fut aussitôt écrite sur l'airain,  
 Pour en garder à jamais la mémoire.

---

## LES VANITÉS HUMAINES

En un marché passaient avec maint sbire  
 Deux Florentins que pour crime on brûla :  
 Crime galant, tel que l'aurez pu lire  
 Du beau Catule et de Caligula.  
 — Peuple assemblé ! disoit l'un, me voilà ;  
 Je suis l'agent, que tu ne t'y méprennes.  
 — Hé ! dit le prêtre ; ami, laissons cela ;  
 Ne songez plus aux vanités humaines.

## LA SERVANTE STÉRILE

Chez un curé, Margot se présentant  
 Pour y servir, demandoit triple gage  
 Le curé dit : — Quel prix exorbitant.  
 Vous êtes donc bonne à plus d'un ouvrage ?  
 — Mais à plaisir je mange, dors et bois.  
 Et n'aime à faire œuvre de mes dix doigts.  
 — Et dépensière, oisive et mal habillée,  
 Tu veux gagner toi seule autant que trois ?  
 — Oh ! disons tou , monsieur, je suis stérile

---

## LE PRESERVATIF DE L'ORGUEIL

Certain novice auprès d'un loyoïste  
 Se confessoit d'être entâché d'orgueil,  
 Et cependant le nègre sodomiste  
 Au jeuneau faisant joyeux accueil,  
 Ardoit tout vif en son sacré fauteuil :  
 Tant qu'à la fin sous l'ardente gouttière,  
 Approchant vite une des mains du frère  
 Et l'inondant — Tiens, dit l'hum'b'e profés,  
 Regarde, enfant d'orgueil et de misère !  
*Ex que luto nascuntur homines.*

---

## SAINT GUIGNOLÉ

Trop bien savez que dans la Grèce,  
Des beaux arts autrefois maîtresse,  
Priape aux plaisirs consacré,  
Fut en grand'pompe révééré.  
Son nom seul, dans le catéchisme,  
Portoit un air de volupté.  
Bref, plus grande divinité  
Ne fut onc dans le paganisme.  
Ses temples étoient boulingrins,  
Vergers fleuris et beaux jardins,  
Où, par d'excusables foiblesses,  
De Paphos les jeunes prêtresses  
Venoient mêler l'emportement  
A la douceur du sentiment.  
Là n'habitoit sagesse austère  
Qui, trop souvent, par vains discours,  
De nos plaisirs trouble le cours ;  
Mais bien l'art d'aimer et de plaire,  
Douce et vive persuasion,  
Désirs redoublés sur ses forces,  
Jeux badins qui, par mille amorces,  
Piquent l'imagination.  
Le plaisir seul étoit le guide  
Qu'on choisissoit pour s'égarer,  
Et la jouissance rapide  
Désapprenoit à soupiner.  
Dans ces réduits si pleins de charmes,  
Priape étoit représenté

Avec son sceptre, avec des armes  
D'une merveilleuse beauté.  
Quelles armes ! dont la blessure  
Fait couler un plaisir flatteur.  
Divin Priape, à ta piquûre  
S'émeut le plus farouche cœur.  
Heureuse la nymphe légère  
Qui, trompant sa jalouse mère,  
Peut saisir un poignard si doux ;  
Qui sentant tressaillir son âme  
De la volupté qui l'enflamme,  
Et meurt et revit sous ses coups !  
Pour nous, vil peuple, race étique,  
De cette armure magnifique  
Nous portons un léger fragment ;  
Ce qu'à Priape la Nature  
Donne si libéralement,  
Nous ne l'avons qu'en miniature ;  
Sans être gascon sur ce point,  
Pendant je ne m'en plains point.

Mais pourquoi ma Muse cynique,  
Osant d'un œil audacieux  
Percer dans les secrets des dieux,  
Recherche-t-elle un saint antique ?  
Il s'en présente un dans ces lieux,  
Qui vaut Priape et beaucoup mieux ;  
C'est le benoît saint Guignolé  
Qui, fuyant sa triste patrie  
Où régnoit Bellone en furie,  
Traversa le ruisseau salé  
Pour venir en pays sauvage,  
Sans nulle consultation,

De zèle et de dévotion  
Faire le triste apprentissage.  
Lieux escarpés il choisissoit,  
De mets grossiers se nourrissoit,  
Buvoit son vin jusqu'à la lie ;  
Mais quand chez lui se présentoit  
Veuve accorte ou femme jolie,  
Le bon ermite qu'il étoit,  
Tout doucement l'entretenoit,  
Parlant d'une façon si belle,  
Que tant nice et jeune fût-elle,  
A son point bientôt l'amenoit.  
Or, ne pensez que ce langage  
Déplut aux beautés du canton :  
Chacune du saint personnage  
Vouloit tirer quelque leçon ;  
Lui-même n'y pouvoit suffire,  
Bien que, grâce aux heureux talens  
Que le ciel donne à ses cliens,  
Sur l'article il fût un grand sire.

Après sa mort on lui rendit  
Honneurs divins, sans contredit.  
Tous ses dévots brûlant de zèle,  
(Avec dévots, j'entends ici  
Nombre de dévotes aussi)  
Lui bâtirent une chapelle  
Sur le penchant d'un vert coteau,  
Lieu propre à faire la prière  
Qu'on trouve ès heures de Cythère :  
Tout auprès serpente un ruisseau  
Qui semble dire en son langage :  
Profitez de votre bel âge,

Saisissez les momens heureux  
Que le ciel accorde à vos vœux.  
Ainsi que fuit cette onde pure,  
Le temps s'échappe sans retour ;  
Suivez la voix de la nature,  
Elle vous présente un beau jour.  
Au dedans de cette chapelle,  
Où vient souvent troupe fidèle,  
Aucun portrait n'est étalé  
Hors celui de saint Guignolé,  
Sans draperie et toute nue,  
Mais pleine de cette fierté,  
Que sait donner la volupté,  
Paroit en un coin sa statue.  
Tout ce qui peut d'un corps parfait  
Offrir l'image intéressante  
S'y trouve assemblé trait pour trait.  
Le sculpteur à la main savante,  
Par un chef-d'œuvre de son art,  
A surtout formé Jean-Chouart  
Dans une attitude si belle,  
Si touchante et si naturelle,  
Qu'il n'est Lucreèce, à son aspect,  
Qui ne frémissé de respect.  
Or, ne présumez qu'à la vue  
Tout son mérite soit borné ;  
Au nouveau Priape est donné  
Talent de plus grande étendue,  
Talent qui grossit chaque jour  
Les revenus du dieu d'amour.  
Car toute matrone indignée  
De n'avoir support, ni lignée,  
Et voyant que, dans son mari,

Le ruisseau d'amour est tari,  
N'a qu'à racler d'une main sûre  
Ce précieux échantillon,  
Ce doux ami de la nature,  
Et puis boire de la raclure  
Bien infusée en un bouillon,  
Pas n'est besoin d'autre aventure :  
Aussitôt ventre de grossir,  
Langueur de se faire sentir ;  
Bref, pour les fruits du mariage,  
Bien plus utile est ce breuvage  
Qu'un époux froid et catarrheux,  
Le plus souvent encore goutteux,  
Qui, suivant l'usage ordinaire,  
De l'hymen au geste glacé,  
Auprès de sa femme placé,  
Ne fait, hélas ! que de l'eau claire.  
Ici, dira quelque censeur,  
Affectant un souris moqueur  
Et pensant me mettre à la gêne,  
Si de votre saint ratissé  
Et dans un bouillon infusé,  
Fille buvoit à tasse pleine,  
Dites-moi, du dévot outil  
Bien ou mal arriveroit-il ?  
A cela ma réponse est prête .  
D'abord dirai : je n'en sais rien ;  
Fille prudente et d'air honnête  
Craint toujours d'exposer son bien ;  
Et puis un importun critique,  
Un Bussy, par des traits railleurs  
Trop applaudis de maints lecteurs,  
Viendroit la mettre en sa chronique.

Si pourtant le saint s'égaroit,  
 Et par une erreur imprévue,  
 Agissoit à la boulevue,  
 Quel grand mal cela causeroit !  
 J'ai vu mainte fille en ma vie,  
 Fille d'esprit, jeune et jolie,  
 Qui, pour avoir au tendre ébat  
 Reçu par fois échec et mat,  
 N'en a que mieux été choyée,  
 Même pour pucelle employée.  
 Les maris sont de bonnes gens !  
 On les condamne à tous dépens  
 Témoin de Vulcain l'épousée,  
 Et de Mamolin la fiancée.  
 Pour eux ne brille cette fleur  
 Qu'Amour, diligent moissonneur,  
 Sait recueillir avant la fête  
 Que le tardif Hymen s'apprête.

---

### LEÇON A MA FEMME

Ma femme, allez au diable, ou vivez à ma mode.  
 Ma morale n'est pas d'un Caton, d'un fâcheux :  
 Je suis pour la vertu commode,  
 Et la vôtre s'oppose à tout ce que je veux.  
 J'aime à passer la nuit à table,  
 Et vous qui devriez avoir un air ouvert,  
 Animer la débauche et la rendre agréable,  
 Vous faites la grimace et sortez au dessert ;  
 Votre pudeur ne peut soutenir la lumière,  
 La seule obscurité contente vos désirs ;

Et pour rendre ma joie entière,  
 Il faut que le grand jour éclaire mes plaisirs  
 Sous une longue jupe, avec soin étendue,  
 Vous cachez ce qu'on doit découvrir aux maris.

Je ne trouve que des habits  
 Et je cherche une femme nue.

Au lieu de me donner des baisers ragoûtants,  
 Vous me donnez des baisers de grand'mère ;  
 Vous demeurez sans voix, sans mouvemens,  
 Loin de me seconder dans l'amoureux mystère.  
 Et quand, pour m'exciter au doux jeu de Vénus,  
 J'ai besoin de vos mains, vous faites la sucrée,  
 Vous vous fâchez, et n'y touchez non plus  
 Que si c'étoit chose sacrée.

Je ne puis souffrir cet abus.

Tandis que le sommeil fermoit les yeux d'Ulysse,  
 Malgré sa mine prude et ses airs réservés,

Pénélope, pour exercice,

Avoit toujours la main où vous savez.

Lorsqu'Hector et sa femme, en leurs humeurs lu-  
 [briques,  
 Usoient des droits d'hymen, ainsi que de raison,  
 C'étoit comme un signal à tous les domestiques,  
 Et l'on étoit en rut dans toute la maison.

Si quelquefois il me prend fantaisie,  
 Comme l'on dit, de tourner le feuillet,

Vous me le refusez tout net

A son mari la sage Cornélie  
 Accordoit cette courtoisie.

Porcie encor l'accordoit à Caton.

Avant que Jupiter eût ravi Ganimède,  
 Junon permettoit sans façon  
 Qu'il la traitât par intermède,

Comme il traita depuis son aimable échanton ;  
 Mais puisqu'enfin une austère sagesse  
 A pris sur vous tant de crédit,  
 Soyez ailleurs une Lucrece,  
 Je veux une Laïs au lit.

---

## ÉPIGRAMMES LICENCIÉUSES

## 1

Un révérend à face guillerette,  
 Oyoit le cas d'un jeune débauché,  
 Qui s'accusa que gente bachelette  
 Avoit la nuit entre ses bras couché.  
 — Combien de fois s'est commis le péché ?  
 — Trois fois, sans plus, répond le camarade.  
 — Comment, trois fois, dit le père fâché,  
 En un nuit!... vous étiez donc malade ?

## 2

Au lit de mort, une vieille à confesse,  
 Qui cinquante ans sous Vénus travailla,  
 A Bourdaloue exagéroit sans cesse  
 Les doux plaisirs dont l'amour la combla.  
 Oh ça ! lui dit l'enfant de Loyola,  
 Songez à Dieu. — Je le voudrois, dit-elle ;  
 Mais j'ai toujours un bougre de vit là,  
 Même en mourant, qui me fout la cervelle.

## 3

Certain Mazet, grand faiseur de neuvaines,

Contoit son cas aux pieds d'un franciscain ;  
 Puis quand il eut nombré quelques fredaines,  
 Il s'accusa qu'une jeune nonnain  
 L'avoit prié de l'amoureuse affaire.....  
 — Le fites-vous? — Nenni, de par saint Pierre!  
 Onc je ne fus souillé de tels forfaits.  
 — Dieu d'Israël, dit le révérend père,  
 Conduis un peu tel gibier dans mes rets,  
 Puis tu verras si je n'ose le faire.

## 4

Un Florentin faisoit son Cupidon  
 Et s'ébattoit d'un suisse du saint-père.  
 Le barigel, par sentence sévère,  
 Le condamna d'aumôner un teston.  
 Le condamné cria : C'est tyrannie,  
 Payer vingt sous pour péché si mignon !  
 Beau justicier, sommes en Italie,  
 En lieu papal. — Payons sans répartition,  
 Reprit Dandin, tu l'as bien mérité ;  
 Ton cas n'est point honnête sodomie,  
 Mais bien péché de bestialité.

## 5

Une maîtresse carme, exploitant sœur Alix,  
 Avoit déjà défilé jusqu'à six.  
 — Ah ! c'est assez, finissons, lui dit-elle,  
 On sonne au chœur et l'office m'appelle.  
 — Eh quoi, si vite ! encore un pauvre *ave*,  
 Rien plus, ma sœur, et puis je me retire.  
 — Qu'un *ave*, soit : voyons, je vais le dire.  
 — Ça, faites donc, j'y joindrai le *salve*.

## 6

Lucas privoit Alix des droits d'Hymen  
 Depuis huit jours, quand la chaleur extrême  
 Fit qu'en dormant elle étendit sa main  
 Qui, par hasard, tomba sur l'endroit même  
 Dont la sevroit cet époux inhumain.  
 Dans ce moment vous jugez bien, peut-être,  
 Qu'au seul toucher la bête s'éveilla :  
 — Pauvre animal, s'écria-t-elle, il a  
 Du naturel cent fois plus que son maître.

## 7

La mariée, au saut du lit, jasoit  
 Sur l'instrument de la paix du ménage,  
 Et discourant du marié, disoit :  
 — De son fétu neuf pouces sont l'aunage,  
 Neuf tout en gros : quelle honte, à son âge !  
 Car, entre nous, il a vingt ans et plus,  
 Et notre ânon, qui n'a pas davantage  
 Que dix-huit mois, porte un bon tiers de plus.

## 8

Masqué du froc d'un enfant d'Élisée,  
 Damon pressoit sœur Alix : et d'abord  
 Par cet habit la belle humanisée,  
 Avec Damon fut aisément d'accord.  
 Lui, pour l'honneur du froc, fit maint effort ;  
 Mais six exploits mirent bas le gendarme.  
 — Quoi ! dit Alix, cet homme-ci s'endort  
 Après six coups ? Ah chien ! tu n'es pas carme.

## 9

Du jeu d'amour un aimable tendron,  
 Sous un cagot faisoit l'apprentissage ;  
 Aisé n'étoit, et j'en tais la raison,  
 A moissonner le tendre pucelage.  
 De crier donc la belle faisoit rage,  
 Et ne prenoit nul plaisir à ce jeu.  
 — Souffrez, souffrez, lui dit cet homme sage,  
 Souffrez cela pour l'amour du bon Dieu.

## 10

Le *fait*, le *droit*, qui sur le formulaire  
 Depuis longtemps partagent les esprits,  
 Faisoient grand bruit ; et l'on traitoit l'affaire  
 Avec chaleur, lorsque l'on fut surpris  
 De voir Ninon terminer la querelle,  
 Et sur-le-champ trouver ce tour adroit :  
 — Tant qu'il est droit, il n'est pas fait, dit-elle,  
 Quand il est fait, il cesse d'être droit.

## 11

Frère Conrard, en un réduit bien clos,  
 Par un matin, à gentille tourière,  
 En vrai béat, refait par le repos,  
 Insinuoit sa cheville ouvrière.  
 On sonne alors. — O contre-temps maudit !  
 Foin de la cloche et de qui la fondit !  
 S'écrie Agnès en doublant la croupière.  
 Le penaillon qui plus fort se roidit,  
 Piquant des deux pour fournir sa carrière,

Serre la sœur, et prêt à faire feu :  
 — Parbleu ! dit-il, tu t'étonnes de peu ;  
 Laisse sonner et réponds du derrière.

## 12

Un capucin ardent et plein de feu,  
 Dans un bordel excitoit une nonne  
 Au jeu d'amour, mais pour l'amour de Dieu,  
*Gratis*, s'entend. — Non pas, dit la friponne,  
*Nescio vos*, père Zorobabel ;  
 Je vis du con, comme vous de l'autel ;  
 Tirez de l'or, autrement point d'affaires.  
 — De l'or à nous ! répond le bouc sacré.  
 Las ! par nos vœux nous l'avons abjuré,  
 Mais bien dirai pour vous trente rosaires.

## 13

Un mousquetaire aux pieds d'un vieux billette,  
 Son cas joyeux déduisoit clair et net.  
 — J'ai, disoit-il, avec un tendre'objet,  
 Depuis longtemps une intrigue secrète.  
 Ce n'est le tout : *Item*, je suis sujet...  
 — A quoi ? voyons... — A le faire en levrette.  
 — D'où vient cela, reprit père Séguin ?  
 — C'est que j'y trouve un pouce au moins de gain.  
 — Ah ! mon enfant, dit le saint personnage,  
 Pour ton salut reviens à l'avant-main.  
 L'esprit pervers, avec ce beau ménage,  
 M'a fourvoyé cent fois de mon chemin.

## 14

De continence un prêtre étant malade,  
 La faculté n'eut qu'un mot : *Si coit*.

Une catin s'offrant à l'accolade,  
 A quarante ans il fit son *introit*.  
 Dont aussitôt le célébrant larmoie.  
 — Eh quoi ! mignon, dit la fille de joie,  
 Tu fais si bien, et jà tu t'en repens ?  
 Eh oui, mordieu ! mais de par saint Avoie !  
 C'est de m'en être abstenu si longtemps.

## 15

Aux pieds d'un vieil ermite, un jeune adolescent,  
 Le carême dernier, dit en se confessant  
     Que, par un accident sinistre  
     Dont il avoit bien du regret,  
     Il avoit trois fois, en secret,  
     Baisé la femme d'un ministre.  
 Alors le bon ermite, homme plein de savoir,  
 Dit : — Baiser une femme est un crime bien noir  
     Quand c'est celle d'un catholique ;  
 Lorsqu'on se dit coupable, à l'instant je frémiss !  
     Mais pour celle d'un hérétique,  
 Bon cela, c'est autant de pris sur l'ennemi.

## 16

Chaud de boisson, certain docteur en droit,  
 Voulant un jour baiser sa chambrière,  
 Fourbit très-bien d'abord le bon endroit ;  
 Puis la virant, preste sur la croupière  
 Se huche. — Hélas ! quel taon vous a piqué ?  
 Serrant le cul, s'écria la commère,  
 Par là jamais nous n'avons forniqué.  
 — Jamais ? tant pis ; allons, laissez-moi faire,  
 Ne suis-je pas docteur *in utroque* ?

17

Un cordelier des plus officieux,  
 Sur ses genoux branloit certaine abbesse,  
 Dont tôt après notre religieux  
 En pâmoison fit tomber la prêtresse,  
 Et profitant du moment de foiblesse,  
 Il lui glissa son fringant aiguillon.  
 — Tirez ceci, par saint Hilarion.  
 Dit la femelle. A quoi le bon apôtre  
 Lui répartit : — Pas tant d'émotion ;  
 Prenez toujours, ce doigt-ci vaut bien l'autre.

18

Un laboureur des confins de la Bresse,  
 Paisiblement s'ébattoit d'une ânesse.  
 On en fit bruit. D'abord le compagnon  
 Envoie exprès traiter en Avignon  
 De cette affaire. Au retour de son homme :  
 — Eh bien ! dit-il, à combien les pardons ?  
 Nous faudra-t-il, cousin, aller à Rome ?  
 — Non, j'ai tout fait pour quatre ducats,  
 Reprit l'agent, y compris le voyage ;  
 Et le légat même, sans tracasser,  
 Pour environ trois écus davantage.  
 T'auroit, parbleu, permis de l'épouser.

19

Deux gars étoient sur un même pallier.  
 (L'un franc Picard, et l'autre de Provence)  
 Qui d'une Agnès, leur commun atelier.  
 Endoctrinoient tour à tour l'innocence.

Le papier but. — Ça, de qui le poupon !  
 Demanda le juge après à la mère ;  
 — Hélas ! monsieur, dit-elle, c'est selon ;  
 Moi-même en suis en peine la première :  
 Si toutefois j'accouche par devant,  
 C'est au Picard, sans faute, qu'est l'enfant ;  
 Au Provençal, s'il me vient par derrière.

## 20

Un cordelier gageoit à son hôtesse  
 Qu'il lui feroit douze fois dans la nuit,  
 Marché fut fait, et priape se dresse.  
 Le cordelier en comptoit déjà huit.  
 — Huit ! se récrie Alix ; ah ! tu m'en passe,  
 Frère Ribaud, et ce n'est pas bien fait  
 D'en marquer huit, quand ce n'en est que sept ;  
 Mais je vois bien, déjà le jeu te lasse,  
 Et crois par là ta besogne avancer.  
 — Moi, vertubleu ! tiens, voilà que j'efface  
 Le tout ; allons, c'est à recommencer.

## 21

Le médecin d'un écolier malade  
 Recommanda qu'on gardât de son eau.  
 On en serra ; mais la garde maussade  
 L'ayant fait choir, à son propre tonneau  
 Vite en retire et remplit le vaisseau.  
 Le docteur vient et dit : Ce sont eaux claires  
 De femme grosse ; on ne m'y trompe guères.  
 La garde rit, le docteur se défend.  
 Lors l'écolier : Je l'ai bien dit aux pères  
 Qu'ils me feroient tôt ou tard un enfant.

## 22

Un capucin, malade de luxure,  
 Montrait son cas de virus infecté ;  
 Et pour cacher du mal la source impure,  
 La rejetoit sur son austérité.  
 — Ah ! disoit-il au suppôt de saint Côme,  
 Voyez un peu, maître André, voyez comme  
 Elle me l'a tout du long écorché.  
 — Qui ? — Cette robe. — Oui dà, frère Miché,  
 Oh ! votre robe est donc, sur ma parole,  
 Une putain, et gare la vérole.

## 23

Au jeu d'amour une gentz donzelle  
 Voulut induire un cavalier romain ;  
 L'ultramontain, à son culte fidèle,  
 La refuscit et même avec dédain,  
 Quand, pour lui plaire, elle tourna soudain  
 Ce qu'à Jupin Ganimède réserve ;  
 Mais dans son goût, malgré l'offre, affermi :  
 — Me fourrer là, dit-il, Dieu m'en préserve,  
 Je logerois trop près de l'ennemi.

## 24

Brûlé du feu de la concupiscence,  
 Frère Thibaud vint trouver son gardien.  
 — Jeûnez, mon fils, lui dit sa révérence.  
 Thibaud jeûna : le jeûne ne fit rien.  
 Lors de rechef Thibaud se plaint. — Eh bien,  
 Joignez au jeûne et discipline et haire,  
 Dit le vicillard. Mais las ! le pauvre hère

Sentit sa chair encor plus regimber.  
 — Vertu du froc ! succombez-y donc, frère,  
 Tant que d'un an n'y puissiez retomber. .

## 25

Par un matin, d'une jeune dévotte,  
 Frère Richard le petit cas oyoit,  
 Et par un trou promenoit sous sa cotte  
 Sa doucé main dont il la chatouilloit,  
 De quoi la niaise en larmes lui disoit :  
 — Priez pour moi... mon père... je suis morte ;  
 Le diable m'entre.... au corps.... par cette porte  
 Que vous savez. — Gardez de résister ;  
 Dit le frater, il faudra bien qu'il sorte,  
 Quand dans tel lieu sera las d'habiter.

## 26

Une couple amoureux s'exerçoit  
 Au jeu d'amour dans un bosquet.  
 Croyant n'avoir que les dryades  
 Pour témoins de ses accolades.  
 Au plus fort du trémoussement,  
 Quelqu'un parut. — Ha ! dit l'agent,  
 Fuyons. — Nenni, répond la belle,  
 Va ton train. — Mais on nous verra.  
 — Eh ! qu'importe, répliqua-t-elle,  
 Je ne connois point ces gens là.

## 27

Jeanneton en la nuit première,  
 Son mari dessus elle étant,  
 Remuoit des mieux le derrière,  
 Et puis disoit en s'ébattant :

— Mon doux ami que j'aime tant,  
 Fais-je pas bien de cette sorte ?  
 Le mari lors qui se transporte,  
 Lui répond de courroux épris :  
 — Oui, mais que le grand diable emporte  
 Ceux qui vous en ont tant appris.

28

En pleurant l'époux qu'elle perd,  
 B... vous fait pitié : quelle erreur est la vôtre !  
 Tel est un bâton de bois vert  
 Qui brûle par un bout, quand il pleure par l'autre.

29

Un bûcheron fendant du bois,  
 Ne se donnoit point de relâche,  
 Et faisoit *han!* à chaque fois  
 Qu'il donnoit un grand coup de hache.  
 Sa femme craignant quelque entorse,  
 Dit : A quoi bon *han!* si souvent ?  
 — *Han*, dit-il, augmente la force,  
 Et le coup entre plus avant.  
 La nuit le bonhomme joyeux,  
 Et voulant rire avec sa femme ;  
 — Mon ami, dit la bonne dame,  
 Faites *han!* il entrera mieux.  
 — Oh non ! lui dit-il sans attendre,  
 Ce seroit *han!* et temps perdu ;  
 Mon dessein n'est pas de le fendre,  
 Il n'est déjà que trop fendu.

30

Un homme d'une humeur gaillarde

Appella quelqu'un maquereau  
 Qui lui répliqua bien et beau :  
 — Que votre épouse est babillarde !

## 31

Certain abbé se manvélishoit  
 Tous les matins, songeant à sa voisine.  
 Son confesseur l'interrogeant, disoit :  
 — Vertu de froc ! c'est donc beauté divine ?  
 — Ah ! dit l'abbé, plus gente chérubine  
 Ne se vit onc : c'est miracle d'amour.  
 Blancheur de lis, cuisses faites au tour,  
 Tétons, Dieu sait, et croupe de chanoine ;  
 Toujours j'y pense, et même encore ici  
 Je fais le cas. — Pardieu, lui dit le moine,  
 Je le crois bien, car je le fais aussi.

## 32

Au sexe encor chère est la bienséance :  
 Jusqu'aux filles de cabaret,  
 Aucune ne se rend sans quelque résistance.  
 Un passager, beau, jeune, adroit,  
 En suit une au grenier, et veut lui faire fête.  
 — Crois-tu de mon honneur que je prenne peu soin ?  
 Lui dit-elle, en prenant un bon bouchon de foin :  
 Avance, avec ceci je te casse la tête.

## 33

Vous répondrez, ô corrupteurs de filles,  
 Disoit en chaire un docteur véhément,  
 Vous répondrez de toutes peccadilles  
 Qu'elles feront avant le sacrement.  
 Punis serez au jour du jugement

D'avoir au mal femelle façonnée.  
 La jeune Alix, qu'un amant peu constant  
 Depuis huit jours avoit abandonnée,  
 S'écria : — Bon, j'en ferai tant et tant,  
 Que du fripon l'âme sera damnée.

34

Ne laissant jamais rien sur table,  
 Alix à Jeanne et son valet  
 Disoit toujours d'un air affable :  
 — Faites-vous des œufs. On en fait  
 L'œuf et l'Amour font leur effet.  
 Jeanne enfle. Alix entre en colère.  
 — Au diable aussi, dit la commère,  
 Soient les œufs frits, pochés, crevés !  
 A Jeanne on en a tant fait faire,  
 Qu'à la fin Jeanne en a couvés.

---

## LE DEUX AMIS

Axiochus avec Alcibiades,  
 Jeunes, bien faits, galans et vigoureux,  
 Par bon accord, comme grands camarades,  
 En même nid furent pondre tous deux.  
 Qu'arriva-t-il ? l'un des deux amoureux  
 Tant bien exploite autour de la donzelle,  
 Qu'il en naquit une fille si belle,  
 Qu'ils s'en vantoient tous deux également.  
 Le temps venu que cet objet charmant  
 Pût pratiquer les leçons de sa mère,

Chacun des deux en voulut être amant,  
 Plus n'en voulut l'un ni l'autre être père.  
 — Frère, dit l'un, ah ! vous ne sauriez faire  
 • Que cet enfant ne soit vous tout craché.  
 — Parbleu, dit l'autre, il est à vous, compère ;  
 Je prends sur moi le hasard du péché.

---

### LE BIEN VIENT EN DORMANT

Pour éviter l'ardeur du plus grand jour d'été,  
 Catin dessus son lit dormoit à demi-nue,  
 Dans un état si beau qu'elle eût même tenté  
 L'humeur la plus pudique et la plus retenue.  
 Sa jupe permettoit de voir en liberté  
 Ce petit lieu charmant qu'elle cache à la vue,  
 Le centre de l'amour et de la volupté,  
 La cause du beau feu qui m'enflamme et me tue.  
 Un si sensible objet, en cette occasion,  
 Bannissant mon respect et ma discrétion,  
 Me fit foutre à l'instant cette belle dormeuse,  
 Alors elle s'éveille à cet effort charmant,  
 Et s'écrie aussitôt : — Ah ! que je suis heureuse !  
 Les biens, comme l'on dit, me viennent en dormant.

---

### LE CUL DE BRISÉIS

L'aimable cul de Briséis  
 N'a point de pareil ni de prix ;

Plus rond qu'une boule d'ivoire ,  
 Le croira qui voudra le croire,  
 J'en ai presque mes sens ravés ;  
 Mon cœur de joie en est épris,  
 Et j'ai toujours dans la mémoire  
 L'aimable cul.

Celui de la reine des ris,  
 Mille fois plus blanc que les lis,  
 Couronné de grâce et de gloire,  
 N'est pas si vanté dans l'histoire  
 Que le sera dans mes écrits  
 L'aimable cul.

## LE VOLEUR EXEMPT DE RESTITUER

Un jour, en vrai filou, me tenant près d'Iris,  
 Je sus lui dérober un regard, un souris.  
 Au regard succéda baiser, tendre caresse.  
 A la fin, plus hardi, toujours usant d'adresse,  
 J'emportai sans façon, malgré tous ses efforts,  
 Le trésor le plus cher des amoureux trésors,  
 Trésor que chaque Iris voudrait garder et rendre,  
 Et qu'un voleur qui plaît sait toujours trop bien  
 [prendre.

Mon Iris tout en pleurs, voulut me donner tort ;  
 Mais prenant le parti de céder au plus fort :  
 — Ah ! dit-elle, fripon, vois combien je suis bonne !  
 Le bien que tu m'as pris, vas-t-en, je te le donne.

## LE CAVALIER A CONFESSE

Un cavalier s'accusoit à confesse  
 D'avoir, pendant toute une nuit,  
 Partagé le lit de l'hôtesse,  
 Où son bidet l'avoit conduit,  
 — Combien fîtes-vous cette affaire,  
 Mon cher enfant ? Il faut compter.  
 — Combien de fois ? Oh ! oh ! mon père,  
 Jè ne suis pas ici pour me vanter.

---

## LA FEMME ATTENTIVE

Un gros manant maltraitoit fort sa femme,  
 Après souper ; la pauvrete ayant peur  
 Qu'il n'achevât de lui chanter sa gamme,  
 Courut d'abord au pacificateur,  
 Et se coucha. L'homme, d'humeur sournoise,  
 Restoit assis sur un banc près du feu,  
 Tout en chemise, et d'apaiser la noise  
 Par un baiser, s'embarrassoit fort peu.  
 Survint un chat qui, comme une furie,  
 S'alloit jeter sur un mets délicat.  
 L'épouse, au guet, par charité s'écrie :  
 Batteur de femme, eh ! prends donc garde au chat.

---

## LE BOUT DE TABAC

Deux penailons de l'ordre des Billettes,  
 L'un père, l'autre frère, et tous deux bons athlètes,

Chez une dame arrivés au matin,  
 Ne sais pas trop pourquoi, mais n'importe à l'histoire ;  
 D'abord grands complimens. . . — Bonjour, père  
     Et vous aussi, frère Martin ; [Grégoire,  
     Soyez-vous, je vous en supplie.  
 Le brave papelard obéit à l'instant ;  
     Son compagnon, par modestie,  
 Se le fait répéter, et puis en fait autant,  
     La belle lors à sa toilette,  
     Par un coin de sa colerette,  
     Laisse échapper furtivement  
 Certains appas dont la vertu secrète  
 Fixant du frère lai le rayon visuel,  
 Emut en lui tellement la nature .  
     Qu'il fait sous sa crasseuse bure  
     A son intention un acte manuel.  
 Le père, cependant, en vrai tartufe, prêche,  
     De Dieu, des anges et des saints,  
     Des archanges et séraphins,  
     Du bœuf, de l'âne et de la crèche.  
 Enfin des lieux communs connus aux capucins.  
     On pense bien que ces sortes de gammes  
     Ne sont guère du goût des dames ;  
 J'entends parler de celles dont les ans  
 N'ont point flétri les attraits séduisants,  
     Et dont l'âme peu scrupuleuse.  
     Livrée aux mouvemens du cœur,  
 N'est point assujettie à l'humeur bilieuse  
     D'un hypocrite directeur.  
 Telle étoit, à peu près la susdite femelle ;  
 Quoique maints enfroqués fréquentassent chez elle,  
     Le cagotisme en son esprit  
     N'étoit nullement en crédit,

Pourquoi donc recevoir pareille compagnie ?  
 C'est que feu son époux, bon homme au demeurant,  
     Mais digne de la confrérie.  
     Les recevoit en son vivant,  
     Et qu'il seroit moins difficile  
     De chasser d'un vieux domicile  
     Un peuple de rats établis,  
     Y fussent-ils de père en fils,  
     Que d'éloigner les prôneurs d'évangile,  
 Dès qu'en bonne maison ils se sont introduits,  
     Ainsi la dame en son logis  
     Recevoit la sainte vermine,  
     Lui faisant tantôt les yeux gris,  
     Tantôt lui faisant bonne mine.  
 Somme, pour revenir à mon principal point,  
     Elle aperçut les mouvemens du frère,  
     Mouvemens auxquels d'ordinaire  
     Le sexe ne se méprend point.  
 La commère surtout était trop bien apprise  
     Pour à tel jeu faire aucune méprise.  
 — Que faites-vous donc là ? dit-elle en souriant.  
     — Je rape un peu de saint-Vincent...  
     — Ah ! s'écria vivement dame Elise,  
 Prêtez-moi votre bout que j'en rape une prise.

---

## LE PUCELAGE POURSUIVI

Il est certaine fleur plus délicate encore  
 Que celles qu'on voit naître au lever de l'aurore.  
 Hymen prétend sur elle avoir un droit sacré ;  
     Si son autel n'en est paré,

Il croit sa fête profanée :  
 Mais au grand regret d'Hyménée,  
 Souvent dans ce célèbre jour,  
 Par la surprise de l'Amour,  
 La fleur se trouve moissonnée.  
 Amour rit de la trahison,

Le fripon en secret jouit de sa malice.  
 Mais à qui s'adresser pour en avoir raison ?  
 On ne trouve en ce cas ni pitié, ni justice,

Pour moi, j'opine que l'Hymen,  
 Sans un trop sévère examen,  
 Reçoive la fleur telle quelle.

Le plus habile doit être dupe en cela.

Voici comment s'en démêla  
 Celui dont parle ma nouvelle.

Entre les amoureux d'une jeune beauté,  
 Certain homme de guerre obtint la préférence.  
 Au degré le plus haut de la félicité,  
 L'époux sur tous ses droits étend sa jouissance.

Au jardin de la volupté,

Se trouve rarement ce que l'on se propose ;  
 Ce que l'on croit bouton, souvent est déjà rose.

De notre époux trop connaisseur,  
 L'ardeur en peu de temps changée

Se tourne vers la jeune sœur

De son épouse négligée

De sa part, bijou précieux

Lui portent tous les jours quelque nouvel hommage:

Il a soin de mettre en usage

Tout ce qui peut flatter les oreilles, les yeux,

Enfin tout ce qu'au plus habile

Conseilloient les jeunes amours,

Au temps où l'art étoit plus difficile

Qu'il n'est devenu de nos jours.  
 Les parents de l'aimable fille  
 Viennent à notre suborneur  
 Représenter le déshonneur  
 Dont il alarme la famille.  
 — Entre les biens qu'on m'a promis,  
 Dit-il, à notre mariage,  
 On fit valoir un pucelage.  
 Cet effet est encore à venir, mes amis ;  
 Et je le poursuivrai de cadette en cadette,  
 Fût-elle même à la bavette.

---

## LE CURÉ ET SA GOUVERNANTE

Un bon curé, d'une santé d'élú :  
 (C'est dire qu'il avoit très-grande paillardise.  
 Peut-on se bien porter et n'être pas ému  
 D'un aiguillon de convoitise ?)  
 Un bon curé donc avoit lu,  
 Dans je ne sais quel bouquin vermoulu,  
 Que, dans les premiers temps, messieurs les gens  
 Pour éteindre ce feu que Lucifer attise, [d'église,  
 Avoient gentils tendrons à bouche que veux-tu.  
 Notre homme avoit bien moins de gourmandise ;  
 Il n'en vouloit qu'un seul. Qu'un seul ! En vérité,  
 Un saint n'auroit plus loin poussé la chasteté.  
 En conséquence donc de cet antique usage,  
 Notre pasteur, en homme sage  
 Qui toujours dans le premier rit  
 D'un culte va saisir l'esprit,

En son logis prend une gouvernante.  
 Son âge ? Sa figure ? Étoit-elle piquante ?  
 De bonne robe, appétissante,  
 Surtout stérile ? car c'est là le premier point.  
 Tout cela, je ne le dis point,  
 Messieurs les curieux : vous savez comme est faite  
 La gouvernante, d'un curé ;  
 Je ne demande au ciel qu'un tel morceau sacré ;  
 Qu'il me le donne, et je vivrai  
 (J'en jure ma foi de poète)  
 D'une continence parfaite.  
 Dire que Jeanneton figuroit tour à tour.  
 La maîtresse de nuit, la servante de jour,  
 Ce trait encor me paroît inutile.  
 Il faudroit qu'un curé fût un grand imbécile  
 De payer grassement servante faite au tour,  
 Pour avoir seulement soin de sa basse-cour ;  
 Du pasteur Jeanneton avoit donc la tendresse.  
 Las ! le pauvre homme en fit tant sa maîtresse,  
 Qu'il en mourut. C'est mourir de plaisir,  
 Diroit un libertin ; je donnerois ma vie,  
 Si je pouvois ainsi mourir.  
 Taisez-vous, libertin, vous parlez en impie.  
 Moi, du curé, je dirai seulement , -  
 Qu'il ne dut pas d'ici s'en aller mécontent.  
 Le bon Dieu veuille avoir son ame,  
 Ainsi soit-il. En attendant  
 Laissons le pauvre sous la lame,  
 Et revenons vite aux vivans.  
 Nouvel oint du Seigneur d'entrer au presbytère,  
 Jeanneton de rester, et d'être à l'ordinaire  
 Alerté à se parer de tous ses agrémens.  
 Sans avoir de philosophie,

Elle savoit assez que penser de la vie,  
 Où l'on doit prudemment cueillir le peu de fleurs  
     Que le ciel sème sur sa route  
     Las! pour quelque peu de douceurs.  
     Que du bout des lèvres on goûte,  
     Combien est-on abreuvé de douleurs!  
 Et Jeanneton venoit d'en boire le calice  
     Jusqu'à la lie, en perdant son pasteur.  
     Elle veut donc, avec son successeur,  
 Courir des doux plaisirs une nouvelle lice.  
     Après avoir pour le défunt curé,  
     De tout son cœur, dit un *miserere*,  
 Prié Dieu qu'il le mît en sa gloire éternelle,  
     Dévotement et d'un air tout sucré,  
     Elle s'apprête de plus belle  
 A tâter de ce miel qu'on n'a qu'à lèche-doigts,  
 De ce plaisir qui seul les vaut tous à la fois.  
 Partant de se coucher l'heure enfin arrivée,  
     Heure charmante à l'amour réservée,  
 Voilà ma Jeanneton qui mène promptement  
 Notre nouveau pasteur à son appartement ;  
 Puis sans façon, suivant son habitude honnête,  
     Dans le cabinet attendant,  
 De se déshabiller, le tout modestement,  
     Pour voler vite au tête-à-tête,  
     C'étoit pour elle assurément  
     Un jour de noce, un jour de fête  
     Nouvel amant, nouveau plaisir.  
 Toujours l'esprit humain sourit à l'avenir,  
 Surtout l'esprit de femme, ajoute le poète ;  
 Mais laissons Jeanneton dépêcher sa toilette.  
     Sa toilette! oui, sa toilette. L'Amour,  
 Ainsi qu'à la duchesse, enseigne à la grisette

Cet art heureux de plaire sans atour,  
 L'adroit déshabillé qui vaut l'habit de cour :  
 Et là-dessus toute femme est coquette.  
 Or pendant que le tentateur ,  
 (Car le diable en ceci n'étoit un mince acteur)  
 Rendoit encor Jeanneton plus tentante,  
 Plus coquine, plus agaçante,  
 A ses tétons donnoit plus de rondeur,  
 A son souris plus d'artifice,  
 A son œil noir plus de malice,  
 A ses roses plus de pudeur,  
 Comme à ses lis plus de candeur ;  
 Tandis que, déployant l'adresse  
 Du diable le plus corrupteur,  
 Il en formoit bref une enchanteresse,  
 Que faisoit le pasteur ? Le pasteur ? En entrant,  
 Il marmota de son bréviaire,  
 Qu'il n'entendoit aucunement ;  
 Ensuite, en se déshabillant,  
 Vous dit mainte longue prière ;  
 Au lit se mit finalement,  
 Trois ou quatre fois se signant  
 Et d'eau bénite s'aspergeant,  
 Au Seigneur Dieu recommandant  
 Son ame la plus moutonnaire  
 Que le ciel fit assurément,  
 N'attendant plus que le moment  
 De fermer sa sainte paupière,  
 Pour s'endormir pieusement,  
 Et puis rêver du firmament.  
 Un dormeur de cette manière  
 Pouvoit-il songer autrement !  
 Ouais ! quel est ce curé d'une nouvelle espèce ?

Attendoit-il dans son lit Jeanneton?...  
 Non sans doute. Il n'avoit nulle tentation  
 De succomber à la tendresse...  
 Nulle?... Et voilà le plaisant, écoutez....  
 Oh! par ma foi, ce curé là me blesse :  
 Eh quoi! ne point goûter des douces voluptés,  
 Ne point manger un morceau de la pomme,  
 Quand il l'avoit sous sa main! le pauvre homme!  
 Il avoit donc cent ans? Vous vous moquez de nous...  
 Je ne badine point : j'ignore, au reste, l'âge  
 De ce singulier personnage ;  
 Mais je pense assez comme vous.  
 Je ne saurois croire à tant de sagesse ;  
 Il faut être un grand saint, ou cassé de vieillesse,  
 Pour refuser ses sens à des plaisirs si doux .  
 Revenons à notre homme étrange,  
 Ou, si mieux l'aimez, à notre ange,  
 Car ce bon curé là n'avoit rien de l'humain.  
 Or il imaginoit qu'en ce bouge prochain,  
 Retenue un instant pour quelque bagatelle,  
 Jeanneton s'en alloit se retirer soudain.  
 Déjà de sa benoîte main  
 Il avoit éteint la chandelle...  
 Et Jeanneton s'en ira-t-elle?...  
 Jeanneton étoit bien dans un autre dessein.  
 Il s'impatiente à la fin.  
 — Jeanneton!...—Monsieur?...—Je vous prie,  
 Dépêchez-vous. — Dans un instant, monsieur.  
 Et Jeanneton de dire au fond du cœur :  
 Il m'a tout l'air d'en avoir grande envie ;  
 Dieu soit loué! puis mains de se hâter,  
 Lacet de rompre, épingle de sauter,  
 On auroit mis son plus beau juste en pièces.

Peut-on trop tôt d'amour savourer les caresses ?

— Mais, Jeanneton, je veux dormir... — Comment !

Me prend-il donc pour dormir seulement ?

— Jeanneton, mais qui vous arrête ?

Au nom de Dieu, finissez... — Je suis prête :

Allons, monsieur, me voici. Jeanneton

Paraît enfin ; mais savez-vous bien comme ?

A faire (me le permet-on ?)

Tomber le pape, oui, le pape de Rome,

Le dirai-je ? En... Cherchez cette rime en ion,

Qui vient sans qu'on l'appelle en cette occasion.

Et qu'il ne faut point que je nomme,

Si je veux conserver ma réputation

D'écrivain chaste et de saint homme.

Puis peignez-vous le plus friand tendron,

Ayant blanche peau, bon chignon,

D'une main tenant sa lumière,

(C'était l'Amour même avec son flambeau)

Coiffée en petite laitière,

Un mouchoir blanc sur le front le plus beau,

(C'étoit l'Amour même avec son bandeau)

Laissant voir un tétin de beauté ravissante,

Qui sembloit s'échapper vers la main triomphante

Qui devoit arracher la seule épingle, hélas !

Où tinsent encor tant d'appas ;

Nue à demi comme une grâce ;

Montrant d'ailleurs jusqu'au genou,

Une jambe à vous rendre fou.

Ah ! bienheureux curé, que n'étois-je à ta place ?

Méritois-tu tant de bonheur ?

Le sot !... — Eh bien ! êtes-vous bon coucheur ?

Me mettrai-je dans la ruelle ?

Le curé se frottoit, se refrottoit les yeux

- Rêvé-je ? Est-ce un esprit ?.. En chemise... c'est elle...  
 Non... — Parlez donc : lequel aimez-vous mieux ?  
 D'invoquer tous les saints bien vite,  
 Aspergion nouvelle d'eau bénite,  
 Force signes de croix... — Avez-vous badiné ?  
 Savez-vous bien, monsieur, qu'il fait un froid extrême ?  
 Que je me couche, allons : comme il fait l'étonné !  
 Quand ce seroit le diable même !...  
 — Oui, c'est le diable assurément ;  
 Je te conjure, esprit méchant...  
 — Notre maître, à la fin, nous perdons patience...  
 — Quoi ! Jeanneton... c'est elle... — Oui, c'est bien  
 [moi, vraiment.  
 — Où vas-tu ? — Me coucher. — Avec moi ? — Je le pense.  
 — Eh quoi ! tison d'enfer, une telle impudence !  
 Avec moi se coucher ! ô sainte Providence !  
 Au meurtre !.. on m'assassine !.. — Arrêtez un instant,  
 C'est un peu trop pousser le badinage...  
 — Tu ne sortiras point de cet appartement ?..  
 — Je n'entends rien à ce tapage ;  
 N'ai-je à vos yeux nul agrément ?  
 Le défunt pensoit autrement.  
 — Au secours !.. mes voisins !.. — Qu'il est doux ce lan-  
 Expliquez-vous, là, clairement. [gage !  
 Craindriez-vous de me faire un enfant ?  
 Oh ! vous ne risquez rien. — Me voilà tout en nage...  
 T'en iras-tu, vilain démon, dans le moment ?..  
 — L'histoire me paroît plaisante ;  
 Depuis quand une gouvernante  
 N'auroit-elle donc plus l'honneur  
 De coucher avec son pasteur ?  
 — Infâme, que dis-tu ?.. — Dame ! j'en ai la preuve.  
 Avec votre prédécesseur

Je couchois tous les jours ; je pensois qu'étant veuve,  
Je pouvois ainsi faire avec son successeur...

— O la louve ! ô l'abominable !

Encore une fois, misérable !

De ma présence éloigne-toi :

Demain je te renvoie... — Et moi,

Je rends mes comptes tout à l'heure :

Si je reste céans un instant, que je meure.

Levez-vous, s'il vous plaît, monsieur l'homme de Dieu,

Je ne veux point demeurer davantage

Chez quelqu'un qui paroît m'estimer aussi peu.

Las ! le pauvre défunt ! il eut mon pucelage ;

S'il vivoit, il l'auroit encor.

(Notez que quelque larme humectoit son visage).

C'est bien là ce qu'on peut nommer un curé d'or.

De ces curés-là, quel dommage,

S'il n'en étoit plus aujourd'hui !

Nous en pourrions trouver de semblables, j'espère.

En attendant, je vais servir notre vicaire ;

J'aurai très-peu d'argent, je ferai maigre chère ;

Mais du moins on couche avec lui.

Quelque pédant, à mon curé semblable,

Blâmera Jeanneton ; moi, je l'approuve fort.

En effet, avoit-elle tort ?

Faire cas du plaisir, c'est être raisonnable.

Que d'un destin de fer je sois persécuté ;

Qu'il m'ôte mes emplois, mes biens, ma liberté ;

Si l'amour me rit, me seconde,

Qu'un lit enfin me reste, et dans ce lit Manon,

Ai-je à me plaindre du sort ? Non,

Je suis le premier roi du monde.

## LA FILLE RECONNOISSANTE

La fille unique d'une veuve  
S'étant mariée à Lucas,  
Se flattoit, tant elle étoit neuve,  
D'être toujours entre ses bras.  
Quelque temps après l'hyménée,  
Bonnement elle se plaignit  
Que tant que juroit la journée,  
Rien, le soir rien, et rien la nuit.  
— Ma foi, lui dit le bon apôtre,  
Tout ne peut pas toujours servir ;  
Il faut en acheter un autre ;  
La foire va bientôt tenir.  
Selon l'argent la marchandise :  
Si j'avois dix écus comptant,  
J'en aurois un de bonne mise,  
Et je m'en reviendrois content.  
Claudine, aux dépens de son homme,  
Épargne si bel et si bien,  
Qu'elle amasse ladite somme.

Tiens, mon mari, n'épargne rien.  
Le drôle court vite à la foire,  
N'en revient qu'au troisième jour ;  
Là, ne faisant que rire et boire,  
Il fit un magasin d'amour.  
De retour auprès de sa femme,  
Il en fut bien complimenté.  
Elle s'aperçut, jusqu'à l'âme,  
De ce qu'il avoit acheté.  
— Du vieux, qu'en as-tu fait, dit-elle?

On pourroit en avoir besoin.  
 — Pargué, tu me la bailles belle !  
 S'il court toujours, il est bien loin.  
 — Mon fils, tu n'as pas eu raison ;  
 Pour amuser ma pauvre mère  
 Il auroit encore été bon.

---

## IL Y A PLACE POUR DEUX

Dans un champêtre équipage,  
 Tircis avec Iris alloient faire voyage,  
 Lorsque le coche les versa.  
 Fas un des deux ne se blessa ;  
 Mais le plaisant en ce rencontre,  
 Fut que la belle Iris fit montre....  
 — Ah ! dit Tircis tout aussitôt,  
 Je viens de voir ce qu'il me faut.  
 — Oh ! nenni, dit Iris, et j'en suis bien marrie,  
 Car le tout appartient à mon fidèle époux.  
 Mais si j'en avois deux, je vous jure ma vie,  
 J'en réserverois un pour vous.  
 — Le remède est aisé, madame ;  
 En faisant un retranchement,  
 Il s'en trouvera sur mon âme,  
 Et pour l'époux et pour l'amant.

---

## LE CONFESSEUR JUDICIEUX

Certain François, habitant de Florence,  
 Se confessoit du péché de la chair  
 A père Isaac, qui lui dit ; — Parlez clair.  
 Le cas est-il de Toscane où de France ?  
 Expliquez-vous, ce point est important,  
 — Peu m'en souvient, dit l'autre, en hésitant ;  
     Le tout se fit à l'aventure.  
 Le confesseur trouvant la chose obscure,  
 — Cela, dit-il, faisoit-il *ric* ou *rac* ?  
 — *Ric*, répondit le pénitent sincère.  
 — Parbleu, le cas, reprit le père Isaac,  
 Est du Toscan, n'en doutez pas, compère.

## L'Y GREC

Marc une béquille avoit  
 Faite en fourche, et de manière  
 Qu'à la fois elle trouvoit  
 L'œillet et la boutonnière.  
 D'une indulgence plénière  
 Il crut devoir se munir,  
 Et courut, pour l'obtenir,  
 Conter le cas au saint-père,  
 Qui s'écria : — Vierge mère !  
 Que ne suis-je ainsi bâti ?  
 Va, mon fils, baise, prospère ;  
*Gaudeant benè nati.*

## LE CURÉ DE NOCES

Un bourgeois marioit sa fille,  
 Et pria du festin plusieurs de ses amis ;  
 Le curé n'y fut point omis :  
 Il étoit sans façon et même assez bon drille.  
 Chacun fut content du repas ;  
 Onc on ne vit si bien remuer la mâchoire,  
 Et Briarée à peine armé de tous ses bras,  
 Eût suffi pour verser à boire.  
 Mais l'époux désiroit un autre passe-temps ;  
 Il sent que son amour le presse,  
 Et veut mettre à profit les précieux instants  
 Qu'on déroboit à sa tendresse.  
 — Finissons, se levant, dit-il aux assistants,  
 Et remplissant son verre en présence des dames :  
 Pour couronner la fin d'un jour si désiré,  
 A la santé de ceux qui courtisent nos femmes.  
 — Tope : j'en suis, dit le curé.

## LE DÉMÉNAGEMENT

Une nymphe jeune et gentille  
 Par un matin déménageoit :  
 Pour son petit meuble de fille  
 Grande voiture il ne falloit :  
 Un seul crocheteur suffisoit.  
 Au carrefour elle prit Elaise,

Garçon robuste et des mieux faits.  
 Il met le lit sur ses crochets,  
 Puis à chaque corne une chaise,  
 Prit la bergame sous son bras,  
 Sous l'autre la nappe et les draps ;  
 Et se sentant encore à l'aise,  
 De la main droite il prit le seau,  
 De la gauche le pot à l'eau.  
 Lors allongeant, ne vous déplaie,  
 Ce qu'on ne dira point ici ;  
 — Parbleu ! dit-il, prenez ceci :  
 Il est d'assez bonne mesure ;  
 Mademoiselle, grimpez-y ;  
 Et sans crotter votre chaussure,  
 Je vais vous emporter aussi.

---

### L'AVOCAT DISTRAIT

Un avocat plus distrait que Ménélaque (\*),  
 Sans haut-de-chausse étoit venu plaider  
 Contre un mari qui ne pouvoit bander,  
 Non plus qu'un mort au fond d'un catafalque.  
 En s'escrimant l'orateur se trousoit.  
 Si qu'on voyoit son docteur qui pousoit  
*Ad mulierem* un argument en règle,  
 Et fièrement levoit sa tête d'aigle.  
 Son concurrent le voyant en arrêt,  
 Tout de son haut cria : — Maître Forêt,  
 Babillez moins et cachez votre chose ;

(\*) De la Bruyère.

Vous l'avez là dans un bel appareil !  
L'autre répond : — Nous perdrons notre cause  
Si ta partie en produit un pareil.

---

## LA RAGE D'AMOUR

A Cupidon la belle et jeune Aminte,  
Malgré l'hymen, sacrifioit toujours.  
Son pauvre époux étoit en crainte  
Qu'elle ne fit de nouvelles amours.  
Il ne pouvoit en fermer la paupière,  
Pestoit, veilloit tant qu'il en expira.  
Lui mort, Aminte, ayant libre carrière,  
Se divertit en fille d'opéra  
Qui n'est pas encore douairière.  
Grand bruit en fut. Son curé crut devoir  
L'en avertir. — Vous vous perdez, madame,  
Changez de vie, ou c'est fait de votre âme.  
— Hélas ! monsieur, je voudrois le pouvoir,  
Lui répartit notre fringante veuve :  
Qu'avancez-vous, mon pasteur, en grondant ?  
Ah ! plaignez-moi ; tel est mon ascendant,  
De deux jours l'un me faut pratique neuve.  
Cela me vient d'un accident fatal ;  
Ma modestie a causé tout mon mal.  
A quatorze ans d'un chien je fus mordue :  
L'avis commun fut qu'on me devoit nue  
Plonger en mer. Nue on me dépouilla :  
Honteuse alors de me voir sans chemise,  
Incontinent je portai la main là  
Où vous savez, sans jamais lâcher prise.

On me replonge : or, qu'est-il arrivé ?  
 Mon corps alors, ô pudeur trop funeste !  
 Partout ailleurs du mal fut préservé,  
 Hors cet endroit où la rage me reste.

---

### VITA SALUS

Un jour Salus oyant la messe,  
 Entendit une voix d'en haut,  
 Qui chantoit avec allégresse,  
*Vita salus*, d'un ton fort haut.  
 La belle, surprise de joie :  
 — Quoi ! dit-elle, le ciel m'envoie,  
 Connoissant ma nécessité,  
 Un vit que j'ai tant souhaité !  
 Ah ! Seigneur, la faveur est grande ;  
 Je promets volontiers à ce bienheureux vit,  
 Puisqu'il me vient de toi, mon con chaud pour  
 Mais ayant passé tout le soir [offrande.  
 Vainement dans un fol espoir,  
 Un noir chagrin échauffant lors sa bile,  
 Elle reprit ainsi, d'un ton plein de dépit :  
 — Quoi, tu trompes, Seigneur, et je n'ai point de vit ?  
 Ah ! tout ce que tu dis n'est pas mot d'évangile.

(Madame la maréchale de la Motte, à l'occasion d'une  
 voix qu'elle entendit du haut d'une église, où elle  
 était avec madame la marquise de Salus, donna le  
 couplet suivant :)

Si l'on ne dit *vit à la Motte*,  
 Comme l'on dit *vit à Salus*.  
 Non, je ne serai plus dévotte,  
 Je ne dirai plus d'*oremus*.

---

### LA FILLE VIOLEE

Zénogris, fille grande et forte,  
 Mais ingénue autant que fille de sa sorte,  
 Autour d'elle laissa tant rôder son amant,  
 Qu'à la fin, je ne sais comment,  
 Ses jupes tous les jours devenoient trop étroites.  
 Comme elle étoit des moins adroites,  
 Ses parens aussitôt s'aperçurent du cas.  
 Dieu sait quel bruit et quel fracas  
 Ce fut dans toute la famille !  
 Cependant le galant, quoique petit, mal fait,  
 Étoit riche ; ce point adoucit tout le fait.  
 D'abord le père de la fille  
 Va proposer au suborneur  
 D'épouser Zénogris pour sauver son honneur.  
 Épouser est un sort où rarement aspirent  
 Ceux qu'amour n'a pas fait vainement soupirer ;  
 Et c'est ce qu'à peine ils désirent  
 Lorsqu'ils ont tout à désirer.  
 Aussi Christol (c'est le nom du jeune homme)  
 A ce triste propos n'eut garde de céder.  
 On supplie, on menace, on somme ;  
 Le plus court fut donc de plaider.  
 Devant les magistrats notre belle éplorée  
 Se plaint, montrant son ventre à son menton égal,

D'avoir été déshonorée,  
 Et demande qu'enfin par le nœud conjugal  
 Cette honte soit réparée.  
 Christol, d'une mine assurée,  
 Et fourbe comme sont les hommes d'aujourd'hui,  
 Dit que le fait n'est pas de lui.  
 En cent façons on tâche à le surprendre ;  
 Quelque parti qu'on puisse prendre,  
 Le drôle adroitement de tout sait se tirer.  
 — Eh bien ! messieurs, répond Zénogris désolée,  
 Puisqu'il m'y force, enfin il faut tout déclarer :  
 Le perfide m'a violée.  
 Debout contre une porte arriva l'accident.  
 — Mais comment, dit le président,  
 Un homme si petit qu'à peine il peut atteindre  
 De la main jusqu'à votre front.  
 A-t-il pu, debout, vous contraindre  
 A recevoir un tel affront ?  
 — Hélas ! la chose est très-certaine,  
 Répond Zénogris sans tarder ;  
 Le voyant haleter et souffrir tant de peine,  
 Je me baissai tant soit peu pour l'aider.  
 A ces mots, de rire éclatèrent  
 Les juges, et la déboutèrent  
 De sa vaine prétention.  
 Si l'on jugeoit sans passion,  
 Ou plutôt sans prévention,  
 Tout ce que dans le monde on nomme violence,  
 On verroit que ce n'est que pure fiction,  
 Et l'on n'y trouveroit que trop de vraisemblance  
 A cette présente action.

## LE MAL D'AVENTURE

Alison se mouroit d'un mal  
 Au bout du doigt, mal d'aventure.  
 — Va trouver le frère Pascal,  
 Lui dit sa sœur, et plus n'endure ;  
 Il a fait mainte et mainte cure,  
 Ses remèdes sont excellens ;  
 Il te guérira, je t'assure.  
 Il en a pour le mal de dents,  
 Pour l'écorchure et pour l'enflure ;  
 Il fait l'onguent pour la brûlure.  
 Va donc, sans attendre plus tard ;  
 Le mal s'accroît quand on recule ;  
 Et donne-lui le bonjour de ma part.  
 Elle va, frappe à la cellule  
 Du révérend frère Frappart.  
 — Bonjour, mon frère, Dieu vous gardé,  
 Dit-elle, ma sœur vous salue,  
 Et moi qui suis ici venue  
 Lasse à la fin de trop souffrir ;  
 Mais ma sœur vient de me promettre  
 Que vous voudrez bien me guérir  
 De ce doigt qui me fait mourir ;  
 Non je ne sais plus où le mettre.  
 — Mettez, dit Pascal, votre doigt  
 Les matins en certain endroit  
 Que vous savez. — Hélas ! que sais-jè ?  
 Répond Alix, où le mettrai-je ?  
 Dites-le moi, frère Pascal,

Tôt, car mon doigt me fait grand mal.  
— O l'innocente créature !  
Avez-vous la tête si dure ?  
Certain endroit que connoissez ;  
Puisqu'il faut que je vous le dise,  
C'est l'endroit par où vous pissez.  
Eh bien, m'entendez-vous, Alise ?  
— Mon frère, excusez ma bêtise,  
Répond Alix, baissant les yeux ;  
Suffit, je ferai de mon mieux,  
Grand merci de votre recette ;  
J'y cours, car le mal est pressé.  
— Quand votre mal sera passé,  
Venez me voir, Alisonette,  
Dit le frère, et n'y manquez pas.  
Soir et matin à la renverse,  
Suivant l'ordre du bon Pascal,  
Elle met remède à son mal.  
Enfin l'abcès murit et perce ;  
Alison saine va soudain.  
Rendre grâce à son médecin,  
Et du remède spécifique  
Lui vante l'étonnant succès.  
Pascal, d'un ton mélancolique,  
Lui repart : — Un pareil abcès  
Depuis quatre jours me tourmente,  
Vous seriez ingrate et méchante  
Si vous me refusiez le bien  
Que vous avez par mon moyen ;  
Alix, j'ai besoin de votre aide.  
Puisque vous portez le remède  
Qui, sans faute, peut me guérir,  
Eh quoi ! me verrez-vous mourir

Après vous avoir bien guéris ?  
 Non, dit Alix, non, sur ma vie,  
 Je ferois un trop grand péché ;  
 Tel crime... allons donc, je vous prie,  
 Guérissez-vous, frère Pascal,  
 Approchez vite votre mal.  
 A ces mots don Pascal la jette,  
 Sans marchander, sur sa couchette,  
 L'étend bravement sur le dos  
 Et l'embrasse. — O Dieu ! qu'il est gros !  
 Dit Alix ; quel doigt ! Eh ! de grâce,  
 Arrêtez... je le sens qui passe.  
 — Ma chère Alix, attends un peu,  
 Je me meurs... souffre que j'achève.  
 — Ah ! reprit Alix tout en feu,  
 Vous voilà guéri, l'abcès crève.

---

### LA VEUVE INCONSOLABLE

Un carme étoit chez une veuve en pleurs,  
 Et de son mieux sermonnoit la matrone.  
 La rhétorique ayant semé ses fleurs,  
 Le tout sans fruit, mon ribaud vous la prône  
 A la façon du soldat de Pétrone,  
 Une, deux, trois, quatre, cinq et six fois ;  
 Rien n'opéra ; dont le moine aux abois  
 Sort en donnant telle pleureuse au diable.  
 Chacun s'enquiert : Eh bien ! père Courtois ?  
 Cette femme est, dit-il, inconsolable.

---

## LA RÉSURRECTION

La villageoise Perronnelle,  
Aussi naïve qu'elle est belle,  
Et qui dans sa viduité  
Se donne un peu de liberté,  
Entendant, un lundi de Pâques,  
Prêcher la Résurrection.  
Où le cordelier frère Jacques  
Excita l'admiration  
De la rustique nation,  
Elle en sortit tout éplorée.  
Qu'avez-vous ? lui dit Désirée,  
Quel sujet vous fait sanglotter ?  
— Ah ! dit-elle, ce trait me tue :  
Ma commère, je suis perdue,  
Si Jean vient à ressusciter.

---

## LES CHEVEUX

La jeune Alix, un jour de Dieu,  
Je ne sais par quelle aventure,  
Ayant voulu jouer à certain jeu,  
Il lui fallut bientôt allonger sa ceinture.  
— Comment ! lui dit certain plaisant,  
Qui vous a fait si belle affaire ?  
Et qui diable est donc l'ignorant  
Qui n'a pas fait à cet enfant  
Tout ce qu'il auroit dû lui faire ?

Puis sur-le-champ s'offrit à le parfaire.  
 -- Non, répondit Alix à cet officieux,  
 Il me faut ouvrier qui travaille des mieux.  
 Vous prenez trop de soin, et cette affaire est nôtre,  
 Il n'y manque que les cheveux ;  
 Mais sachez, monsieur, que je veux  
 Qu'on les plante l'un après l'autre.

---

### L'AIMABLE INGÉNUË

La tendre Célimène, émue  
 Par les discours d'un jeune amant,  
 Qui flattoit son tempérament,  
 Venoit enfin d'être vaincue.  
 Du premier trouble revenue,  
 Et se ressouvenant d'abord  
 Qu'elle s'étoit mal défendue,  
 Qu'elle avoit fait trop peu d'effort,  
 Elle lui dit, baissant la vue,  
 Et recouvrant sa gorge nue :  
 Ah ! mon Dieu, que vous êtes fort !

---

### LA VIVANDIÈRE

La femme d'un cavalier,  
 Vivandier,  
 Par les hussards pillée, et sa charrette prise,  
 Revenoit au camp en chemise.  
 — Comment ! morbleu, dit le mari,

Tu n'as donc rien sauvé? Nous voilà sans ressource.

— Si fait, dit-elle, mon ami,

J'ai sauvé la tasse et la bourse.

A ce discours le maître radouci :

— La bourse! où l'as-tu donc cachée?

— Où vous savez, dit-elle : la voici.

— Et pourquoi, reprit-il, t'es-tu pas avisée

D'y fourrer les chevaux et la charrette aussi?

## JOUISSANCE

Amour! qu'injustement j'ai blâmé ton empire!

Des maux que j'ai soufferts ai-je dû m'offenser,

Quand tu viens de récompenser

D'un moment de plaisir un siècle de martyre?

J'ai fléchi mon Iris après de longs soupirs.

Ce cher objet de mes désirs,

Cette insensible Iris, cette Iris si farouche,

Dans mille ardents baisers vient de plonger mes feux;

Mon âme toute entière a volé sur sa bouche;

J'ai savouré la fraîcheur

De ses lèvres demi-closes;

Sa bouche avoit la couleur,

Son haleine avoit l'odeur

Et le doux parfum des roses.

Je ressentis alors une douce langueur

S'emparer de mes sens et couler dans mon cœur.

D'amour et de plaisir nos yeux étincelèrent,

Mon cœur en tressaillit, nos esprits s'allumèrent,

Et livrés l'un et l'autre à nos emportemens,

Nous cherchâmes le sort des plus heureux amans.  
 Sans voix, sans mouvement, mon Iris éperdue  
 Laissoit mille beautés en proie à mon ardeur ;  
     Comme elle oublioit sa rigueur,  
     J'oubliai lors ma retenue,  
     Et je me souvins seulement  
     Que, dans ce bienheureux moment,  
 Par un excès d'ardeur nos forces suspendues,  
 Nos corps entrelacés, nos âmes confondues,  
 Nous ont laissé livrés aux plaisirs les plus doux,  
 Inconnus aux mortels moins amoureux que nous.

---

### • LE COCHE VERSE

La nuit un coche ayant versé,  
 On tomba les uns sur les autres ;  
 Chacun se crut le cou cassé  
 Et dépêchoit ses patenôtres.  
 Dans l'entre-deux d'un gros fessier,  
 Un curé fut pris par la nuque ;  
 Il retira son chef entier,  
 Mais il y laissa sa perruque :  
 Il la cherche en l'obscurité.  
 Une dame fort étonnée,  
 Se plaint de sa témérité :  
 — Monsieur, suis-je assez tâtonnée ?  
 Le curé s'excusa beaucoup,  
 Et pour apaiser son murmure  
 Lui dit : — Je la tiens pour le coup,  
 Car j'ai le doigt dans la tonsure.

---

## LE CHAPELIER

En Avignon étoit un chapelier  
 Des mieux tournés et plus beau cavalier  
     Qu'on nous peint le Dieu de la guerre.  
 En le voyant femme ne tarδοit guère  
     A se prendré en si beau lien.  
 Une comtesse en devint amoureuse ;  
     Elle souhaita d'être heureuse,  
 Ce qui lui fit employer ce moyen :  
     Elle envoya chercher Montagne,  
     Sous mine de faire un chapeau  
 A son mari le comte d'Oripeau  
     Qui, pour lors, étoit en campagne.  
 L'Adonis n'étoit pas si novice en ce point,  
     Qu'il ne jugeât fort bien que l'aventure  
     Simplement n'aboutiroit point  
 A prendre d'un chapeau la burlesque mesure.  
     Aussi, dès qu'il eût vu parler  
     Les yeux mourans de la comtesse,  
 Il crut qu'au fait il pourroit droit aller  
     Sans blesser sa délicatesse.  
 Pourquoi tirant du bosquet de Paphos  
     Ce dieu que dédaignoit Saphos,  
     Il l'offre aux regards de la belle.  
     Le compagnon lui plut si fort  
 Qu'elle voulut en orner sa chapelle.  
     La galante n'avoit pas tort ;  
     Le compagnon étant de taille énorme,  
     Foula comme il faut le castor.  
 La comtesse fournit la coiffe avec la forme,  
     Moyennant quoi le mari fut coiffé

D'un castor fort bien étoffé.

— Quoi ! c'est là tout le stratagème ?

Dit un valet, voyant le drôle à l'atelier :

Ma foi, sans être chapelier,

J'aurois coiffé monsieur de même.

### LES BELLES JAMBES

Colin, poussé d'amour folâtre,

Regardoit à son aise un jour

Les jambes plus blanches qu'albâtre

De Rose, objet de son amour.

Tantôt il s'adresse à la gauche.

Tantôt la droite le débauche.

— Je ne sais plus, dit-il, laquelle regarder ;

Une égale beauté fait un combat entr'elles.

— Ah ! lui dit Rose, ami, sans plus tarder,

Mettez-vous entre deux pour finir leurs querelles.

### LE MARI RAISONNABLE

Roland, allant faire un voyage,

Laissa son épouse à Paris ;

Elle, usant des droits du veuvage,

Pour un retrouva dix maris.

A son retour, en homme sage,

Roland, loin de faire tapage,

Comme tant d'époux convaincus,

Par leur faute, de cocuage,  
Dit, l'exploitant d'un grand courage :  
Ah ! que je fais là de cocus !

---

## LES MISÈRES DE L'AMOUR

Que l'homme est foible et ridicule,  
Quand l'Amour vient s'en emparer !  
D'abord il craint, il dissimule,  
On l'entend tout bas soupirer.

S'ose-t-il enfin déclarer ?  
On le fuit ; sa poursuite est vaine :  
N'importe, il veut persévérer.  
Que de soins, d'ennuis et de peine !

On l'aime. Tant pis ; double chaîne.  
Mille embarras dans son bonheur.  
L'esprit sans cesse est en haleine ;  
Père, mère, époux, tout fait peur.

Est-ce tout ? Non. Reste l'honneur :  
Il s'effarouche avec méthode.  
On croit le vaincre, il est vainqueur ;  
On se brouille, on se raccommode.

Vient un rival, autre incommode.  
Loin des yeux le repos s'enfuit ;  
Jaloux, on veille, on tourne, on rode ;  
Ce n'est qu'alarme jour et nuit.

Après bien des maux et du bruit,  
 On jouit enfin de sa belle :  
 Le feu s'éteint, le dégoût suit.  
 Le jeu valoit-il la chandelle ?

---

### L'EVEQUE *IN PARTIBUS*

Près de Thérèse, jeune fille,  
 Alerté, fringante, gentille,  
 Un prélat, suppôt de Cypris,  
 Sentoit soulever sa mandille.  
 Déjà de sa grandeur les doigts saints et bénits  
 Visitoient de l'Amour les plus secrets réduits.  
 — Que faites-vous, lui dit Thérèse ?  
 Quel égarement ! quel abus !  
 — Moi ? dit l'évêque *in partibus*,  
 Je visite mon diocèse.

---

### LA PLUME D'AMOUR

Une femme, avec son amant,  
 Se donnoit licence parfaite.  
 Elle tenoit d'une main satisfaite  
 Ce sceptre, le premier vraiment ;  
 Beau sceptre qu'à prix d'or, ni de sang, on n'achète.  
 Pour un pareil joyau (je le dis franchement),  
 Si l'on pouvoit en faire emplette,  
 Je combattrois comme un athlète,

Ou donnerois tout mon vaillant :  
 Mais reprenons notre aventure.  
 Certain Damon survenu là,  
 Par le trou peu discret d'une large serrure,  
 Tranquille spectateur, regardoit tout cela.  
 Le sceptre bas, notre amant se retire ;  
 Verroux d'être ôtés doucement ;  
 Damon d'entrer, la dame de lui dire :  
 — Pardon si vous avez attendu quelque instant,  
 J'écrivois. — Oh ! repart, avec un prompt sourire,  
 Damon, que vous devez bénir votre destin !  
 C'est l'Amour qui vous fait écrire,  
 Vous aviez sa plume à la main.

---

## LE MARCHÉ AVANTAGEUX

Un jeune gars de bonne mine  
 S'accusoit à certain frappart  
 D'exploiter en secret une sienne voisine.  
 — Mon fils, lui dit le papelard,  
 Est-elle gente ? — Elle est divine,  
 Lui répondit le jouvenceau.  
 C'est le teint le plus clair, corsage le plus beau,  
 Le cul le plus dur ! bref, c'est un friand morceau ;  
 Oncques ne fut plus attrayante brune.  
 — Oh ! le paillard ! quelle fortune !  
 Et son logis du tien n'est pas fort écarté ?  
 — Sous même toit... — Quelle commodité !  
 — Par dessus tout, ajouta le bon drôle,  
 C'est qu'il ne m'en coûta jamais la moindre obole.  
 — Ah ! s'écria le moine, quel marché !

## LE PSAUTIER

Du pieux David que les psaumes sont beaux !  
 Ma fille, en vous couchant, faites-en la lecture :  
     Eclairez-vous de ses flambeaux,  
     Votre âme sera toujours pure.  
 Je vous prête mon grand Psautier ;  
 Plût à Dieu, ma chère Isabelle,  
 Que vous le sussiez tout entier.  
 — Oui, maman. Voilà donc la belle  
 Qui prend le saint livre et le met,  
 Sans trop grand désir de le lire,  
 Très-promptement sous son chevet.  
 Or, elle attendoit un beau sire.  
 Il vint, et les tendres ébats  
 Agitant draps et couverture,  
 Le Psautier descendu plus bas  
 Se trouve au fort de l'aventure.  
 Bien plus, car du prudent ami,  
 La reliure toute neuve,  
 D'un plaisir qui n'est qu'à demi,  
 Reçut une abondante preuve.  
 Le matin, la mère arriva,  
 Et ne vit pas l'amant, sans doute ;  
 Mais son cher volume trouva  
 Tout maculé, tout en déroute.  
 A l'œil, au tact, à l'odorat.  
 Elle frémit, elle soupçonne.  
 — Mon Psautier est en bel état !  
 Parlez-moi, petite friponne.  
 — Je ne sais pas d'où vient cela.

En faute assurément je ne suis point tombée,  
 Sinon que j'ai rêvé que David étoit là,  
 Qui me prenoit pour Béthzabée.

---

## L'ÉCORCHURE

Annette et le berger Étienne,  
 Tous deux d'amour épris,  
 Passoient et les jours et les nuits  
 A l'ombre des forêts à parler de leur peine.  
 Lui, sans certain plaisir, ne pouvoit être heureux.  
 Un soir fatal à la vertu d'Annette,  
 Étienne la pressoit l'œil enflammé d'ardeur :  
 Son heure étant venue, une langueur secrète,  
 Dont la bergère encore ignoroit la douceur,  
 Coule insensiblement jusqu'au fond de son cœur.  
 — Dieux ! que vos lois sont inhumaines !  
 Quel penchant donnez-vous pour des plaisirs si doux ?  
 Dit-elle, je me rends ; Étienne, vengez-vous  
 De mes rigueurs et de vos peines.  
 Le berger aussitôt, dévoré d'appétit,  
 Prend le bout du lacet, ce reste de machine,  
 Que sans nommer chacun devine :  
 Le bout étoit trop gros ou le trou trop petit.  
 La belle crie, il pousse, à la fin il engage ;  
 Mais, hélas ! par malheur, alors le pauvre Étienne  
 S'écorche en un endroit peu distant du nombril.  
 Étienne, une heure après, riant avec Annette,  
 Vit cet endroit sanglant : — Je suis perdu, dit-il,  
 C'est fait de moi, j'en tiens. Il court, il s'inquiète,  
 Conte la chose ainsi qu'elle s'est faite.

— Pauvre sot, lui dit-on, qui se plaignit jamais  
 Qu'une fille fût trop bien faite ?  
 Retourne-t-en, demeure en paix ;  
 Et fais gloire de ta blessure.  
 Je connois des amans, même des plus hupés,  
 Qui maudissant dame nature,  
 Voudroient bien, comme toi, qu'on les eût écorchés.

---

## LE TABLEAU DE LA TOUSSAINT

Un certain peintre, habile dans son art,  
 Mais fainéant, chose fort ordinaire,  
 A des nonnains fit un tour fort gaillard.  
 Le drôle avoit entrepris de leur faire  
 Un grand tableau de la gloire des saints.  
 Le marché fait, il prend l'argent d'avance :  
 Peu lui dura. Mesdames les nonnains,  
 Croyant avoir un tableau d'importance,  
 Le terme échu, s'informent du tableau.  
 — Il ne faut plus que trois coups de pinceau,  
 Dit le galant d'une mine assurée,  
 C'est fait ce soir, je vous le rends demain.  
 A peine étoit la toile préparée.  
 Or, que fit-il ? D'un caprice soudain  
 Il leur traça... Devinez, je vous prie...  
 Vous l'entendrez sans que l'on vous le die.  
 Le matin donc : — Eh bien ! notre tableau ?  
 — De ma vie onc je n'en fis de plus beau,  
 Répond le peintre. On s'approche, on s'empresse.  
 — Voyez, dit-il, tout en le retournant.

Pour des nonnains l'aspect est surprenant ;  
 Le rouge en monte au visage à l'abbesse.  
 Sœur Béatrix, sœur Claude, à qui mieux mieux  
 Ouvrent les doigts pour se cacher les yeux ;  
 Les autres sœurs font quelque autre finesse.  
 Nulle n'est là qui très-bien ne connoisse  
 De la figure et le nom et les traits,  
 Ou qui du moins ne s'en doute à peu près.  
 Toutes pourtant demandent : Qu'est-ce ? qu'est-ce ?  
 -- C'est dit le peintre, un tableau fait exprès  
 Pour la Toussaint. Comprenez le mystère :  
 Si j'avois pu renfermer tous les saints  
 Dans cet espace, ils y seroient tous peints ;  
 Ne l'ayant pu, je vous ai peint leur père.

---

## LE PLACET

Du temps qu'il se trouvoit en France  
 Des magistrats un peu galans,  
 Un intendant à l'audience  
 Promenoit ses regards parmi ses supplians  
 Et recevoit leurs vœux d'un grand air d'importance.  
 Il avise en un coin, dans une humble posture,  
 Une petite créature  
 Tenant un placet à la main :  
 Elle a seize ans, teint de lis et de rose,  
 Elle a sans doute une bien bonne cause.  
 — Approchez, belle enfant, monseigneur est humain ;  
 Aux opprimés, il fut toujours propice ;  
 Ah ! sûrement il vous rendra justice.  
 Monseigneur, en effet, la voit d'un œil bénin,

- Et lui dit d'une voix discrète ;  
 — Petite, à mon lever vous reviendrez demain.  
 Elle s'en va très-satisfaite.  
 Toute la nuit aux yeux de sa grandeur  
 Viennent s'offrir les appas de la belle :  
 Quelle taille ! quels yeux ! quelle aimable pudeur !  
 Je m'y connois, elle est pucelle ;  
 Nous cueillerons demain cette rose nouvelle,  
 Ou nous aurons bien du malheur.  
 La nuit se passe enfin, l'heure du lever sonne ;  
 Monsieur Dumont, garçon intelligent,  
 A monseigneur apporte un restaurant,  
 Puis fait monter la petite personne.  
 — Eh ! bonjour, mon cher ange ; allons mettez-  
 [vous là.  
 — Monseigneur, pardonnez, le placet que voilà.....  
 — Nous avons tout le temps, approchez donc, vous  
 En vérité, vous êtes un prodige. [dis-je,  
 De cette peau que j'aime la douceur !  
 Que cette bouche a de fraîcheur !  
 Je n'ai rien vu de si beau, je l'avoue.  
 Et de baiser chaque chose qu'il loue,  
 Et de son sein louer fort la blancheur.  
 — Mais, monseigneur ! mais, monseigneur....  
 — Eh ! ne soyez pas si honteuse,  
 Ma petite : écoutez, je veux vous rendre heureuse ;  
 Mais il vous faut aussi me rendre heureux.  
 M'entendez-vous ? — Non, monseigneur. — Tant mieux !  
 C'est-à-dire qu'il faut... qu'il faut me laisser faire.  
 — Que faites-vous ? attendez... écoutez...  
 Je suis malade, j'ai. — Que m'importe, ma chère ?  
 Ah ! c'est en vain que vous me résistez.  
 Ce fut en vain : la rose désirée

Fut enlevée en un moment ;  
 On étoit surpris, cependant  
 Que d'aucune épine entourée,  
 Elle eût cédé trop aisément.

Le placet va bientôt dévoiler ce mystère.  
 Ouvrez donc ce placet, monseigneur l'intendant.

Il l'ouvre, il voit : « Madeleine Bellaire  
 Ose prier votre grandeur

De vouloir la soustraire aux injustes poursuites  
 Du chirurgien Levasseur,  
 Qui demande cent francs pour cinq ou six visites,  
 Tisane, *et cœtera*, qui n'ont pu la guérir. »

— Seroit-ce-vous ? — Eh oui, pour vous servir.  
 — Comment, coquine ! — Eh quoi ! vous êtes en co-  
 Ma faute est-elle volontaire ? [lère?  
 J'ai refusé d'y consentir.

Je disois pour vous avertir :  
 Je suis malade, j'ai... La chose étoit bien claire.

Et puis de voir mon placet tout d'abord,  
 Vous auriez dû prendre la peine  
 Elle avoit raison, Madeleine ;  
 Et monseigneur sentant son tort

Promit qu'à l'avenir, crainte d'erreurs nouvelles,  
 Il liroit les placets, même ceux des pucelles. (1)

(1) Le conte du *Placet* a dû être inspiré à Piron par l'aventure suivante, arrivée dans l'hiver de 1763 à l'intendant de Languedoc.

Une jeune fille extrêmement jolie attendait son tour d'audience dans le salon de ce fonctionnaire provincial ; mais le tour de la beauté vient vite avec un galant protecteur... M. l'intendant fait entrer en toute hâte dans son cabinet la charmante pétitionnaire, qu'il a lorgné du coin de l'œil.

— Qu'y a-t-il pour votre service, belle enfant ? lui dit-il en la faisant asseoir à côté de lui sur une ottomane.

— Monseigneur, c'est un placet.

## SERMON CONTRE LE PÉCHÉ DE LA CHAIR

O mes chers paroissiens ! ô brebis déplorables !  
 S'écrioit un curé, prêchant contre la chair,  
 Si ce péché qui vous met en enfer  
     Avait des moments plus durables ;  
     S'il pouvoit se perpétuer  
 Cent ans, cinquante, dix, un seulement sans pause,  
 Même pendant un mois sans discontinuer,

— Donnez, mon bel ange, donnez ; je parie d'avance que vous ne me demandez rien que de juste.

— Mais je le crois, et quand monseigneur aura lu....

— Inutile, tout à fait inutile... Et si vous étiez aussi favorable à ma demande que je promets de l'être à la vôtre.... A ces mots, l'intendant qui a laissé échapper le placet, se met en devoir d'usurper provisoirement les droits qu'il demande.

— Ramassez, ramassez donc ma supplique, monsieur l'intendant, vous verrez....

— Rien ne presse, mon enfant, puisque je vous promets... Et les mains du galant gentilhomme prouvaient assez ce qu'il voulait obtenir,

— Eh ! mais, monseigneur, vous n'y songez pas ; si vous saviez ce que je vous demande....

— Accordé.... accordé. Passons à ma requête... Et monseigneur la poussait....

— Au moins, monseigneur, ce n'est pas ma faute, dit la jeune fille après avoir été forcée de dire aussi *Accordé* en style de pantomime.

— Maintenant, ma petite, votre cause est gagnée irrévocablement, dit l'audacieux en se rajustant ; voyons le placet.

— Je vous le laisse, répondit le bel ange, qui prit aussitôt son vol.

M. l'intendant lut le papier... Que devint-il en voyant que c'était une plainte portée par la jeune fille contre un chirurgien ignorant !.. On devine le reste. Monseigneur chercha sur l'heure un Esculape plus adroit, et jura qu'on ne le prendrait plus à présenter ses placets aux belles suppliantes avant d'avoir vu les leurs.

Du moins ce seroit quelque chose ;  
 Mais en bien moins de temps vous êtes condamnés.  
 O nature fragile ! ô foiblesse de l'homme !  
 Savez-vous en combien votre arrêt se consomme ?  
 Je vous en avertis, pécheurs infortunés :  
 Et zague, zague, zague, et vous voilà damnés !...

---

### LES COMPLIES

Un cordelier faisoit l'œuvre de char  
 Et s'ébattoit en fêtoyant sa mie.  
 Son compagnon lui dit : Frère très-cher,  
 Pourtant faut-il aller chanter complie.  
 Lors le frater dit : — Parbleu, je m'oublie,  
 Sus, haut le cul, dépêchons-nous, Gogo ;  
 Je reviendrai, si Dieu me prête vie,  
 Dès que j'aurai chanté *Tantum ergo*.

---

### LA SOURDE OREILLE

Nicole un matin dit à Blaise :  
 J'avons deux lits, va dans le tien,  
 Et me laisse enfin dans le mien  
 Me reposer tout à mon aise ;  
 Tu ne fais que me fatiguer.  
 Blaise l'entendant haranguer,  
 Sourit, et puis dit en lui-même :  
 — Tout ainsi que Mars en carême,  
 Me vient ce chaste compliment.

Je n'eusse osé, de peur de noise,  
 Le proposer à la bourgeoise ;  
 Bien donc, nous allons voir comment  
 Chacun, sous notre couverture,  
 Nous pourrons reposer nos os.  
 Plaise à Dieu que l'humeur te dure !  
 Je te souhaite un bon repos.  
 Deux nuits se passent dans le calme ;  
 Blaise s'endort comme un sabot,  
 Nicole dort, ou ne dit mot,  
 Ne voulant encourir le blâme  
 D'avoir son dit et son dédit.  
 Nicole n'étoit pas Normande ;  
 Mais enfin, la troisième nuit,  
 Elle éternue, et lui demande  
 S'il ne sait point quelle heure il est.  
 Loin de donner dans ce filet,  
 Blaise faisant la sourde oreille,  
 Laisse douter s'il dort ou veille.  
 — Réponds-moi donc, ou dans l'instant  
 Je vais te prendre à l'improviste.  
 Blaise alors lui dit en bâillant :  
 — Je dors, il est minuit ; dors aussi, Dieu t'assiste.

---

### LA COMMÈRE CHARITABLE

Alix mourut. Le jour qu'au cimetière  
 On la portoit, une sienne commère  
 Court au logis du veuf désespéré.  
 Après qu'on eut lamenté, soupiré  
 De part et d'autre, et dit la litanie

Des qualités qu'avoit pendant sa vie  
 La pauvre Alix, notre veuf saute au cou  
 De sa voisine, et feignant d'être fou,  
 Alloit beau train ; mais pour troubler l'affaire  
 Le sort illec amène le compère.  
 Quels importuns que messieurs les époux !  
 — Voisin, dit-il, vous allez un peu vite ;  
 En autre temps, tudieu ! que feriez-vous ?  
 La femme alors, sans paroître interdite,  
 Repart ; Mon fils, ne te mets en courroux ;  
 Faut excuser les sottises des fous.  
 Pour moi qui suis la partie outragée,  
 Et qui connois combien par la douleur,  
 En ce moment, sa tête est dérangée,  
 Je lui pardonne, hélas ! de tout mon cœur.

---

### ALCIBIADE A GLYCÈRE

Toi dont le teint est plus frais que les fleurs,  
 Toi que l'amour nomma sa bouquetière,  
 Qui, près du temple embelli pour sa mère,  
 Vends tes bouquets et vole tous les cœurs :  
 Console-moi, mon aimable Glycère.  
 Loin du bosquet où tu comblas mes vœux,  
 Où le plaisir te fit ma souveraine,  
 J'habite, hélas ! des palais fastueux,  
 Je suis l'amant d'une superbe reine :  
 Glycère, hélas ! je suis bien malheureux !  
 Ah ! que le trône, ah ! que son étalage  
 Nuit aux désirs, effarouche l'amour !  
 Sur les carreaux je m'endors à la cour,

Comme avec toi je veillois au village.  
L'ombre d'un hêtre, un asile écarté,  
Une bergère au printemps de son âge,  
Pour un amant, ainsi que pour un sage,  
Sont plus qu'un trône et qu'une majesté.  
Vénus jamais ne porte un diadème :  
Comme le tien, son front est ceint de fleurs ;  
La beauté seule est son pouvoir suprême,  
Et ses palais, des berceaux enchanteurs  
Quand sous leur voûte, Adonis en silence,  
Étoit conduit par la main du désir ;  
Vénus, alors, oubliant sa puissance,  
Étoit mortelle en faveur du plaisir ;  
Vénus souvent descendoit sur la terre,  
Son fils, lui seul, étoit son confident ;  
Pour son amant, Vénus étoit bergère,  
Ne pouvant faire un dieu de son amant.  
Mais le moyen (pardonnez, grande reine)  
D'être amoureux avec tant d'apparat !  
L'amour heureux que révolte une chaîne,  
S'il est trop vu n'est jamais délicat.  
Qu'auprès de vous, retenu par lui-même,  
Libre toujours, il soit toujours constant !  
On a chez vous une charge d'amant :  
Ah ! comment donc voulez-vous qu'on vous aime ?  
N'ayez donc plus de premier écuyer  
Qui, chaque soir, vienne me réveiller,  
En me disant d'une voix bien hautaine :  
Allons, seigneur, c'est assez sommeiller ;  
Allons, seigneur, venez.... aimer la reine.  
Tenez, madame, afin d'en mieux jouir ,  
Ne réglez plus les instants du plaisir ;  
L'occasion, le caprice est son guide ;

Comme l'amour il aime à voltiger ;  
Que le hasard toujours lui seul décide  
Le vrai moment et l'heure du berger.  
Que sans éclat, sans importune escorte,  
En tâtonnant, surtout sans écuyer,  
J'entre, pieds nus, par un autre escalier  
Dont vous m'aurez vous-même ouvert la porte.  
Que souvent même, et sans aide et sans bruit,  
Prenant alors, dans l'ombre de la nuit,  
Un pet-en-l'air pour tunique royale,  
Sa majesté, se faisant mon égale,  
Vienne trouver son amant dans son lit ;  
Respectant moins, j'aimerais davantage,  
Pour vos attraits j'oublierai tous vos droits ;  
Et vous verrez, reine, que quelquefois  
Un froid respect vaut bien moins qu'un outrage,  
Mais pour l'Amour ouvrir les deux battans,  
Le promener, suivi d'une brigade,  
Sous les lambris de vingt appartemens,  
Le recevoir sur un lit de parade,  
Beau lit d'honneur, fastueux ornemens,  
Superbe dais, magnifique retraite,  
Où l'on s'endort où l'on donne, en bâillant,  
A sa grandeur un baiser d'étiquette !....  
C'est un enfant que le dieu de Paphos ;  
Il veut voler sans esclave et sans maître :  
Il veut souvent entrer par la fenêtre ;  
Quelquefois même il y veut des barreaux.  
Le bruit l'effraie et le fait disparaître ;  
L'obstacle seul irrite ses désirs ;  
Pour le détruire, il sait le faire naître ;  
S'il est tranquille, il n'a plus de plaisirs....  
C'est chez toi seule, ô ma chère Glycère,

Que cet enfant prodigue mon bonheur ;  
Tu sais tromper, mais aussi tu sais plaire :  
Il faut tromper dans l'amoureux mystère,  
Puisque l'amour est lui-même un trompeur.  
Que tu lui dois, friponne, de guirlandes  
Pour tous les biens dont il sut te parer !  
Et ce n'est pas toujours par les offrandes  
De tes bouquets que tu dois l'honorer.  
Il te doua, pour soutenir sa gloire,  
De deux grands yeux tant soit peu libertins ;  
Il t'eût fait tort de plus d'une victoire,  
S'il t'en avoit donné de moins coquins.  
Il te fit belle et, qui plus est, jolie ;  
Il prit plaisir à former les contours  
De ce beau sein que tu caches toujours  
Pour qu'à le voir toujours on s'étudie.  
N'oubliant rien, il t'apprit à rougir,  
Même à pleurer ; il unit dans Glycère,  
Pour tout charmer, pour tout assujettir,  
L'air de Laïs aux traits d'une bergère ;  
Glycère a tout pour donner du plaisir.....  
Le souvenir de tes seules caresses  
Fait plus sur moi que la réalité  
Des grands baisers, des royales tendresses  
Dont m'ennuiera dans peu sa majesté.  
Hélas ! ici la pourpre m'environne :  
Je suis chargé de dorure et d'ennuis.  
De beaux œillets par toi-même cueillis  
Formoient chez toi mon daïs et ma couronne.  
Nous n'avions point de superbes habits ;  
Le goût faisoit notre magnificence ;  
Mais nous avons, Glycère, en récompense,  
De bien beaux jours, et de plus belles nuits.

L'Amour jamais n'exigea de parure,  
Jamais l'Amour ne consulte un miroir ;  
Ses blonds cheveux flottent à l'aventure ;  
L'or n'est point fait pour meubler un boudoir.  
Je n'aime point ce superbe étalage,  
Tous ces réseaux, ennemis du désir,  
Toujours armés contre la main volage  
Qui veut errer dans le champ du plaisir :  
La volupté s'en indigne et murmure.  
Chez toi, Glycère, on craint peu ce destin ;  
On n'y reçoit jamais d'égratignure  
Que de la rose éparsée dans ton sein.  
Mais que l'on doit chérir cette piqûre,  
Lorsque ta bouche, au sourire enfantin,  
Vient elle-même essuyer la blessure !  
Ces longs repas, que l'on nomme festins,  
Où près de vous l'ennui se met à table,  
Valent-ils donc ces soupers clandestins  
Où le plaisir sait toi jours rendre aimable ?  
Où la douceur de tromper un jaloux,  
Un vieux Midas, ajoute à notre joie ;  
Où, sans projet, le rire se déploie,  
Où, sans juger les sages, ni les fous,  
Nous oublions tout l'univers pour nous ;  
Où l'appétit, qui naît du plaisir même,  
De tous les plats se fait le cuisinier ;  
Où libertin et gourmand par système,  
L'on mange bien et l'on s'aime de même ;  
Où l'on est deux sans crainte de baïller ?  
Ah ! que me font toutes ces cassolettes,  
Tous ces parfums, tous ces vases brillans,  
Ces dais couverts de cent mille paillettes,  
Où l'on respire un insipide encens ?

J'aime bien mieux cette simple corbeille,  
 Où le matin, quand le timide oiseau  
 Vient t'annoncer que l'aurore s'éveille,  
 Ta main confond le lis et le barbeau ;  
 Ce beau panier que la rose couronne,  
 Qui, dans tes mains, de l'Amour est le trône,  
 Et qui jadis lui servit de berceau....  
 Mais, dis-moi donc, que servent à la reine  
 Tous ces trumeaux qu'elle a fait disposer  
 Près d'un sofa qui donne la migraine ?  
 Je te promets qu'elle eût pu s'en passer.  
 Est-ce, dis-moi, redoutant le murmure,  
 Et l'œil perçant de la malignité,  
 Pour rétablir l'ordre de sa parure ?  
 De quoi s'occupe, hélas ! sa majesté ?  
 Je sais prévoir cette triste aventure ;  
 Presque jamais son rouge n'est ôté.

Rappelle-toi, ma Glycère, cette onde  
 Où, réparant les larcins du plaisir,  
 Tu rattachois ta tresse vagabonde  
 Que détachoit aussitôt le désir.  
 Te souvient-il de ce jour, ma Glycère ?  
 Ce jour, étoit la fête de l'Amour.  
 Pour le fêter, abandonnant la cour,  
 Nous fûmes seuls vers ce bois solitaire  
 Que tu sais bien qu'à la cour il préfère.  
 Ah ! le beau jour ! comme j'étois heureux !  
 Tout me sembloit d'un fortuné présage :  
 Si je levois mes regards vers les cieux,  
 Je découvrois un azur sans nuage ;  
 Dans les forêts les oiseaux chantoient mieux ;  
 Bien plus matin la complaisante aurore

Me paroissoit, en faveur des amours,  
Verser des pleurs sur les parfums de Flore,  
Et pour nous deux avoir changé son cours.  
Du frais zéphyf l'haleine étoit plus pure ;  
Un air plus doux rajeûnifsoit les champs :  
Tout renoifsoit ; l'aspect de deux amans  
Avoit sans doute embelli la nature.  
Ivre d'amour, le désir dans les yeux,  
J'entre avec toi dans cette grotte sombre  
Que vingt palmiers défendent par leur ombre  
Des feux du jour comme des envieux :  
Dans tous les temps, un lit de fleurs nouvelles  
Y tend un piège à la foible beauté ;  
L'Amour jura que jamais de cruelles,  
Aucun mari, pas une majesté ,  
Ces froids tyrans des plaisirs et des belles ,  
N'habiteroient ce séjour enchanté.  
C'est là, Glycère, ô ma belle maîtresse !  
Qu'enfin j'obtins cet amoureux baiser,  
Qu'apparemment, pour doubler mon ivresse,  
Pendant deux jours tu sus me refuser,  
Connois-tu bien la grande différence  
Qu'entre Glycère et nos femmes de cour,  
Pour décider toujours la préférence  
En ta faveur, a su mettre l'Amour ?  
Tiens, la voici : toujours vive et coquette.  
Tu vas donnant des baisers, des faveurs :  
Nous t'adorons, nous nous croyons vainqueurs :  
Mais un caprice, et soudain la retraite  
Est notre lot, tu te ris de nos pleurs ;  
Un doux regard précède tes rigueurs,  
Et leurs rigueurs annoncent leur défaite.  
Mais le caprice en te parlant pour moi,

Fit mon bonheur (puis-je dire le nôtre?),  
Tu me savois plus scélérat qu'un autre ;  
Ce titre est bien quelque chose pour toi.  
Je suis heureux, j'étois digne de l'être ;  
Je t'adorois, je t'aimois, je brûlois :  
Sur ton beau sein, je mourois pour renaître,  
Et pour mourir, toujours je renaissois.  
Bien différente en ceci d'une reine  
Qui veut toujours qu'on fasse tous les frais,  
Pour le plaisir tu partageois la peine,  
Et par la peine au plaisir tu gagnois.  
Dieux ! quel moment ! je vois ta belle bouche,  
Belle toujours, surtout quand on y touche ;  
Je vois tes yeux embellis par les pleurs  
Que le plaisir, tu le sais, fait répandre ;  
Nuages doux, amoureuses vapeurs,  
Dans tes beaux yeux mêlés d'un feu si tendre ;  
J'entends encor ces soupirs enchanteurs,  
Et ces baisers que mes lèvres errantes  
Venoient chercher sur tes lèvres brûlantes  
Où le plaisir confondoit nos deux cœurs ;  
Ces demi-mots du désir qui s'éveille,  
Ces sons touchans soudain interrompus,  
Plus éloquens, pour être suspendus,  
Viennent toujours caresser mon oreille.  
Je viens de rire, et je vais m'ennuyer.  
Ah ! c'en est fait, la force m'abandonne....  
J'entends déjà le maudit écuyer.  
Adieu, Glycère, adieu, je vais bâiller  
Bien tendrement sur les degrés du trône.  
Vole par jour vingt mille libertés,  
Fais-moi par jour vingt infidélités,  
Cent, si tu peux : va ! je te le pardonne.

Dupe les vieux et ruine les sots ;  
 Conserve bien ta friponne de mine ;  
 Garde-toi bien de perdre tes défauts ;  
 Sois toujours belle, et surtout bien coquine.

---

### LE PARDON

A son voisin la gentille Isabelle  
 Fut se plaindre de son époux  
 Qui toujours lui cherchoit querelle.  
 — Croyez-moi, dit-il, vengez-vous.  
 Le conseil plut fort à la belle.  
 Le galant fut choisi pour servir son courroux.  
 A chaque heure du jour, c'étoit nouvelle plainte ;  
 Notre couple à l'envi signaloit son ardeur :  
 Mais la colère du vengeur  
 En moins de huit jours fut éteinte ;  
 De tout on se lasse à la fin.  
 La belle, que toujours la vengeance aiguillonne,  
 Six fois fut se plaindre un matin :  
 — Oh ! pour le coup, dit le voisin,  
 Je suis chrétien, je lui pardonne.

---

### LE RÉVEIL.

N'a pas longtemps qu'avisai Madelon  
 Qui reposoit sur la verte fougère :  
 Un doux zéphyr enflait son cotillon,  
 Si que je vis presque à nu son derrière.  
 A tel aspect, Amour, ce fis-je alors,

Le beau fessier ! la chair blanche et polie !  
 Que Madelon cache à l'œil de trésors !  
 Lors m'approchant de la belle endormie,  
 Tout bellement la pris entre mes bras ;  
 Et d'une main qu'Amour rendoit hardie,  
 Je découvris ses plus secrets appas.  
 Dormoit toujours la gentille pucelle,  
 Ou le feignoît, car n'ouvroit la prunelle ;  
 Jamais sommeil ne fut plus apparent.  
 De l'éveiller me prit la fantaisie,  
 Et me souvins qu'en cas peu différent,  
 J'avois guéri femelle assez jolie  
 De certain mal qu'on nomme pâmoison.  
 Peut-être encor c'est ce mal ; que sait-on ?  
 Or, quel malheur, si telle maladie  
 Faisoit mourir sans secours Madelon !  
 Sans plus tarder, j'appliquai le remède :  
 Prêt il étoit, et n'avoit besoin d'aide ;  
 Du premier coup la tirai du sommeil.  
 Lors, Madelon se frottant la paupière :  
 — Bon gré, me dit, vous sais de mon réveil,  
 Et grand plaisir m'avez-vous fait, compère.  
 Viendrai dormir tous les jours en ce lieu,  
 Puisque si bien savez comme il faut faire.  
 Pas ne manquez de m'éveiller ; adieu.

---

### ÉPITRE A UNE COQUETTE

C'est assez me croire ta dupe :  
 En dépit de ta vanité  
 Et du manège qui t'occupe,

D'honneur, je ne l'ai pas été.  
Sauve qui peut!... Jeune et charmante,  
Tes traits sur moi n'ont point porté.  
Sans doute l'insulte est criante ;  
C'est manquer à la probité.  
A tes ruses les plus secrettes,  
Qui..... moi, j'ai le front d'échapper !  
Tout amant qu'on ne peut tromper,  
Est un monstre aux yeux des coquettes.

Je l'avouerais, quand je te vis  
Fraîche, comme on l'est au bel âge,  
T'avancer au milieu des ris  
Et fixer la foule volage  
De tous nos jeunes étourdis,  
T'offrant des cœurs à ton passage ;  
Lorsque je vis tes beaux cheveux  
Tomber à boucles ondoyantes  
Sur tes épaules éclatantes ;  
Dont l'albâtre en ressortoit mieux ;  
Lorsque je vis sur tes grands yeux  
Tes longues paupières baissées,  
Et ton regard ingénieux  
Où l'on croit lire tes pensées ;  
Cette taille qui, tour à tour,  
Est légère et voluptueuse,  
Et sait être majestueuse  
Sans trop effaroucher l'amour ;  
Embrâsé d'une ardeur nouvelle,  
Quand je vis tout cela, Zulmé,  
Je m'écriai : Comme elle est belle !  
Qu'il seroit doux d'en être aimé !  
Mais après la première ivresse,

Quand laissant tomber le bandeau  
Je vis tes projets, ton adresse,  
Et tout le revers du tableau,  
Ta beauté, toujours sous les armes,  
Pour insulter à ses martyrs,  
L'artifice de tes soupirs  
Et le mensonge de tes larmes ;  
Quand je te vis à tes amans  
Jeter une amorce perfide  
Pour t'amuser de leurs tourmens ;  
Quand je surpris une âme aride  
Sous le masque des sentimens ;  
Lorsque, pour suivre une conquête,  
Je te vis avec tant de feu  
Mettre cent passions en jeu  
Avec l'amour-propre à leur tête ;  
Prompt alors à me dégager,  
Et plein d'un sang-froid qui m'étonne,  
Je m'écriai : Quelle est friponne !  
Et quel plaisir de s'en venger !  
Bref, la guerre entre nous commence :  
J'abjurai vite mon amour  
Et n'en gardai que l'apparence.  
Tu m'enhardis le premier jour ;  
Le second, j'en ris quand j'y pense,  
Tu fis un effort de décence.  
Les dédains même eurent leur tour ;  
Je me tins prêt à la défense.  
A cet acte d'hostilité,  
J'oppose une autre batterie ;  
J'encourage ta perfidie  
Par un désespoir imité.  
Bientôt mon air d'indifférence

Arme l'orgueil de tes appas.  
Nouvelle attaque, autres combats ;  
Nous déployons notre science,  
C'est à qui sera le plus faux.  
De l'art épuisant les chefs-d'œuvre,  
Je déconcerte tes manœuvres,  
Et contre-mine tes travaux.  
Ta prudence en vain se ménage  
Des chemins couverts et mêlés ;  
Dans tes plus sombres défilés,  
Je suis toujours sur ton passage.

Te souvient-il de ce moment  
Où, ballotté par ton caprice,  
Je soupirois si tendrement  
En accusant ton injustice ?  
J'appuyois ces soupirs trop vains  
Par un beau déluge de larmes ;  
Tes yeux alors sembloient sereins,  
Tu jouissois de mes alarmes.  
Eh bien ! ces pleurs, ils étoient feints :  
J'en suis désolé pour tes charmes.

Te souvient-il encor d'un soir  
Où, sur un sofa renversée,  
Et par cent zéphyrès caressée  
Dans le plus magique boudoir,  
Trois fois tu m'étois retracée  
Par le jeu d'un triple miroir ?  
Tes frais vêtements laissoient voir  
Une jambe au hasard jetée,  
Attitude exprès méditée  
Pour me rembarquer dans l'espoir !

La lumière demi-voilée,  
 Coloroit ton sein presque nu,  
 Allant, sans être contenu,  
 Comme une fleur sort effeuillée  
 Du calice qu'elle a rompu.  
 J'ordonnai : mes yeux s'allumèrent,  
 Doux avant-coureurs des plaisirs ;  
 Les gestes, les regards parlèrent.  
 Et tu les pris pour des désirs.  
 Tu t'abusois. Ciel, quel outrage !  
 En vain expiroit ta fierté,  
 En vain l'amour livroit passage  
 A l'heureuse témérité :  
 Tu sais trop combien je fus sage,  
 Et cependant des feux de l'âge  
 J'ai toute la vivacité.  
 Je riois de ta dignité  
 Qui contrastoit avec l'injure,  
 Du désordre de ta parure,  
 De ton maintien déconcerté ;  
 Et tu vis, dans cette aventure,  
 Que la jeunesse et la beauté  
 N'ont qu'un pouvoir bien limité,  
 Sans le charme de la nature.

Combien te surpasse à mes yeux  
 La bergère douce et sensible,  
 Qui, par un attrait invincible,  
 Naïvement fait un heureux !  
 Ses baisers peignent son ivresse,  
 Sans ôter rien à sa candeur.  
 Succombe-t-elle? sa faiblesse  
 La pare aux yeux de son vainqueur ;

Sans la moindre supercherie,  
Elle s'embellit en aimant,  
Et sa seule coquetterie  
Est l'art de plaire à son amant.

Mais quels tableaux vais-je te faire ?  
Je choisis là de vieux crayons,  
Et ressuscite la chimère  
Des Hylas et des Coridons  
Mourant d'amour sur la fougère,  
Et bien plus sots que leurs moutons.  
Va, Zulmé, fournis ta carrière :  
Il est tant de mortels blasés,  
Tant de petits seigneurs usés,  
Qui réclament ton savoir-faire !  
Exerce tes jolis talens  
Sur quelques fous mélancoliques ;  
Attaque des tempéramens  
Russes, anglois ou germaniques :  
Voilà, crois-moi, voilà tes gens.  
Pour moi, je hais trop l'artifice  
Et je tiens trop aux sentimens.  
Sais-je évaluer un caprice ?  
Sais-je priser de faux sermens ?  
Trompe, désespère, tourmente  
Les oisifs qui sont tes amans :  
Poursuis ; coquette de vingt ans,  
Ta couronne est encor brillante ;  
Mais c'est à trente où je t'attends.

## LE JUBILÉ

Au jubilé, comme sage,  
 Je voulois, selon l'usage,  
 Faire mes dévotions.  
 Suivant l'ordre du saint-père,  
 Je me dépêchois de faire  
 Trois ou quatre stations;  
 J'allois d'église en église,  
 Quand d'un air tout de franchise,  
 Une gueuse m'aborda :  
 A cette attaque imprévue,  
 D'abord je baissai la vue,  
 Mais le diable me tenta.  
 Elle me conduit chez elle,  
 Et je fus de la donzelle  
 Passablement régalé :  
 Si bien qu'en cet exercice  
 Je perdis le jubilé  
 Et gagnai la chaude-pisse.

## IL FAUT TOUJOURS

QUE LA FEMME COMMANDE

Or maintenant que le bon Dieu du jour  
 Des Africains va brûlant la contrée,  
 Qu'un cercle étroit chez nous borne son tour  
 > Et que l'hiver allonge la soirée,  
 Après souper, pour vous désennuyer,  
 Mes chers amis, écoutez une histoire

Touchant un pauvre et noble chevalier,  
Dont l'aventure est digne de mémoire.

Son nom étoit messire Jean Robert,  
Lequel vivoit sous le roi Dagobert.  
Il voyagea devers Rome la sainte,  
Qui surpassoit la Rome des Césars ;  
Il rapportoit de son auguste enceinte,  
Non des lauriers cueillis aux champs de Mars ;  
Mais des agnus avec des indulgences,  
Et des pardons et de belles dispenses.  
Mon chevalier en étoit tout chargé.  
D'argent fort peu ; car dans ces temps de crise,  
Tout paladin fut très-mal partagé ;  
L'argent n'alloit qu'aux mains des gens d'église.  
Sire Robert possédoit pour tout bien ;  
Sa vieille armure, un cheval et son chien ;  
Mais il avoit reçu pour apanage  
Les dons brillans et la fleur du bel âge :  
Force d'Hercule, et grâces d'Adonis,  
Dons fortunés qu'on prise en tout pays.

Comme il étoit assez près de Lutèce,  
Au coin d'un bois qui borde Charenton,  
Il aperçut la fringante Marton,  
Dont un ruban nouoit la blonde tresse.  
Sa taille est leste, et son petit jupon  
Laisse entrevoir sa jambe blanche et fine.  
Robert avance, il lui trouve une mine  
Qui tenteroit les saints du paradis ;  
Un beau bouquet de roses et de lis  
Est au milieu de deux pommes d'âlbâtre  
Qu'on ne voit point sans en être idolâtre,

Et de son teint la fleur de l'incarnat  
De son bouquet auroit terni l'éclat.  
Pour dire tout, cette jeune merveille,  
A son giron portoit une corbeille,  
Et s'en alloit avec tous ses attraits  
Vendre au marché du beurre et des œufs frais.  
Sire Robert, ému de convoitise,  
Descend d'un saut, l'accolé avec franchise.  
— J'ai vingt écus, dit-il, dans ma valise;  
C'est tout mon bien; prenez encor mon cœur,  
Tout est à vous. — C'est pour moi trop d'honneur,  
Lui dit Marton. Robert presse la belle,  
La fait tomber et tombe aussitôt qu'elle,  
Et la renverse, et casse tous ses œufs.  
Comme il cassoit, son cheval ombrageux,  
Épouvanté de la fière bataille,  
Au loin s'écarte et fuit dans la broussaille.  
De Saint-Denis un moine survenant,  
Monte dessus et trotte à son couvent.  
Enfin Marton rajustant sa coiffure,  
Dit à Robert : — Où sont mes vingt écus?  
Le chevalier tout pantois et confus,  
Cherchant en vain sa bourse et sa monture,  
Veut s'excuser; nulle excuse ne sert;  
Marton ne peut digérer son injure  
Et va porter sa plainte à Dagobert.  
— Un chevalier, dit-elle, m'a pillée  
Et violée, et surtout point payée.  
Le sage prince à Marton répondit :  
— C'est de viol que je vois qu'il s'agit :  
Allez plaider devant ma femme Berthe,  
En tels procès la reine est très-experte ;  
Bénignement elle vous recevra,

Et sans délai justice se fera.  
Marton s'incline. et va droit à la reine.  
Berthe étoit douce, affable, accorte, humaine,  
Mais elle avoit de la sévérité  
Sur le grand point de la pudicité.  
Elle assembla son conseil de dévotés ;  
Le chevalier, sans éperons, sans bottes,  
La tête nue et le regard baissé,  
Leur avoua ce qui s'étoit passé ;  
Que vers Charonne il fut tenté du diable ;  
Qu'il succomba, qu'il se rendit coupable ;  
Qu'il en avoit un très-pieux remord ;  
Puis il reçut sa sentence de mort.  
Robert étoit si beau, si plein de charmes,  
Si bien tourné, si frais et si vermeil,  
Qu'en le jugeant la reine et son conseil  
Lorgnoient Robert et répandoient des larmes.  
Marton de loin dans un coin soupira,  
Dans tous les cœurs la pitié trouva place.  
Berthe au conseil alors remémora  
Qu'au chevalier on pouvoit faire grâce,  
Et qu'il vivroit pour peu qu'il eût d'esprit ;  
Car vous savez que notre loi prescrit  
De pardonner à qui nous pourra dire  
Ce que la femme en tous les temps désire :  
Bien entendu qu'il explique le cas  
Très-nettement, et ne nous fâche pas.  
La chose étant au conseil exposée,  
Fut à Robert aussitôt proposée,  
La bonne Berthe, afin de le sauver,  
Lui concéda huit jours pour y rêver :  
Il fit serment aux genoux de la reine,  
De comparoître au bout de la huitaine,

Remercia du décret lénitif,  
 Prit congé d'elle et partit tout pensif.  
 Comment nommer, disoit-il en lui même,  
 Très-nettement ce que toute femme aime,  
 Sans la fâcher ? La reine et son sénat  
 Ont aggravé mon trop piteux état  
 J'aimerois micux, puisqu'il faut que je meure,  
 Que sans délai l'on m'eût pendu sur l'heure.  
 Dans son chemin, dès que Robert trouvoit  
 Ou femme ou fille, il prioit la passante  
 De lui conter ce que plus elle aimoit ;  
 Toutes faisoient réponse différente,  
 Toutes mentoient ; nulle n'alloit au fait.  
 Sire Robert au diable se donnoit.

Déjà sept fois l'astre qui nous éclaire  
 Avoit doré les bords de l'hémisphère,  
 Quand sur un pré, sous des ombrages frais,  
 Il vit de loin vingt beautés ravissantes  
 Dansant en rond ; leurs robes voltigeantes  
 Étoient à peine un voile à leurs attraits.  
 Le doux Zéphire en se jouant auprès,  
 Laissoit flotter leurs tresses ondoyantes ;  
 Sur l'herbe tendre elles formoient leurs pas,  
 Rasant la terre et ne la touchant pas.  
 Robert approche, et du moins il espère  
 Les consulter sur sa maudite affaire.  
 En un moment tout disparoît, tout fuit.  
 Le jour baissant, à peine il étoit nuit ;  
 Il ne vit plus qu'une vieille édentée,  
 Au teint de suie, à la taille écourtée,  
 Pliée en deux, s'appuyant d'un bâton ;  
 Son nez pointu touche à son court menton.

D'un rouge brun sa paupière est bordée,  
Quelques crins blancs couvrent son noir chignon;  
Un vieux tapis qui lui sert de jupon,  
Tombe à moitié sur sa cuisse ridée :  
Elle fit peur au brave chevalier  
Elle l'accoste, et d'un ton familier,  
Lui dit : — Mon fils, je vois à votre mine  
Que vous avez un chagrin qui vous mine,  
Apprenez-moi vos tribulations ;  
Nous souffrons tous, mais parler nous soulage,  
Il est encore des consolations.  
J'ai beaucoup vu, le sens vient avec l'âge.  
Aux malheureux quelquefois mes avis  
Ont fait du bien quand on les a suivis.  
Le chevalier lui dit : — Hélas ! ma bonne,  
Je vais cherchant des conseils, mais en vain ;  
Mon heure arrive, et je dois en personne,  
Sans plus attendre, être pendu demain,  
Si je ne dis à la reine, à ses femmes,  
Sans les fâcher, ce qui plaît tant aux dames.  
La vieille alors lui dit : — Ne craignez rien ;  
Puisque vers moi le bon Dieu vous envoie,  
Croyez, mon fils, que c'est pour votre bien.  
Devers la cour cheminez avec joie :  
Allons ensemble, et je vous apprendrai  
Ce grand secret de vous tant désiré ;  
Mais jurez-moi qu'en me devant la vie,  
Vous serez juste, et que de vous j'aurai  
Ce qui me plaît, et qui me fait envie.  
L'ingratitude est un crime odieux :  
Faites serment, jurez par mes beaux yeux  
Que vous ferez tout ce que je désire.  
Le bon Robert le jura, non sans rire.

— Ne riez point : rien n'est plus sérieux,  
 Reprit la vicille ; et les voilà tous deux,  
 Qui côte à côte arrivent en présence  
 De reine Berthe et de la cour de France.  
 Incontinent le conseil assemblé,  
 La reine assise, et Robert appelé :  
 — Je sais, dit-il, votre secret, mesdames,  
 Ce qui vous plaît en tous lieux, en tout temps,  
 N'est pas toujours d'avoir beaucoup d'amans,  
 Mais fille, ou femme, ou veuve, ou laide, ou belle,  
 Ou pauvre, ou riche, ou galante, ou cruelle,  
 La nuit, le jour, veut être, à mon avis,  
 Tant qu'elle peut, la maîtresse au logis,  
 Il faut toujours que la femme commande ;  
 C'est là son goût : si j'ai tort qu'on me pende.

Comme il parloit, tout le palais conclut  
 Qu'il parloit juste, et qu'il touchoit au but.  
 Robert absous baisoit la main de Berthe,  
 Quand de haillons et de fange couverte,  
 Au pied du trône on vit notre sans-dent  
 Criant justice et la presse fendant :  
 On lui fait place, et voici sa harangue :  
 — O reine Berthe ! ô beauté dont la langue  
 Ne prononça jamais que vérité,  
 Vous dont l'esprit connoît toute équité,  
 Vous dont le cœur s'ouvre à la bienfaisance,  
 Ce paladin ne doit qu'à ma science  
 Votre secret ; il ne vit que par moi.  
 Il a juré mes beaux yeux et sa foi  
 Que j'obtiendrois de lui ce que j'espère.  
 Vous êtes juste et j'attends mon salaire.  
 — Il est très-vrai, dit Robert, et jamais

On ne me vit oublier les bienfaits ;  
 Mais vingt écus, mon cheval, mon bagage,  
 Et mon armure étoient tout mon partage.  
 Un moine noir a, par dévotion,  
 Saisi le tout quand j'assaillois Marton ;  
 Je n'ai plus rien, et malgré ma justice,  
 Je ne saurois payer ma bienfaitrice.  
 La reine dit : — Tout vous sera rendu ;  
 On punira votre voleur tondu.  
 Votre fortune en trois parts divisée :  
 Fera trois lots justement compensés :  
 Les vingt écus à Marton la lésée  
 Sont dûs de droit et pour ses œufs cassés ;  
 La bonne vieille aura votre monture,  
 Et vous, Robert, vous aurez votre armure.  
 La vieille dit : — Rien n'est plus généreux,  
 Mais ce n'est pas son cheval que je veux ;  
 Rien de Robert ne me plaît que lui-même :  
 C'est sa valeur et ses grâces que j'aime ;  
 Je veux régner sur son cœur amoureux :  
 De ce trésor ma tendresse est jalouse,  
 Entre mes bras Robert doit vivre heureux ;  
 Dès cette nuit je prétends qu'il m'épouse.

A ce discours que l'on n'attendoit pas,  
 Robert glacé laisse tomber ses bras,  
 Puis fixement contemplant la figure  
 Et les haillons de notre créature,  
 Dans son horreur il recula trois pas,  
 Signe son front, et d'un ton lamentable,  
 Il s'écrioit : — Ai-je donc mérité  
 Ce ridicule et cette indignité ?  
 J'aimerois mieux que votre majesté

Me fiançât à la mère du diable ;  
 La vieille est folle, elle a perdu l'esprit.  
 Lors tendrement, notre sans-dent reprit :  
 — Vous le voyez, ô reine ! il me méprise,  
 Il est ingrat : les hommes le sont tous ;  
 Mais je vaincrai ses injustes dégoûts ;  
 De sa beauté j'ai l'âme trop éprise,  
 Je l'aime trop pour qu'il ne m'aime pas.  
 Le cœur fait tout : j'avoue avec franchise  
 Que je commence à perdre mes appas ;  
 Mais j'en serai plus tendre et plus fidelle :  
 On en vaut mieux, on orne son esprit,  
 On sait penser, et Salomon a dit  
 > Que femme sage est plus que femme belle.  
 Je suis bien pauvre, est-ce un si grand malheur ?  
 La pauvreté n'est pas un déshonneur.  
 N'est-on content que sur un lit d'ivoire ?  
 Et vous, madame, en ce palais de gloire,  
 Quand vous couchez côte à côte du roi.  
 Dormez-vous mieux, aimez-vous mieux que moi ?  
 De Philémon vous connoissez l'histoire :  
 Amant aimé dans le coin d'un taudis,  
 Jusqu'à cent ans il caressa Beaucis.  
 > Les noirs chagrins, enfans de la vieillesse,  
 N'habitent point sous nos rustiques toits ;  
 De vice fuit où n'est point la mollesse,  
 Nous servons Dieu, nous égalons les rois ;  
 Nous soutenons l'honneur de vos provinces,  
 Nous vous faisons de vigoureux soldats ;  
 Et croyez-moi, pour peupler vos états,  
 Les pauvres gens valent mieux que vos princes.  
 Que si le ciel à mes chastes désirs,  
 N'accorde pas le bonheur d'être mère,

Les fleurs du moins sans les fruits peuvent plaire. ✓  
On me verra jusqu'à mon dernier jour,  
Cueillir les fleurs de l'arbre de l'amour.

La décrépète, en parlant de la sorte,  
Charma le cœur des dames du palais.  
On adjugea Robert à ses attraits ;  
De son serment la sainteté l'emporte  
Sur son dégoût ; la dame encor voulut  
Être à cheval entre ses bras menée  
A sa chaumière où ce noble hymenée  
Doit s'achever dans la même journée ;  
Et tout fut fait comme à la vieille il plut.  
Le chevalier sur son cheval remonte,  
Prend tristement sa femme entre ses bras,  
Saisi d'horreur et rougissant de honte,  
Tenté cent fois de la jeter en bas,  
De la noyer ; mais il ne le fit pas,  
Tant des devoirs de la chevalerie  
La loi sacrée étoit alors chérie.  
Sa tendre épouse, en trottant avec lui,  
Lui rappeloit les exploits de sa race,  
Lui racontoit comment le grand Clovis  
Assassina trois rois de ses amis ;  
Comment du ciel il mérita la grâce.  
Elle avoit vu le beau pigeon béni,  
Du haut des cieux apportant à Remi  
L'ampoule sainte et le céleste chrême  
Dont ce grand roi fut oint dans son baptême.  
Elle mêloit à ses narrations  
Des sentimens et des réflexions,  
Des traits d'esprit et de morale pure,  
Qui, sans couper le fil de l'aventure,

Faisoient penser l'auditeur attentif,  
Et l'instruisoient, mais sans l'air instructif.  
Le bon Robert à toutes ces merveilles  
Le cœur ému prêtoit ses deux oreilles,  
Tout délecté quand sa femme parloit,  
Prêt à mourir quand il la regardoit.

L'étrange couple arrive à la chaumière  
Que possédoit l'affreuse aventurière ;  
Elle se trousse, et de sa sale main,  
De son époux arrange le festin,  
Frugal repas fait pour ce premier âge,  
Plus célébré qu'imité par le sage.  
Deux ais pourris sur trois pieds inégaux  
Formoient la table où les époux soupèrent.  
A peine assis sur deux minces tréteaux.  
Du triste époux les regards se baissèrent.  
La décrépité égaya le repas  
Par des propos plaisants et délicats,  
Par des bons mots qui piquent et qu'on aime,  
Si naturels, que l'on croiroit soi-même  
Les avoir dits. Robert fut si content,  
Qu'il en sourit, et qu'il crut un moment  
Qu'elle pouvoit lui paroître moins laide  
Elle voulut, quand le souper finit,  
Que son époux vînt avec elle au lit.  
Le désespoir, la fureur le possède :  
A cette crise, il souhaite la mort ;  
Mais il se couche, il se fait cet effort ;  
Il l'a promis, le mal est sans remède.  
Ce n'étoit point deux sales demi-draps,  
Percés de trous et rongés par les rats,  
Mal étendus sur de vieilles javelles,

Mal recousus encor par des ficelles,  
 Qui révoltoient le guerrier malheureux :  
 Du saint hymen les devoirs rigoureux  
 S'offroient à lui sous un aspect horrible.  
 — Le ciel, dit-il, voudroit-il l'impossible ?  
 A Rome on dit que la grâce d'en-haut  
 Donne à la fois le vouloir et le faire ;  
 La grâce et moi nous sommes en défaut :  
 Par son esprit ma femme a de quoi plaire,  
 Son cœur est bon ; mais dans le grand conflit  
 Peut-on jouir du cœur et de l'esprit ?  
 Ainsi parlant le bon Robert se jette,  
 Froid comme glace, au bord de sa couchette,  
 Et pour cacher son cruel déplaisir,  
 Il feint qu'il dort, mais il ne peut dormir.  
 La vieille alors lui dit d'une voix tendre,  
 En le piquant : — Ah ! Robert, dormez-vous ?  
 Charmant ingrat, cher et cruel époux,  
 Je suis rendue, hâtez-vous de vous rendre ;  
 De ma pudeur les timides accens  
 Sont subjugués par la voix de mes sens.  
 Régnez sur eux ainsi que sur mon âme :  
 Je meurs ! je meurs ! Ciel, à quoi réduis-tu  
 Mon naturel qui combat ma vertu ?  
 Je me dissous, je brûle, je me pâme !  
 Ah ! le plaisir m'enivre malgré moi ;  
 Je n'en peux plus : faut-il mourir sans toi ?  
 Va, je te mets dessus ta conscience.  
 Robert avoit un fonds de complaisance,  
 Et de candeur et de religion ;  
 De son épouse il eut compassion.  
 — Hélas ! dit-il, j'aurois voulu, madame,  
 Par mon ardeur égaler votre flamme ;

Mais que pourrois-je ? — Allez, vous pourrez tout,  
 Reprit la vieille : il n'est rien à votre âge  
 Dont un grand cœur enfin ne vienne à bout,  
 Avec des soins, de l'art et du courage.  
 Songez combien les dames de la cour  
 Célébreront ce prodige d'amour.  
 Je vous parois peut-être dégoûtante,  
 Un peu ridée, et même un peu puante,  
 Cela n'est rien pour des héros bien nés :  
 Fermez les yeux, et bouchez-vous le nez,

Le chevalier amoureux de la gloire,  
 Voulut enfin tenter cette victoire :  
 Il obéit, et se piquant d'honneur,  
 N'écoutant plus que sa rare valeur,  
 Aidé du ciel, trouvant dans sa jeunesse  
 Ce qui tient lieu de beauté, de tendresse,  
 Fermant les yeux, se mit à son devoir.  
 — C'en est assez, lui dit sa tendre épouse,  
 J'ai vu de vous ce que j'ai voulu voir :  
 Sur votre cœur j'ai connu mon pouvoir ;  
 De ce pouvoir ma gloire étoit jalouse.  
 J'avois raison, convenez-en, mon fils,  
 Femme toujours est maîtresse au logis.  
 Ce qu'à jamais, Robert, je vous demande,  
 C'est qu'à mes soins vous vous laissiez guider,  
 Obéissez, mon amour vous commande  
 D'ouvrir les yeux et de me regarder.

Robert regarde : il voit à la lumière  
 De cent flambeaux, sur vingt lustres placés,  
 Dans un palais, qui fut cette chaumière,  
 Sous des rideaux de perles rehaussés,

Une beauté dont le pinceau d'Apelle,  
 Ou de Vanlo, ni le ciseau fidelle  
 Du bon Pigal, Lemoine, ou Phidias,  
 N'auroient jamais imité les appas.  
 C'étoit Vénus, mais Vénus amoureuse,  
 Telle qu'elle est, quand les cheveux épars,  
 Les yeux noyés dans sa langueur heureuse,  
 Entre ses bras elle attend le dieu Mars.  
 — Tout est à vous, ce palais et moi-même ;  
 Jouissez-en, dit-elle à son vainqueur ;  
 Vous n'avez point dédaigné la laideur,  
 Vous méritez que la beauté vous aime.

Or maintenant j'entends mes auditeurs  
 Me demander quelle étoit cette belle  
 De qui Robert eut les tendres faveurs.  
 Mes chers amis, c'étoit la fée Urgelle,  
 Qui, dans son temps, protégea nos guerriers,  
 Et fit du bien aux pauvres chevaliers.  
 O l'heureux temps que celui de ces fables  
 Des bons démons, des esprits familiers,  
 Des safardets aux mortels secourables !  
 On écoutoit tous ces faits admirables  
 Dans son château, près d'un large foyer :  
 Le père et l'oncle et la mère et la fille,  
 Et les voisins et toute la famille  
 Ouvroient l'oreille à monsieur l'aumônier,  
 Qui leur faisoit des contes de sorcier.  
 On a banni les démons et les fées,  
 Sous la raison les grâces étouffées,  
 Livrent nos cœurs à l'insipidité ;  
 Le raisonneur tristement s'accrédite,  
 On court, hélas ! après la vérité ;  
 Ah ! croyez-moi, l'erreur a son mérite.

## A UN MARI QUI BAT SA FEMME

Battre ta femme de la sorte,  
 Sous tes pieds la laisser pour morte,  
 Et d'un bruit scandaleux les voisins alarmer !  
 Tu vas passer pour un infâme.  
 Compère, l'on sait bien qu'il faut battre une femme,  
 Mais il ne faut pas l'assommer.

---

## LA MAITRESSE DE PLAIN-CHANT

Une abbesse instruisoit une jeune novice  
 Dans le chant propre à la communauté  
 Sur certain mot latin dans un psaume usité  
 Qu'elle chantoit mal par malice.  
 Ce mot, à ce qu'un auteur dit,  
 Est celui-ci : *Conculcavit*.  
 — Entonnez bien, lui disoit-elle ;  
 Tenez-moi bien ferme ce *con* ;  
 Haussez le *cul* : fort bien, la belle,  
 Un peu plus haut encore : là, c'est bon.  
 Pour le *vit*, faites-le bien long.  
 De cette syllabe allongée,  
 Je connois la mesure à fond ;  
 Père Blaise, après le sermon,  
 Me l'a plus d'une fois montrée.

---

## LE JESUITE ET LE TABLEAU

Un jésuite attentivement  
 Considéroit une femme en peinture.  
 Peinte elle étoit divinement,  
 Mais immodeste en étoit la posture :  
 Elle étoit nue et, du bout de son doigt,  
 Grattoit ce que tout bon jésuite  
 Ne peut voir sans horreur quand il a le cœur droit.  
 A cet aspect le bon père s'irrite,  
 Maudit le peintre et le pinceau  
 Qui fit un si vilain tableau.  
 — Il est vrai, dit un janséniste  
 Qui se trouvoit là par hasard ;  
 Ce tableau, pieux moliniste,  
 Mérite pour le moins la hart :  
 Mais si cette Vénus, mon très-révérénd père,  
 Tournoit un peu plus le derrière  
 Et cachoit son jansénus,  
 Blâmeriez-vous alors le peintre et la Vénus ?

---

 RONDEAU A M<sup>lle</sup> P\*\*\*

*que je surpris mettant sa chemise*

*Et cætera, qui pro quo, recipe,*  
 Sont, comme on dit, les trois fléaux du monde :  
 Un quatrième au calcul échappé,  
 C'est le beau corps de dame Florimonde,  
 Du haut en bas à nu développé.  
 Car n'est aucun, fût-il aussi huppé

Que d'Arbrissel, qui n'ait le cœur happé,  
Voyant ses bras, son sein, sa cuisse ronde,

*Et cætera.*

Or, à sa porte en vain nul n'a frappé.  
Il n'est petit ni grand qui s'y morfonde :  
A tous elle ouvre, et sur le canapé  
On vous l'étend, d'abord, sans qu'elle en gronde :  
Puis vous gagnez, entre ses bras campé,

*Et cætera.*

---

### LE FLORENTIN

Avec sa chèvre un Florentin  
Fut surpris dans un cas vilain.  
D'abord on saisit le coupable  
Avec sa chèvre. — Misérable !  
Brûlé sur l'heure !... — Ah ! messeigneurs,  
Crioit notre homme tout en pleurs,  
Daignez m'écouter, je vous prie :  
Je ne l'ai pas fait méchamment.  
Je voulois faire seulement  
Un monstre pour gagner ma vie.

---

### LA FEMME INFATIGABLE

Maître Jupin, avec la belle Alcmène,  
D'Amphitryon jouoit le rôle au mieux ;  
Baisers donnés, puis rendus par centaine,  
Du gentil couple entretenoient les feux.  
Pas ne dormit Alcmène, je vous jure ;

La bonne dame étoit faite à ce jeu...  
 Besoin très-fort est d'être diable ou dieu,  
 Pour jusqu'au bout pousser telle aventure.  
 Enfin, après maints baisers de retour,  
 Maints doux ébats, le galant lâcha prise.

Qu'avez-vous donc ? dit Alcèmène surprise :  
 Quel mal vous point ? En chemin rester court !  
 Si bien alliez ! continuez, de grâce,  
 Encor... — Ne puis fournir à votre amour,  
 Reprend le dieu : trop éprouve en ce jour  
 Qu'à cettui jeu femme n'est jamais lasse.

---

## LE PETIT BIEN DE LISE

Du plus beau des petits endroits  
 Lise est propriétaire ;  
 Son petit bien est à la fois  
 Forêt, île et parterre.  
 On y voit buissons et gazons,  
 Bois et mille autres choses.  
 Même dans ces jolis buissons,  
 On voit fleurir des roses.

Sur les roses de ce réduit  
 Phébus est sans puissance :  
 Mais l'astre argenté de la nuit  
 Préside à leur naissance.  
 Lise sait l'instant non trompeur  
 Qu'elles seront écloses,  
 Et reçoit toute sa fraîcheur  
 De l'éclat de ces roses.

Elles ne tiennent rien de l'art,  
 Mais tout de la nature ;  
 Elles brillent loin du regard  
 Et naissent sans culture.  
 Lise, dont l'esprit est prudent,  
 Et qui n'est point pressée,  
 Attend, pour arroser le champ,  
 Que la fleur soit passée.

C'est ainsi que Lise entretient  
 Cette île fortunée  
 Où le temps des roses revient  
 Douze fois dans l'année.  
 Mais n'en déplaise cependant  
 A leur source divine,  
 Ces roses là pour un amant  
 Ne sont pas sans épine.

Conserve ce bien précieux.  
 Ce charmant héritage :  
 Lise, ce sont les petits lieux  
 Qu'on aime davantage.  
 Dès longtemps, je te l'ai prédit,  
 Tel est l'ordre des choses,  
 Si ton domaine s'arrondit,  
 Hélas! adieu les roses.

---

## LA MUETTE

AIR : *J'vous prêterai mon manchon.*

Dans un bosquet, près de Lisette,  
 Colin parloit de ses amours :

La belle faisant la muette,  
 Par signe approuvoit ses discours.  
 — Que dois-je, dit-il, penser de ce geste,  
 Si ton cœur ne me dit le reste ?  
 Mais, mademoiselle Louison,  
     Répondez donc,  
     Dites oui ou non :  
     Comment trouvez-vous ça ?  
     Suis-je bien là ?  
     Comment trouvez-vous ça ?

Dans son silence elle s'obstine ;  
 Colin, pour la faire jaser,  
 Sur la bouche de la mutine  
 Prend et reprend un doux baiser.  
 — Je sens, dit-il, qu'il augmente ma flamme :  
 Mon feu passe-t-il dans ton âme ?  
 Mais, mademoiselle Louison, etc.

Ma foi, je n'y puis rien comprendre,  
 Dit-il en découvrant son sein.  
 Quoi ! faut-il, pour me faire entendre,  
 Promener là-dessus ma main ?  
 Je vois... je tiens... que mon âme est joyeuse !  
 Quoi ! tu n'es donc pas chatouilleuse ?  
 Mais, mademoiselle Louison, etc.

Pas un mot, pas une parole !  
 Morbleu ! dit-il, tu parleras ;  
 Je suis pressé, le temps s'envole :  
 Soudain il la prend dans ses bras :  
 Puis avec elle il tombe sur l'herbette :  
 — Hé bien ! à qui tient-il, Lisette ?  
 Mais, mademoiselle Louison, etc.

Lise, d'un œil mourant et tendre,  
 De Colin imite l'ardeur,  
 Et sans songer à se défendre,  
 Souffre qu'il soit trois fois vainqueur.  
 — Sens-tu, dit-il, sens-tu comme je t'aime ?  
 A présent m'aimes-tu de même ?  
 Mais, mademoiselle Louison, etc.

— Ah ! fort bien, lui répond Lisette,  
 Laissant échapper un soupir ;  
 Le désir me rendoit muette.  
 Et je parle grâce au plaisir.  
 Mais à présent tu peux bien sans obstacle  
 M'interroger... Ah ! quel miracle !  
 Quoi ! mademoiselle Louison,  
 Vous parlez donc ?  
 Le tour est bon :  
 Vous parlerez demain  
 Avec Colin ;  
 Vous parlerez demain.

---

## LE SORT DES MARIS

MENUET

— Lucas, contente mes désirs ;  
 Allons, c'est assez dormir :  
 Faut-il toujours te prévenir  
 Sur un plaisir  
 Que l'hymen fait sentir ?  
 Non, je ne puis m'en abstenir,  
 Rien ne peut me contenir ;

D'un autre je vais l'obtenir,  
Pour te punir.  
Dans le moment, Isabelle  
Le lève et prend la chandelle :  
De son époux,  
Méprisant les dégoûts,  
Se lève tout en courroux,  
Et s'en fut trouver Martin,  
Qui dès le grand matin,  
Étoit au rendez-vous.  
Lucas, bien loin d'être chagrin,  
Est charmé de son dessein,  
Et bénit cent fois le destin  
D'être débarrassé de ce lutin :  
Catin  
L'attendoit dans le jardin,  
Où pour certain  
Son mari mettoit Isabelle en train.  
Mieux que dans les draps,  
Chacun, entre les bras  
De l'objet de ses vœux,  
Goûtoit le fruit des beaux feux.  
Mais à leur malheur  
Succéda la frayeur ;  
Car l'aurore parut  
Et chacun se reconnut.  
Isabelle à petit bruit  
Trotte et s'enfuit ;  
Catin, d'un air nonchalant,  
En fait autant ;  
Les maris en même temps  
S'en furent cocus et contents.

---

## LES DEUX SŒURS

Ce fut dans un bosquet charmant,  
 Dis-moi, t'en a-t-il fait autant ?  
 Qu'un satyre vint brusquement...  
 Ma sœur, que le pas est glissant !

« Car j'eus affaire à un vaurien, pis qu'un lutin,  
 « qui vouloit jouer de la main comme le plus grand  
 « libertin. Dis-moi, ma sœur,

Dis-moi, t'en a-t-il fait tontaine,  
 Dis-moi, t'en a-t-il fait autant ?

Ce satyre vint brusquement,  
 Dis-moi, t'en a-t-il fait autant ?  
 Il m'applique un baiser brûlant :  
 Ma sœur, c'étoit là justement.

« Qu'il se plaça, qu'il me força, qu'il m'embrassa,  
 « qu'il s'empessa de me faire tout ça, ma sœur !

Dis-moi, t'en a-t-il fait tontaine, etc.

Il m'applique un baiser brûlant ;  
 Dis-moi, t'en a-t-il fait autant ?  
 Ce baiser fut si surprenant,  
 Ma sœur, que je dis seulement :

« Ah ! chien de vaurien ! tu t'y prends bien ! Sais-tu,  
 « libertin, que je te ferai aller par un autre chemin ?  
 « Ma sœur !

Dis-moi, t'en a-t-il fait tontaine, etc.

Ce baiser fut si surprenant !  
 Dis-moi, t'en a-t-il fait autant ?  
 Qu'il me fit tomber à l'instant :  
 Ma sœur, peut-on faire autrement ?

« Quand on glisse, qu'on tombe sans malice, qu'il  
 « n'y a ni garde ni suisse, il faut bien malgré soi qu'on  
 « obéisse : cela est bien dur ! Ah ! ma chère sœur !

Dis-moi, t'en a-t-il fait tontaine, etc.

Qu'il me fit tomber à l'instant ;  
 Dis-moi, t'en a-t-il fait autant ?  
 Moi, de la main je me défends,  
 Ma sœur, et par grand accident,

« Il étoit grand, entreprenant, séduisant, méchant,  
 « violent, même insolent. Ah ! ma sœur !

Dis-moi, t'en a-t-il fait tontaine, etc.

Moi, de la main je me défends ;  
 Dis-moi, t'en a-t-il fait autant ?  
 Que va-t-il faire en ce moment ?  
 Ma sœur, quel tendre engagement !

« Il s'approche de moi tout tremblant, se disant le  
 « plus constant des amans, pleurant, soupirant... Que  
 « cela est embarrassant, ma chère sœur !

Dis-moi, t'en a-t-il fait tontaine, etc.

Que va-t-il faire en ce moment ?  
 Dis-moi, t'en a-t-il fait autant ?

J'ôte sa main ; soin impuissant !  
 Il glisse l'autre plus avant.

« Ah ! le scélérat ! le renégat ! ce n'est pas son novi-  
 « ciat qu'il commence là : ma petite sœur !

Dis-moi, t'en a-t-il fait tontaine, etc.

J'ôte sa main ; soin impuissant !

Dis-moi, t'en a-t-il fait autant ?

Je veux crier ; mais vainement,

Ma sœur !... ma voix va se perdant.

« Ah ! ah ! ah ! j'étouffe !... j'étouffe !... il m'ôte mes  
« pantouffes. Ah ! ma chère petit sœur !

Dis-moi, t'en a-t-il fait tontaine,

Dis-moi, t'en a-t-il fait autant ?

Je veux crier, mais vainement ;

Dis-moi, t'en a-t-il fait autant ?

Ma sœur, quatre fois brusquement....

— Quatre fois, ma sœur ? — Oui vraiment.

L'infâme !

— Ah ! que ton satyre est charmant.

## RONDE A DANSER

AIR : *Aye, aye Jeannette.*

Marotte, avec ses amis,

On ne doit point avoir honte :

L'autre jour, ah ! j'en frémis !

Il faut que je te le conte.

Aye, aye, aye, aye, aye, aye,

Aye, aye, aye, Jeannette,

Jeannette, aye, aye, aye.

Cet automne, un beau berger

Me dit : Jeanneton, ma mie,

Tu peux venir sans danger  
Avec moi dans la prairie.  
Aye, aye, etc.

Je le suivis bonnement  
Du vallon vers un bois sombre ;  
Auprès d'un ruisseau charmant,  
Nous nous assîmes à l'ombre.  
Aye, aye, etc.

Il me tenoit des discours  
D'un air si vif et si tendre,  
Qu'en vérité des plus sourds  
Il se seroit fait entendre.  
Aye, aye, etc.

En vain aurois-je tâché  
De m'enfuir, chère Marotte :  
Le drôle avoit attaché  
Son juste-au-corps à ma cotte.  
Aye, aye, etc.

J'eus beau tenir ses deux mains,  
Je crois que le bon apôtre,  
Pour parvenir à ses fins,  
En avoit encore une autre.  
Aye, aye, etc.

Je n'ai de ma vie été  
Si courageuse et si lasse ;  
Mille fois je répétau :  
Ah ! laisse-moi donc, de grâce.  
Aye, aye, etc.

Je poussai jusques au bout

Ma résistance inouïe,  
 Et j'étois déjà debout ;  
 Mais tombant évanouie,  
 Aye, aye, etc.

---

## LA FEMME PRUDENTE

AIR : *Jupin de grand matin.*

Ce petit air badin,  
 Ce transport soudain  
 Marque un mauvais dessein :  
 Tout ce train  
 Me lasse à la fin.  
 De dessus mon sein  
 Retirez cette main.  
 Que fait l'autre à mes pieds ?  
 Vous essayez  
 De passer le genou !  
 Êtes-vous fou ?  
 Voulez-vous bien finir,  
 Et vous tenir ?  
 Il arrivera, monsieur,  
 Un malheur.  
 Ah ! c'est trop s'oublier !  
 Je vais crier !  
 Tout me manque à la fois,  
 Et force, et voix.....  
 En entrant, avez-vous  
 Tiré du moins sur nous  
 Les verroux ?

## COUPLET

Sur l'air : *Quel caprice, quelle injustice !*

Qu'on me baise!  
Plus chaud que braise,  
Mon con, Nicaise,  
Se présente à toi.

Qu'on me baise,  
Point de foutaise :  
Viens, bande-à-l'aise,  
Vite, mets-le-moi.

Avance donc, foutu Colin !  
Quoi ! tu n'es pas encore en train ?

Et dans ma main,  
Qu'à te branler je lasse en vain,  
Ton vit plus froid que glace

Reste mollasse,  
Il foutimasse :  
Quel bougre d'engin !

Mais il dresse,  
Par mon adresse  
Le charme cesse.

Qu'il est gros et long !  
Que sa flamme  
Brûle mon âme !  
Ah ! je me pâme !  
Que le foutre est bon !

---

## LE BEURRE

Autrefois, sans tant d'examen,  
 On se piquoit d'amour pour une belle ;  
 Et presque sûr d'être toujours fidèle,  
 On passoit tendrement de l'Amour à l'Hymen.  
 Mais à présent on ne dit plus *Amen*,  
 Sans savoir si la demoiselle  
 Ne donne au moins son pesant d'or  
 Avec sa main ; le bien seul fait l'accord.  
 Maudite loi ! pas ainsi n'en usèrent  
 Maître Trichet et la jeunette Alix,  
 Lorsque tous deux ils s'épousèrent.  
 L'un jeune, et l'autre faite aux dépens de Cypris,  
 Différemment tous deux valoient leur prix.  
 Voici comment la destinée  
 Les fit connoître. Une belle journée,  
 (C'étoit, je crois, sur la fin du printemps)  
 Messer Trichet, maître de tout son temps,  
 Fort bien le prit pour un pèlerinage  
 Assez connu, qui n'est loin de Paris,  
 Nanterre enfin ; le dévot personnage  
 Arrive à jeun, il se l'étoit promis :  
 De dire qu'il ouït la messe,  
 Qu'il fit ce qu'on fait à confesse,  
 Seroit de trop. Pour peu qu'il soit chrétien,  
 Notre lecteur s'en doute bien.  
 Trichet aimoit le vin ; il eut pour pénitence  
 De se mettre huit jours au lait,  
 Et de prendre pour sa pitance  
 Du fromage, au lieu de poulet.

Dans le village étoit une laitière ;  
L'obéissance y conduisit Trichet.  
Eussiez-vous cru que dans cette chaumière  
Il eût rencontré plus d'attrait  
Qu'au cabaret ?

La fille du logis, au coloré visage,  
Aux yeux noirs et perçants, l'enchanteresse Alix,  
Qui, ne comptant quatre ans par dessus dix,  
Rassembloit en son corps les charmes du village,  
D'un air simple et riant, lui servit du laitage.

Il en mangea, puis redoubla deux fois.  
Servi par tant d'attraits, qui n'en eût fait de même ?  
Hébé, vous perdriez vos droits,  
Si Jupiter aimoit la crème.

Par un bonheur, un autre est amené,  
Trichet l'éprouve, et, dans sa dévote âme,  
Il sent bouillir le lait dont il a déjeûné,  
Grâce à la belle Alix qu'il demande pour femme.  
Un tel parti n'étoit à rejeter ;  
Pas ne le fut ; Trichet prit la huitaine  
Pour sa promesse exécuter.

Le retard en amour est une étrange peine ;  
Mais pouvoit-il faire autrement ?  
Ira-t-il se damner ? car sa perte est certaine,  
Si pendant les huit jours, il ne vit sobrement.  
De son prochain bonheur la future bourgeoise  
Bénissoit Dieu. Son cœur, quoique flatté,  
Ne logeoit point de sottie vanité ;  
Car tous les jours, fidèle villageoise,  
Elle portoit au marché de Paris

Du beurre frais, comme à son ordinaire.  
Ainsi faisoit jadis Margot, simple bergère,  
Qu'une intrigue aujourd'hui place au rang des Iris.

Un jour qu'Alix s'en retournoit contente  
 D'avoir vidé ses deux paniers,  
 Et pour iceux reçu maints beaux deniers,  
 Elle aperçut Lucas, defricheur d'innocente,  
 Bien fait surtout étoit le fin matois,  
 Et beau diseur en son patois.  
 — Qu'est-ce ? dit-il en abordant la belle ;  
 Un monsieur doit donc t'épouser  
 Après demain ? — Oui... — Méchante nouvelle !  
 Tu ne sais pas comme il faut en user  
 Avec un homme de gros style ;  
 Je te plains ; car lorsqu'il faudra...  
 Tu m'entends bien, et qu'il verra  
 Qu'à ce jeu tu n'es pas habile,  
 Je suis sûr qu'il te renverra.  
 Quelle honte pour toi ! quel chagrin pour ta mère !  
 Tu pleures ? Va, ne pleure pas ;  
 Il est un doux remède à ce triste embarras :  
 Je l'ai... — Tu l'as ? Ah ! dit-elle, j'espère  
 Que tu voudras... — Oh ! oui, je ferai ton affaire ;  
 Mais, pour ce service obligeant,  
 Alix, il me faut de l'argent....,  
 — De l'argent ? Tiens, prends tout... — Bon, cela l dit le  
 A présent, couche-toi sur ce lit de gazon ! [sire ;  
 Elle de se coucher, et lui de vous l'instruire  
 De cette façon-là, puis d'une autre façon.  
 Alix se pâme, Alix soupire,  
 Et trois ou quatre fois répète la leçon.  
 La belle en train de bien apprendre,  
 Serroit Lucas, qui las de besogner,  
 Par un air abattu, lui fit assez comprendre  
 Qu'on ne peut toujours enseigner.  
 — Serviteur, lui dit-il, à demain la pareille ;

C'en est bien assez pour ce jour.  
 Puis le grivois, ami de la bouteille,  
 Fut célébrer Bacchus aux dépens de l'Amour.  
 De son côté, la savante écolière,  
 Poursuivant son chemin arrive à la maison.  
 Elle entre ; mais alors point d'argent pour sa mère  
 On en demande la raison ;  
 Un mensonge à propos raccommoda l'affaire  
 Alix conte que des voleurs  
 Ont enlevé sa marchandise.  
 Ce récit effrayant, aidé de quelques pleurs,  
 Parut naïf ; la chose fut bien prise ;  
 Bien prise fut. — Voyez le grand malheur !  
 Ne pleurez plus, Alix, calmez votre douleur.  
 Tels coups sont imprévus ; mais quoi ! l'on s'en con-  
 D'ailleurs, votre futur, arrivant dans deux jours, [sole ;  
 Vous dédommagera ; car on sait que toujours  
 Un chrétien qui promet tient aussi sa parole.  
 Pas n'y manqua l'amoureux pèlerin ;  
 Au temps marqué la chose fut conclue.  
 Après la danse et le festin,  
 Après la bonne nuit et donnée et reçue,  
 En beaux draps blancs nos deux époux  
 Fort à la légère se mirent.  
 Le désir d'un moment si doux  
 Nous donne à penser ce qu'ils firent ;  
 Mais Trichet du premier assaut  
 Se contenta ; chétive étoit la dose  
 Au gré d'Alix. — Comment ! lui dit-elle tout haut,  
 Est-ce là tout ? Voyez la belle chose !  
 Pardi ! moi je croyois qu'aussi bien que Lucas,  
 Vous alliez quatre fois traiter Alix en reine.  
 Nous coucher pour si peu, ce n'étoit pas la peine.....

— Qu'entends-je, dit Trichet, vous auriez fait le cas ?  
 — Bon, lui répond Alix, queu malin que vous êtes !  
 Monsieur veut se gausser de nous.  
 Allez votre chemin, mon Dieu, comme vous faites ;  
 On en sait là-dessus autant et plus que vous ;  
 Car Lucas m'a montré trois fois en trois quarts d'heure  
 De fort biaux tours ; aussi pour les savoir tretous,  
 Il m'en a coûté mon bon beurre.

---

### LE GARÇON PRUDENT

Par ma fique, je suis perdue,  
 Disoit Babet à son seigneur,  
 Qui par méprise, en lui cueillant sa fleur,  
 La greffa d'un beau fruit, dont la graine est connue.  
 — Hé bien, dit-il, si tu m'en crois,  
 Comme il te reste encor sept mois  
 Pour arriver à neuf, tu feras avantage  
 A quelqu'un de nos villageois.  
 Par exemple, Colas feroit un bon ménage.  
 Sois moins fière avec lui ; donne-lui quelquefois  
 Les avant-goûts du mariage.  
 Enfin de ton fardeau charge-moi ce grivois.  
 De ce conseil Babet jure de faire usage :  
 Mais Colas étoit un matois  
 Au-dessus de l'apprentissage.  
 Qu'importe ! il faudra voir. On donc, un beau matin  
 Que Colas seul battoit en grange,  
 Babet, de loin, se requinque, s'arrange,  
 Arrive en sautillant, entre d'un air lutin.  
 — Bonjour, Colas... — Ah ! ah ! bonjour toi-même.

Te voilà de bonne heure ici ?  
 — C'est pour te voir... — Ah ! dit-il, grand merci :  
 Vois-moi bien, je te mets à même.  
 A ce début, Babet, pour le tenter,  
 Risque un coup-d'œil, vous lui lâche une tape,  
 Et puis s'enfuit pour qu'il l'attrape :  
 Mais Colas, au lieu de quitter,  
 Reste, et commence à se douter  
 Que sous ses pas on prépare une trappe  
 — Ouais ! dit-il, la voilà bien prompte à m'exciter ;  
 Elle étoit si revêche ! on n'osoit s'y frotter !  
 Manqueroit-il une grille à sa râpe ?  
 Babet le voyant hésiter,  
 Par un côté plus mûr lui présente la grappe.  
 — Pargué ! dit-elle, s'il m'échappe  
 A ce coup-ci, j'aurai bien du guignon.  
 Soudain, d'un petit air fripon,  
 Elle le pince, elle le raille,  
 Grimpe sur un monceau de paille,  
 Jette une botte à terre, et puis deux, et puis trois,  
 Et rit au moins autant de fois.  
 En achevant ce badinage  
 La belle médite un faux pas,  
 Glisse exprès, et contre Colas  
 Se laisse débarder, bras dessus le visage,  
 Jambes en l'air et tête en bas.  
 Lucas laisse là son ouvrage  
 Pour secourir Babet, qui par faute d'usage,  
 Lui tend la cuisse au lieu du bras.  
 Le grivois, à l'aspect des lieux qu'il envisage,  
 Où nichent mille attraits qu'il lorgne tour à tour,  
 Se sent atteint d'une crampe d'amour.  
 Mais sans toucher à rien, craignant quelque aventure,

Il la relève ; alors la créature  
 Lui dit :—Nigaud, butor, tu gèles près du feu.  
 Pouvois-je, réponds-moi, te donner plus beau jeu ?  
 — Non, je l'avoue : aussi je te rends grâce,  
 Lui dit-il, en tirant un vigoureux bijou ;  
 Mais vois ceci, Babet, et conviens que je passe  
 Avec un assez bel atout.

---

### RÉPARATION BIEN FAITE

A certain mousquetaire aimable  
 Alix son honneur immola ;  
 C'étoit aux champs, près d'une étable ;  
 Lucas les vit, Lucas parla.  
 Alix furieuse, implacable,  
 Devant le juge l'appela.  
 Le manant dans sa peau trembla,  
 Se dédit, s'avoua coupable.  
 Le juge qui ne s'en tint là,  
 Et ne prenoit le vrai pour fable,  
 Dit à Lucas : — Homme pendable,  
 Qui t'a fait inventer cela ?  
 Il faut bien que ce soit le diable...  
 — Oui, monsieur, il m'ensorcela :  
 Je crus la chose véritable,  
 La voyant comme nous voilà.

---

### LE NEGRE ET LA VILLAGEOISE

Un grand coquin de nègre, allant

Par monts et par vaux, dans un champ  
Fait rencontre d'une fillette,  
Fillette naïve et simplette.  
L'homme noir, friand du déduit,  
De dire : L'aventure est bonne ;  
Dessus cette blanche personne  
Je vais m'ébaudir un petit.  
Dieu nous l'envoie, et cela dit  
De courre sus. Notre innocente,  
Que soudain frappe l'épouvante,  
De le prendre pour le démon,  
Et, dans les blés cachant sa tête,  
De présenter le croupion.  
La créature est fort honnête,  
Dit le paillard ; puis, en jurant,  
De vous l'enfiler bravement.  
— Prends, prends mon corps, dit-elle, infâme,  
Et t'y gorge à contentement :  
Mais, poursuit-elle, en se signant,  
Satan, tu n'auras pas mon âme.

---

### LE BON EXEMPLE

Jeune fillette, avec un certain drille,  
Au jeu d'amour s'exerçoit de son mieux.  
Survient le père, il aperçoit sa fille  
Entre les bras du galant ; le bon vieux  
Doutoit du cas, il se frotte les yeux.  
Bref, il voit trop que la chose est très-claire.  
— De par saint Jean ! dit le barbon fâché,  
Fille maudite, infâme boucanière,

Mal te prendra d'avoir ainsi péché.  
 — De ce n'avez nul souci, mon cher père,  
 Reprend Agnès, chassez cette peur là ;  
 Car tous les jours le vois faire à ma mère,  
 Sans qu'aucun mal advienne de cela.

---

### LE LIT D'HOTELLERIE

Toutes les fois qu'une dame passoit  
 Par certain bourg, elle occupoit  
 Certaine chambre en une hôtellerie.  
 Un soir en arrivant son hôtesse la prie,  
 Pour cette seule nuit, de vouloir bien changer.  
 — Pourquoi, lui répondit la dame un peu surprise,  
 Faut-il ainsi me déranger ?  
 — C'est qu'un gentilhomme l'a prise,  
 Dit l'hôtesse : prenez la chambre d'à côté ;  
 Les meubles en sont à la mode,  
 Et d'ailleurs elle est plus commode.  
 — Non, dit l'autre, gardez votre commodité ;  
 Je veux ma chambre d'ordinaire.  
 — Mais, dit l'hôtesse, comment faire ?  
 Si c'étoit seulement un simple messager,  
 Je le ferois bien déloger,  
 Mais c'est un noble à triple étage.  
 La dame dit : — Que de langage !  
 J'y vais moi-même, et l'on verra  
 Qui de nous deux découchera.  
 Et sans attendre davantage,  
 Elle courut jusqu'à l'appartement,  
 Et dit au cavalier, sans autre compliment :

— Monsieur, il faut changer de gîte ;  
 Cette chambre est à moi, délogez au plus vite.  
 — A vous ? dit le seigneur, je ne crois pas cela.  
 La chambre d'une hôtellerie  
 Est au premier venu. Madame, m'y voilà ;  
 Très-humble serviteur à votre seigneurie.  
 La dame dit : J'y coucherai.  
 Le cavalier : J'y dormirai.  
 La dame dit : Manon, apportez ma cassette  
 Et mettez vite ma toilette.  
 Le seigneur dit à son valet :  
 Apportez vite mon bonnet.  
 — Manon, faites la couverture...  
 — Picard, allez la faire aussi.  
 Et tandis que le gars avec la créature  
 Préparoient toute chose ainsi,  
 On auroit vu le maître et la maîtresse  
 Faire paroître leur adresse  
 A se déshabiller le plus diligemment.  
 La dame fut dans la ruelle  
 S'emparer du lit vivement ;  
 Le cavalier, aussi prompt qu'elle,  
 S'empara bientôt du devant.  
 Ainsi finit cette querelle,  
 Et ce qui les rendoit de mortels ennemis,  
 Les rendit bientôt bons amis.  
 Est-ce tout ? Non. Le gars avec la chambrière  
 (Comme on dit de tout temps : tel maître, tel valet)  
 Disputèrent tous deux le lit du cabinet,  
 Et firent leur accord de la même manière.

---

## LE COCU VENGÉ

Des jeunes gens, libertins (je le dis,  
 En accusant leur jeunesse : cet âge  
 Pour compagnon a le libertinage)  
 Plus que jamais dignes d'être maudits,  
 Après avoir bu, Dieu sait, fait grand' chère,  
 Ne respirant que l'amoureux déduit,  
 En se disant bon soir et bonne nuit,  
 Se confioient, sous le sceau du mystère,  
 Ce qu'ils alloient, ou ce qu'ils vouloient faire ;  
 Car bien souvent, malgré leur appétit,  
 Chez ces messieurs le fait suit peu le dit.  
 L'un disoit : — Moi, je vais chez ma commère  
 Faire un enfant à monsieur son mari,  
 Au demeurant bon diable et mon ami...  
 — Fort bien, et toi?.. — M'ébattre avec sa fille...  
 — Encor mieux... — Moi, me couler dans les draps  
 De la cousine, elle est parbleu gentille.  
 — Allons, courage : ô l'heureuse famille  
 Qu'on baise ainsi! — Tout cela ne vaut pas,  
 Réplique l'autre, une haute comtesse,  
 Dont j'ai l'honneur de servir les appas.  
 Elle a passé la première jeunesse ;  
 Mais elle a bien huit cents ans de noblesse,  
 Les Beaufremont lui céderoient le pas.  
 Je dois ce soir m'égayer dans ses bras...  
 — Demeures-y le reste de ta vie,  
 Mon camarade, ajoute un compagnon.  
 Qui, peu frappé de la condition,  
 Ne faisoit cas que d'une gente amie :

Tu ne saurois exciter mon envie.  
Pour moi, je cours chez ma chère Manon.  
Cette Manon n'est princesse, ni reine :  
Mais ses attraits, sa beauté, sont son nom.  
C'est une rose épanouie à peine,  
Elle a quinze ans, l'air coquet, l'œil fripon,  
Et des têtons ! un cul !... C'est ma folie,  
Que ce cul-là : qu'il en soit un second !  
Il n'en est rien, messieurs, je le parie.  
— J'en connois un, interrompt celui-ci,  
Qui pourroit bien avoir la préférence ;  
C'est un miracle. Un pourceau de finance  
Est le sultan de ce morceau choisi :  
Je l'ai déjà fait cocu, Dieu merci,  
Et le vais faire encor... — Et très-bien faites,  
Dit celui-là. Pour moi, j'ai mon sérail  
Dans un couvent de fringantes nonnettes ;  
J'y cours baiser l'albâtre et le corail.  
Oh ! voilà bien les voluptés parfaites :  
Il faut avoir tâté de celles-la,  
Pour avoir eu des fortunes complètes.  
Pour mes péchés, que l'on m'enferme là,  
Et je renonce à toutes nos coquettes.  
Ainsi chacun, avec discrétion,  
Se répandoit en frais de confidence :  
Lorsqu'un de ceux qui gardoient le silence  
Dit à la troupe, en élevant le ton :  
— J'aurai, corbleu ! plus que vous tous à faire ;  
Car de ce pas je vais cocufier  
Un bel-esprit, un comte, un cordelier,  
Un président, un marchand, un notaire,  
Un histrion, bref tout Paris entier ;  
Jugez, messieurs, de l'excès de ma flamme.

Lors un ami, le tirant par le bras,  
 Avec un ris malin, lui dit tout bas :  
 Eh ! tu vas donc coucher avec ta femme ?

---

### IL L'Y METTRA

Mieux qu'aucun roi, fût-ce le roi de France,  
 Monsieur \*\*, vous êtes obéi ;  
 Il est bien vrai que le seul nom d'ami  
 A sur mon cœur cent fois plus de puissance,  
 Que tous ces noms dont on est ébloui.  
 Ces vers badins vous doivent la naissance,  
 De vos bienfaits recevez dont le fruit.  
 Pour l'amitié si j'ai toujours écrit,  
 Que l'amitié par vous m'en récompense.  
 Un jeune gars, on le nommoit Colin,  
 (Tous les Colins ont été de grands hommes,  
 Peu différens de tous tant que nous sommes)  
 C'est l'annoncer tant soit peu libertin :  
 D'ailleurs garçon honnête et fort humain,  
 Aiguillonné, poussé par la nature.  
 Le vrai démon qui mène à cette fin,  
 Pourchassoit fort certaine créature,  
 Dite autrement sa cousine Catin,  
 Brune piquante et de bonne monture,  
 Ayant seize ans de Dieu, de l'avant-main,  
 Petite bouche et lèvres de carmin,  
 Morceau de roi ; cousine, je vous jure,  
 Formée exprès pour damner son cousin.  
 En attendant à piller autres choses,  
 Déjà les mains butinoient lis et roses,  
 Qui se méloient sur le plus joli sein ;

Déjà Catin, d'une humeur peu revêche.  
 Laissoit cueillir sur cette bouche fraîche  
 Le doux baiser, le baiser de l'ami.  
 Peut-on aimer et se montrer farouche ?  
 A ce jeu-là, celui qui plus me touche,  
 Monsieur Colin n'étoit point endormi :  
 Vous le voyez. Une madame Argante,  
 Du gentil couple austère surveillante,  
 Laide, dévote (et c'étoit bien raison,  
De la laideur naît la dévotion),  
 Vient à passer en ce moment de joie,  
 Entend propos de l'amoureux jargon,  
 Bien différents de propos d'oraison ;  
 Voit en un mot prendre la petite oie.  
 Vîte, en faisant force signes de croix,  
 Elle s'en va chez une tante sienne,  
 Vieille dévote encore à longue antienne ;  
 Elle s'essaie à rappeler sa voix,  
 Tant du scandale elle a l'âme saisie ;  
 Puis reprenant ses sens, elle s'écrie :  
 « Je n'en puis plus,.. ma tante... c'est affreux...  
 « Colin... Catin... je les ai vus tous deux,  
 « Qui se disoient... — Que pouvoient-ils se dire ?  
 « Auroient-ils eu quelque débat entr'eux ?  
 — « Quelque débat ? mon Sauveur ! c'est bien pire !  
 « Il vaudroit mieux qu'ils se fussent battus.  
 « Ils se disoient... qu'ils s'aimoient... — Bon Jésus !  
 « Les chers enfants, il ont l'âme excellente...  
 — « Mais peu contents de tenir ces discours,  
 « Savez-vous bien, pour tout dire, ma tante,  
 « Qu'ils s'embrassoient... — Fort bien, cela m'en-  
 [chante :  
 « Fasse le ciel qu'ils s'embrassent toujours...



Et de là je ne sais pas où ;  
Tant qu'à la fin chemise basse,  
Elle s'en donna jusqu'au cou,  
S'agitant de si bonne grâce  
Qu'un sage en fût devenu fou.  
David, du haut de sa terrasse,  
Je ne sais comment l'aperçut,  
Elle étoit blonde, blanche et grasse ;  
Le voilà tout d'un coup en rut.  
Le grand veneur de telle chasse  
D'abord chez la belle courut,  
Croyant y trouver bonne place.  
Il fit l'ambassade qu'il dut ;  
Mais tout avec sa bonne grâce,  
La belle assez mal le reçut,  
Soit pour la feinte ou la grimace ;  
Mais à la fin elle le crut,  
David la joint, David l'embrasse,  
Et tant il fit qu'elle conçut.  
La première fois ce ne fut  
Qu'afin de bien marquer la place.  
L'enfant naquit, l'enfant mourut ;  
Mais pour la seconde valut  
Un trésor à l'humaine race ;  
Car de là vint, comme à Dieu plut,  
De main en main notre salut.  
Il faut avouer, que la grâce  
Fait bien des tours de passe-passe  
Avant d'arriver à son but.

---

## L'ERREUR DU MATIN

Ah ! quelle image enchanteresse  
 La volupté met dans mes yeux !  
 A Paris portons tous mes feux,  
 Courons, volons me plonger dans l'ivresse  
 De ces plaisirs délicieux  
 Qu'on goûte au sein d'une maîtresse.  
 C'est à Paris que sont les cieux ;  
 C'est à Paris qu'est la tendresse.  
 Adieu, rois, gloire, éclat, richesse,  
 Vous ne valez pas deux beaux yeux.

« Henri, vite, un cheval... — Sellé? — Cheval sans  
 « J'en irai plus tôt au plaisir. [selle,  
 « Que les vents me prêtent leur aile.  
 Dans tes beaux bras, Églé, puis-je assez tôt mourir ?  
 « Je vais le voir... te couvrir de mon âme...  
 « Te lancer tous les feux dont mon cœur est épris.  
 « Ah ! quels transports !.. Dicux ! je me pâme!  
 « Je meurs cent fois... je suis... je suis...  
 — Allons, monsieur, le postillon s'ennuie.  
 — « Que me veut ce lourdaud ?.. — Le cheval vous  
 [attend...  
 — « Le cheval ?.. — Est tout prêt... — Tu rêves, mon  
 « Qu'on le remène à l'écurie. » [enfant...

## LES CANTHARIDES

Comme souvent tout s'enfile ici-bas !  
 Des Bernardins pâturoient en lieu gras :

Près de leur clos vivoient des Bernardines.  
 Peignez-vous bien chaque chose en son rang :  
 Un large étang nourrissoit les béguines,  
 Certaine haie entouroit cet étang.  
 Sur cette haie étoient des cantharides ;  
 Un vent survint qui les jeta dans l'eau.  
 Dans l'eau nageoient des grenouilles avides,  
 Par qui l'essaim fut croqué bien et beau.  
 Grenouille après servie au réfectoire,  
 De sa substance enflamma la nonnain :  
 D'où s'ensuivit l'esclandre qu'on peut croire.  
 Un feu subtil, et rien moins que divin :  
 Grand carillon ! si qu'au bruit du tocsin,  
 Vinrent, non pas les pompes de la ville,  
 Mais celles-là du benoît Bernardin.  
 Comme souvent ici-bas tout s'enfile !

---

## LE GARS DISPOS

- Dame Alison accusoit sa commère  
 D'avoir forfait avec frère Matthieu.  
 — Où ? dit un gars... — Où ? dans ce même lieu,  
 Moi le voyant... — Quoi !... vous vîtes l'affaire ?...  
 — Entièrement... — Après, que fit le frère ?  
 — Rien que cela, continue Alison...  
 — Rien ?... — Rien du tout... — Oh ! de par saint  
 Reprend le gars, avec dévotion, [Pancrace!  
 Voudrois trouver semblable occasion,  
 Bien, sur ma foi, me paieriez votre place.
-

## LE PREMIER COUP DE VÊPRES

Un cordelier exploitoit gente nonne,  
 Qui paroissoit du cas se soucier ;  
 — *Presto, presto*, disoit le cordelier ;  
 Haut le gigot, le coup de vêpres sonne.  
 — Ne vous troublez, lui repartit la bonne,  
 Ami, ce n'est encor que le premier.

---

## LES CLYSTÈRES

Cloris, tandis qu'à votre père,  
 Diafoirus donne un clystère,  
 Vous en recevez un d'un jeune praticien.  
 Mais que ces anodins diffèrent l'un de l'autre !  
 Votre père à l'instant est délivré du sien,  
 Et vous ne le serez que dans neuf mois du vôtre.

---

## LA JEUNE FEMME EN COUCHE

Jeune tendron, pour la première fois,  
 Goûtoit des fruits amers de l'hyménée.  
 La pauvre enfant se vit presque aux abois,  
 Quand mit au jour sa trop chère lignée.  
 Son compagnon qui la voyoit souffrir :  
 — Par saint Joseph, lui dit-il, je te jure  
 Que dans la suite aimerois mieux mourir  
 Qu'ainsi te faire endurer la torture.

La dame alors, regardant son époux,  
 Lui repartit : — Ah ! pourquoi jurez-vous ?  
 Quoi ! ce rien-là, mon fils, vous effarouche !  
 Je n'ai besoin de si grande pitié,  
 Las ! on m'a dit qu'à la seconde couche  
 Le mal n'étoit si grand de la moitié.

---

### LE SCRUPULE BIEN PLACÉ

Certain curé rencontrant son vicaire,  
 Grand débauché, qui courtoisoit Cataut,  
 Un jour de vierge ; — Ah ! dit-il en colère,  
 En ce saint jour paroître aussi ribaud !  
 Tu m'as promis qu'au moins, quand seroit fête,  
 Tu t'abstiendrais... — Je fais, dit le coquin,  
 Ce qu'ai promis : car n'est le tête-à-tête  
 Pour aujourd'hui : j'ai remis à demain.

---

### LE MAUVAIS TURC

Un voyageur revenu de Turquie  
 Parloit des mœurs de ce pays :  
 Il racontoit que les maris  
 Peuvent quitter, choisir, prendre à leur fantaisie  
 Blonde et brunette, en avoir tout autant  
 Qu'il leur plaisoit. Un de la compagnie  
 Se récria : — Dieu ! le beau règlement !  
 Si j'étois là, je ferois chère lie.  
 Que j'en aurois ! Alors le regardant  
 Avec pitié sa femme Péronnelle

— Eh ! taisez-vous : vous seriez, lui dit-elle,  
Un mauvais Turc assurément.

---

## REMÈDE CONTRE LA TENTATION

Quand de la chair le fougeux aiguillon,  
Se révoltant, veut forcer sa prison,  
— Que faites-vous ? demandoit certain frère  
A son prieur. — Je me mets en prière,  
Répondit-il. — Moi, je me jette à l'eau,  
Dit un béat. — Moi, dit un jouvenceau,  
Parbleu ! messieurs, pour une bagatelle,  
Je ne sais pas chercher tant de façon ;  
Je vais au but, et, pour toute raison,  
Au malin corps fais sauter la cervelle.

---

## LE PORT DU SALUT

Un gros pater, par le somme surpris,  
Vint tout-à-coup à ronfler dans la chaire,  
Puis en dormant à s'écrier : — J'y suis,  
J'y suis... — Où donc êtes-vous ? dit un frère,  
En l'éveillant. — Fourche de Belzébut !  
Maudit sois-tu, répond le moine en rut ;  
Onc de mes jours n'avois fait plus beau rêve  
Que cettui-ci. Faut-il qu'il ne s'achève !  
Sans toi j'entrois dans le port du salut.

---

## ÉPITAPHE DE FEU M\*\*

ÉPOUX DE MADAME\*\*\*, VEUVE ET PUCELLE

Ci-gît le pauvre époux de l'aimable Sylvie,  
 Qui, la première nuit, à sa tendre moitié  
     Ne donna pas signe de vie,  
     Et de son sort digne d'envie  
     Fit un sort digne de pitié.  
 La mariée au lit demeura la future.  
     L'indigne marié ne put,  
     Par la plus cruelle aventure,  
     A l'amour payer le tribut.  
 Mais bientôt, malgré lui, le ciel vengeur voulut  
     Qu'il le payât à la nature :  
     De honte et de froid il mourut.  
     Que la dame étoit bien lotie !  
 L'Hymen, si l'on en croit le proverbe commun,  
     A deux bons jours : l'entrée et la sortie ;  
 Et grâce au trépassé, celui-ci n'en eut qu'un.  
 Tenez-vous-en, Sylvie, aux douceurs du veuvage ;  
 Le soir, en vous couchant, faites votre examen ;  
     Un peu d'amour et point d'hymen.  
     Que le défunt vous rende sage.  
     Et Dieu lui fasse paix ! *Amen.*

---

 PLACET

*remis par Piron à sa domestique, condamnée à  
 l'amende pour avoir négligé de balayer le devant  
 de sa maison.*

De notre servante Nanon,

Que le devant soit sale ou non !  
 Elle est condamnée à l'amende ;  
 Mais douze francs, c'est l'écorcher !  
 La pauvre fille vous demande  
 Que vous la fassiez décharger.

M. Berruyer, après avoir relu la placet, dit à la fille qu'elle pouvait être tranquille, qu'il arrangerait son affaire, ce qui eut lieu ; elle fut effectivement effacée du rôle des amendes.

---

### IMPROMPTU

Piron passait dans la rue pendant un gros orage, et était très-mal équipé ; deux dames le voyant de dessus un balcon, lui demandèrent des vers sur le temps ; il leur adressa cet impromptu :

Vous, qui du haut de ce balcon,  
 Riez de ma misère,  
 S'il pleuvoit du jus de couillon,  
 On vous verroit sous la gouttière.

---

### AUTRE

sur le mot *Peut-être*.

Deux dames se parloient ; l'une d'elles prononça, avec assez de gravité, le mot *peut-être* ; sur quoi Piron, sans s'arrêter dans sa route, interrompit leur discours par ces deux rimes :

Madame, il n'est point de peut-être :  
Femme qui a foutu, aime toujours à l'être.

---

### ODE A PRIAPE

Foutre des neuf garces du Pinde,  
Foutre de l'amant de Daphné,  
Dont le flasque vit ne se guinde  
Qu'à force d'être patiné!  
C'est toi que j'invoque à mon aide,  
Toi qui dans les cons d'un vit roide  
Lances le foutre à gros bouillons :  
Priape, soutiens mon haleine,  
Et pour un moment dans ma veine  
Porte le feu de tes couillons! (1)

Que tout bande, que tout s'embrase ;  
Accourez, putains et ribauds.  
Que vois-je ! où suis-je !... ô douce extase !  
Les cieus n'ont point d'objets si beaux.  
Des couilles en cercle arrondies,  
Des cuisses fermes, rebondies,  
Des bataillons de vits bandés,  
Des culs ronds sans poils et sans crottes,  
Des cons, des tétons et des mottes  
D'un torrent de foutre inondés.

(1) Dans le manuscrit des *Stromates* de Jamet le jeune, cette strophe commence ainsi :

Vieux cons où séjourne la crasse,  
Cons moisés de morpions foutus,  
Muses, restez sur le Parnasse  
A gratter vos bougres de culs,  
C'est toi que j'invoque à mon aide.....

Restez, adorables images,  
 Restez à jamais sous mes yeux ;  
 Soyez l'objet de mes hommages,  
 Mes législateurs et mes dieux.  
 Qu'à Priape on élève un temple  
 Où jour et nuit l'on vous contemple  
 Au gré des vigoureux fouteurs :  
 Le foutre y servira d'offrande ;  
 Le poil des couilles de guirlande,  
 Les vits de sacrificateurs.

Aigle, baleine, dromadaire,  
 Insecte, animal, homme, tout,  
 Dans les cieux, sous l'eau, sur la terre,  
 Tout nous annonce que l'on fout.  
 Le foutre tombe comme grêle :  
 Raisonnable ou non, tout s'en mêle,  
 Le con met tous les vits en rut ;  
 Le con du bonheur est la voie,  
 Dans le con gît toute la joie,  
 Mais hors du con point de salut.

Que l'or, que l'honneur vous chatouille,  
 Sots avarés, vains conquérants ;  
 Vivent les plaisirs de la couille  
 Et foutre des biens et des rangs !  
 Achille aux rives du Scamandre,  
 Ravage tout, met tout en cendre,  
 Ce n'est que feu, que sang, qu'horreur ;  
 Un con paroît, passe-t-il outre ?  
 Non, je vois bander mon jean-foutre,  
 Le héros n'est plus qu'un fouteur.

Quoique plus gueux qu'un rat d'église,  
 Pourvu que mes couillons soient chauds  
 Et que le poil de mon cul frise,  
 Je me fous du reste en repos.  
 Grands de la terre, l'on se trompe,  
 Si l'on croit que de votre pompe  
 Jamais je puisse être jaloux ;  
 Faites grand bruit, vivez au large,  
 Quand j'enconne et que je décharge,  
 Ai-je moins de plaisir que vous ?

De fouteurs l'histoire fourmille ;  
 Le soleil fout Leucothoé,  
 Cynire fout sa propre fille,  
 Un taureau fout Pasiphaé ;  
 Pygmalion fout sa statue,  
 Le brave Ixion fout la nue :  
 On ne voit que foutre couler ;  
 Le beau Narcisse, pâle et blême,  
 Brûlant de se foutre lui-même,  
 Meurt en tâchant de s'enculer.

Socrate, dites-vous, ce sage,  
 Dont on vante l'esprit divin,  
 Socrate a vomi peste et rage  
 Contre le sexe féminin :  
 Mais pour cela le bon apôtre  
 En a-t-il moins foutu qu'un autre ?  
 Interprétons mieux ses leçons :  
 Contre le sexe il persuade ;  
 Mais sans le cul d'Alcibiade  
 Il n'eût pas tant médit des cons...

Nous voyons ce brave Cynique,  
Qu'un bougre a mis au rang des chiens,  
Se branler gravement la pique  
A la barbe des Athéniens :  
Rien ne l'émeut, rien ne l'étonne,  
L'éclair brille, Jupiter tonne,  
Son vit n'en est point démonté ;  
Contre le ciel sa tête altière,  
Au bout d'une courte carrière,  
Décharge avec tranquillité.

Jupin lui-même dans l'Olympe  
Perce des culs, bourre des cons ;  
Neptune, au fond des eaux, y grimpe  
Nymphes, syrènes et tritons.  
L'ardent fouteur de Proserpine  
Semble dans sa couille divine  
Avoir tout le feu des enfers ;  
Amis, jouons les mêmes farces,  
Foutons tant que le con des garces  
Nous foute enfin l'âme à l'envers.

Tisiphone, Alecto, Mégère,  
Si l'on futoit encor chez vous,  
Les Parques, vous, Caron, Cerbère,  
De mon vit vous tâteriez tous ;  
Mais puisque, par un sort barbare,  
On ne bande plus au Ténare,  
Je veux y descendre en foutant ;  
Là, mon plus grand tourment, sans doute,  
Sera de voir que Pluton foute,  
Et de n'en pouvoir faire autant.

Redouble don : tes infortunes,  
 Sort, foutu sort, plein de rigueur,  
 Ce n'est qu'à des âmes communes  
 A qui tu peux foutre malheur :  
 Mais la mienne que rien n'alarme,  
 Plus ferme que le vit d'un carme,  
 Rit des maux présents et passés.  
 On me méprise, on me déteste,  
 Que m'importe ! mon vit me reste ;  
 Je bande, je fous, c'est assez !

La plupart des éditions de l'*Ode à Priape* ne contiennent que les 12 strophes ci-dessus. Un amateur a bien voulu nous communiquer les 4 suivantes, écrites de la main même de Piron (comparaison faite des écritures) sur la garde d'une édit. in-8° des *Lettres philosophiques de M. de V.....*

Tandis qu'à la gloire insipide  
 Alexandre s'ouvre un sentier,  
 Tandis que son courage avide  
 Engloutit l'univers entier ;  
 Que la peur des oiseaux funestes  
 Devant les puissances célestes  
 Prosterne ce roi turbulent,  
 Diogène en paix dans sa tonne,  
 Sous les yeux du grand Dieu qui tonne,  
 L'emplit de foutre en s'y branlant.

Quelle importante raison brouille  
 Achille avec Agamemnon ?  
 L'intérêt sacré de la couille :  
 Briséis, une garce, un con.  
 Sur l'illustre amour de la gloire,

L'amour de foutre a la victoire,  
 Il traîne tout après son char :  
 Cette puissance à qui tout cède  
 Devant le vit de Nicomède  
 Fit tourner le cul à César (1).

Jeunesse au bordel aguerrie,  
 Ayez toujours le vit au con.  
 En foutant l'on sert sa patrie ;  
 Quand on est chaste, à quoi sert-on ?  
 Il falloit un trésor immense  
 Pour pouvoir de leur décadence  
 Relever les murs des Thébains.  
 Phryné le trouve dans ses coffres ;  
 On sait quelles furent ses offres.  
 Que servit Lucrece aux Romains ?

Palais, trésors, honneurs, foutaise !  
 Oui, Crésus, toi tout le premier,  
 Tu ne vaux pas, ne t'en déplaie,  
 Irus qui fout sur son fumier.  
 Le sage fut un bougre en Grèce,  
 La sage fut une bougresse ;  
 Exemple qu'à Rome on suivit.  
 On y vit plus d'une matrone,  
 Préférant un bordel au trône,  
 Lâcher un sceptre pour un vit.

Tout se répare et se succède  
 Par ce plaisir qu'on nomme abus.

(1) Dans les *Stromates*, cette strophe commence ainsi :

Antoine étoit bien aussi brave  
 Que le vainqueur du Rubicon.  
 Qui le fait fuir devant Octave ?  
 Cléopâtre, une garce, un con.

Homme, oiseau, poisson, quadrupède,  
 Sans ce plaisir ne seroient plus.  
 Le foutre est la base du monde,  
 Le foutre est la source féconde  
 Qui rend l'univers éternel ;  
 Et le grand tout que l'on admire,  
 Ce bel univers, à vrai dire,  
 N'est qu'un noble et vaste bordel.

Cette dernière strophe a été copiée sur les *Stromates* de Jamet le jeune, que possède la Bibliothèque Nationale.

---

### PARODIE DE L'ODE A PRIAPE (1)

Foutre des saints et de la Vierge,  
 Foutre des anges et de Dieu ;  
 Sur eux tous je branle ma verge  
 Lorsque je veux la mettre en feu.  
 C'est toi que j'invoque à mon aide,  
 Toi qui dans les culs d'un vit raide  
 Lances le foutre à gros bouillons.  
 Du Chauffour (2), soutiens mon haleine,  
 Et pour un instant à ma veine  
 Prête l'ardeur de tes couillons.

Que tout bande, que tout s'embrase,  
 Accourez, putains et gitons ;

(1) Cette pièce, qu'on trouve imprimée dans *Juliette ou les Prospérités du vice*, du marquis de Sade, est attribuée par ce dernier au cardinal de Bernis.

(2) Tout le monde a connu ce héros de la bougrerie, publiquement brûlé en place de Grève.

Pour exciter ma vive extase,  
 Montrez-moi vos culs frais et ronds.  
 Offrez vos fesses arrondies,  
 Vos cuisses fermes, rebondies,  
 Vos engins raides et charnus,  
 Vos anus tout remplis de crottes ;  
 Mais surtout déguisez les mottes :  
 Je n'aime à foutre que des culs.

Fixez-vous, charmantes images,  
 Reproduisez-vous sous mes yeux ;  
 Soyez l'objet de mes hommages,  
 Mes législateurs et mes dieux.  
 Qu'à Giton l'on élève un temple,  
 Où jour et nuit l'on vous contemple ;  
 En adoptant vos douces mœurs,  
 La merde y servira d'offrandes,  
 Les gringuenaudes de guirlandes,  
 Les vits de sacrificateurs.

Homme, baleine, dromadaire,  
 Tout, jusqu'à l'infâme Jésus,  
 Dans les cieus, sous l'eau, sur la terre,  
 Tout nous dit que l'on fout des culs.  
 Raisonnable ou non, tout s'en mêle ;  
 En tous lieux le cul nous appelle,  
 Le cul met tous les vits en rut ;  
 Le cul du bonheur est la voie ;  
 Dans le cul gît toute la joie ;  
 Mais hors du cul point de salut.

Dévots, que l'enfer vous retienne,  
 Pour vous seuls sont faites ses lois ;  
 Mais leur faible et frivole chaîné

N'a sur nos esprits aucun poids.  
Aux rives du Jourdain paisible,  
Du fils de Dieu la voix horrible  
Tâche en vain de parler au cœur.  
Un cul paraît, passe-t-il outre ?  
Non, je vois bander mon Jean-foutre,  
Et Dieu n'est plus qu'un enculeur.

Au giron de la sainte église,  
Sur l'autel même où Dieu se fait,  
Tous les matins je sodomise  
D'un garçon le cul rondelet.  
Mes chers amis, que l'on se trompe !  
Si de la catholique pompe  
On peut me soupçonner jaloux ;  
Abbés, prélats, vivez au large,  
Quand j'encule et que je décharge,  
J'ai bien plus de plaisir que vous.

D'enculeurs l'histoire fourmille ;  
On en rencontre à tout moment :  
Borgia, de sa propre fille,  
Lime à plaisir le cul charmant.  
Dieu le père encule Marie,  
Le Saint-Esprit fout Zacharie :  
Ils ne foutent tous qu'à l'envers,  
Et c'est sur un trône de fesses  
Qu'avec ses superbes promesses,  
Dieu se moque de l'univers.

Saint Xavier aussi, ce grand sage,  
Dont on vante l'esprit divin,  
Saint Xavier vomit peste et rage  
Contre le sexe féminin.

Mais le grave et charmant apôtre  
 S'en dédommagea comme un autre.  
 Interprétons mieux ses leçons ;  
 Si de colère un con l'irrite.  
 C'est que le cul d'un jésuite  
 Vaut à ses yeux cent mille cons.

Près de là, voyez saint Antoine,  
 Dans le cul de son cher pourceau,  
 En dictant les règles du moine,  
 Introduire un vit assez beau.  
 A nuls dangers il ne succombe,  
 L'éclair brille, la foudre tombe ;  
 Son vit est toujours droit et long ;  
 Et le coquin, dans Dieu le père,  
 Mettrait, je crois, sa verge altière.  
 Venant de foutre son cochon.

Cependant, Jésus dans l'Olympe  
 Sodomisant son cher papa,  
 Veut que saint Eustache le grimpe,  
 En baisant le cul d'Agrippa.  
 Et le Jean-foutre à Madeleine,  
 Pendant ce temps, donne la peine  
 De lui chatouiller les couillons.  
 Amis, jouons les mêmes farces ;  
 N'ayant pas de saintes pour garces,  
 Enculons du moins les Gitons.

O Lucifer, toi que j'adore,  
 Toi qui fais briller mon esprit,  
 Si chez toi l'on foutait encore,  
 Dans ton cul je mettrais mon vit.

Mais puisque, par un sort barbare,  
 L'on ne bande plus au Ténare,  
 Je veux y voler dans un cul :  
 Là, mon plus grand tourment, sans doute,  
 Sera de voir qu'un démon foute,  
 Et que mon cul n'est point foutu.

Accable-moi donc d'infortunes,  
 Foutu Dieu qui me fais horreur ;  
 Ce n'est qu'à des âmes communes  
 A qui tu peux foutre malheur.  
 Pour moi, je nargue ton audace,  
 Quand dans un cul je foutimace ;  
 Je me ris de ton vain effort ;  
 J'en fais autant des lois de l'homme :  
 Le vrai sectateur de Sodome  
 Se fout et des dieux et du sort.

---

## CHAPITRE GÉNÉRAL

### DES CORDELIERS

Déjà la Renommée avoit passé les mers  
 Pour aller annoncer à cent peuples divers  
 Que l'invincible chef de la gent cordelière  
 Venoit de terminer son illustre carrière.  
 Déjà pour faire choix d'un digne successeur,  
 De chaque monastère on assemble la fleur.  
 Et Tolède est choisi pour tenir l'assemblée  
 Où doit se réunir l'élite députée.  
 Le chapitre commence, il se tient à huis clos ;  
 Un moine, beau parleur, l'ouvre par ce propos :

— O vous, dignes soutiens de toute gueuserie,  
 Vous qui faites valoir la sainte momerie,  
 Qui n'avez pour tout bien et pour tout revenu  
 Que le droit casuel et du con et du cu ;  
 Vous qui de toutes parts venez ici vous rendre,  
 Au saint généralat vous qui voulez prétendre,  
 Vous vous flattez en vain que la brigade en ces lieux  
 Favorise jamais des vœux ambitieux.  
 Quiconque ose aspirer à cette grande place  
 Ne doit sur ses talents attendre aucune grace.  
 Plus humbles, plus savants fussiez-vous mille fois,  
 Plus ardents à gueuser que le grand saint François,  
 Si vous n'avez des vits d'une énorme mesure,  
 Vous devez de ce rang vous-mêmes vous exclure.  
 Le mieux muni de nous doit être général :  
 C'est là pour notre choix le point fondamental.  
 A notre ordre aujourd'hui donnons un nouveau

[lustre :

Choisissons parmi nous le vit le plus illustre.  
 Père, préparez-vous ; voici l'instant fatal  
 Qu'il faut mettre au grand jour le sceptre monacal ;  
 De vos roides engins montrez la révérence.  
 Et voyons qui de nous aura la préférence.  
 Alors montrant le sien : Voici, dit-il, mes droits,  
 Et le signe assuré de mes fameux exploits ;  
 Quoiqu'on en ait tranché, par un malheur funeste,  
 Pour être général voyez ce qu'il me reste :  
 Révérends, c'est, je pense, un assez bel hochet.  
 A son aspect, on croit voir un vit de mulet.  
 Saisi d'un saint transport, un vieillard en lunette  
 S'approche, et pour le voir fait une humble courbette ;  
 De près il l'examine, et dit : — Par saint François,  
 Voilà, je crois, de l'ordre un des plus beaux anchois !

Mais, d'un air dédaigneux, saisissant la parole,  
 Père Tapeux, soutient que c'est une hyperbole,  
 Prétendant qu'il n'a pas suffisante grosseur,  
 Défie, à son égard, le plus rude censeur,  
 Et, levant d'une main sa longue robe brune,  
 De l'autre il sort un vit propre à faire fortune.  
 A peine le peut-on empoigner d'une main :  
 Long à proportion, carré, sec et mutin.  
 — Voilà, dit-il, un vit, rougissant de colère,  
 Et non pas ce que vient de nous montrer le père.  
 Avec cet outil-là, je peux, sans me gêner,  
 Fournir mes douze coups, dont six sans déconner.  
 Le chapitre sourit et prend cette bravade  
 Pour un discours en l'air, pour une gasconnade.  
 Mais le moine, piqué de cet affront nouveau,  
 Frappe de son outil vingt fois sur le bureau ;  
 Cet effort vigoureux fait trembler le chapitre.  
 — L'on admire, l'on rend justice à votre titre,  
 Vous méritez beaucoup, lui dit le président ;  
 Père Tapeux, calmez ce noble emportement.  
 C'est assez, révérend, contenez ce tonnerre,  
 Vous avez effrayé tout notre monastère.  
 Votre engin à son tour doit être mesuré,  
 Et, s'il est le plus long, il sera préféré.  
 Père examinateur, commencez votre ronde.  
 Que chacun fasse voir sur quel titre il se fonde.  
 Qu'on enregistre tout, la taille et la grosseur,  
 Qu'on fasse mention exacte de longueur,  
 Et du tour du breteur ; surtout qu'on examine  
 Les couilles et les vits jusques à leur racine.  
 Enfin, ce que chacun montrera de vigueur ;  
 Soit dans votre examen produit en sa faveur.  
 L'examen achevé, il faut que l'on opine ;

Mais pour l'élection, nul ne se détermine.  
 Le père Brise-Motte et père l'Enfonceur  
 Ont leurs engins égaux en longueur, en grosseur :  
 Également bandants, ils ont des reins de diable ;  
 Les couillons sont égaux, enfin tout est semblable.  
 Mais comment faire un choix où tout paroît égal ?  
 Il faut pourtant que l'un des deux soit général.  
 — Pour nous tirer, dit l'un, de cette incertitude,  
 Mettons-les tous les deux à quelque épreuve rude.  
 Pour choisir sans scrupule et sans prévention,  
 Faisons venir ici jeune fille et garçon ;  
 Sur l'un et l'autre sexe exerçons leur courage.  
 Nous verrons qui des deux prend mieux un pucelage ;  
 Lequel en fouterie est meilleur ouvrier :  
 En un mot, qui des deux est meilleur cordelier.  
 Bientôt après ces mots on présente à la salle  
 Un jeune ganymède, une jeune vestale  
 Environ de quinze ans, plus belle que le jour,  
 Teint de rose et de lis, ouvrage de l'amour.  
 Chaque père, en voyant cette jeune fillette,  
 Sent son bidet tout prêt à rompre sa gourmette.  
 Le président fait signe au père l'Enfonceur  
 De commencer l'épreuve et grimper sur la sœur.  
 Sitôt dit, sitôt fait ; dessus une couchette  
 Mise en ces lieux exprès, mon frocard vous la jette :  
 Il la trousse et se met en devoir d'obtenir  
 Des plaisirs que l'amour ne sauroit définir.  
 Le père avec transport achève sa victoire ;  
 Et tirant du conin son vit couvert de gloire,  
 Sitôt il le renfonce et pour dignes exploits,  
 De l'aveu du tendron il déchargea six fois,  
 Six fois sans déconner, et puis levant sa cotte  
 Il fait voir au grand jour la plus charmante motte,

La cuisse la plus blanche, et le plus beau conin  
Qui se trouvât jamais sous jupe de nonnain.  
Le vit du moine alors montrant sa rouge tête,  
S'échappe furieux de la sainte brayette ;  
Ecumant de luxure, il remonte à l'instant.  
Jean-Chouard cette fois entre plus aisément ;  
Ce jeune petit con, quoique con de poupée,  
Au moine vigoureux laisse une libre entrée.  
Dans ce second assaut, sans plainte, sans douleur,  
De l'enfroqué Jean-foutre elle remplit l'ardeur,  
Tant et si bien qu'enfin ne pouvant passer outre,  
Il lui laisse le con tout barbouillé de foutre.  
Le père l'Enfonceur, illustre candidat,  
Ainsi fut éprouvé pour le généralat,  
Le père Brise-Motte, à son tour dans la scène  
Entre et dit qu'il foutra dix coups tout d'une haleine.  
Il essuie le conin de cette jeune sœur,  
Et, dans trois coups de cul, lui cause une douleur  
Qui fait jeter des pleurs à la jeune innocente.  
Le moine sans pitié, dans son ardeur brûlante,  
La serre dans ses bras, saisi d'un doux transport :  
Sentant son vit pressé comme par un ressort,  
Change en tendres soupirs les pleurs de sa conquête,  
Et régale ce con d'une si belle fête,  
Que le cul de la nonne en sauta de fureur.  
Le paillard darde au fond sa bénigne liqueur,  
Et, suivant sans repos l'amoureux exercice,  
Douze coups tous portants son vit lui fut propice.  
La douzaine finie, on crut qu'à cette fois  
Le moine borneroit le cours de ses exploits.  
On alloit opiner, quand ce nouvel Hercule,  
Retournant le tendron, du premier coup l'encule.  
Sodomise deux coups, et deux fois déchargeant,

Il retire du cul deux fois son vit bandant.  
 Jusque-là Brise-Motte avoit eu l'avantage,  
 Et le Chapitre alloit lui donner son suffrage.  
 — Le mien n'est pas pour lui, répond frère Frappart,  
 Au choix en question je prétends avoir part  
 Et sur lui remporter une pleine victoire,  
 Mon vit n'est pas si long, pères, je veux le croire,  
 Mais pour foutre je veux lui damer le pion ;  
 Je vais vous le montrer sur ce jeune garçon.  
 Il dit, et sur-le-champ déculottant le frère,  
 Aux yeux des papelards paroît le beau derrière.  
 Il pousse vivement son vit sans le mouiller,  
 Sans effort et sans peine encule l'écolier.  
 Chacun frappe des mains à ce charmant spectacle,  
 Et l'on tient que le coup approche du miracle,  
 Quand le bougre, charmé de l'applaudissement,  
 Leur dit : Sans déculer, je fournois tout un an !  
 Le saint homme, en effet, de toute la journée,  
 Ne cessa de tenir la mazette enculée.  
 Le président se lève et recueille les voix :  
 Tout est en sa faveur, le Chapitre en fait choix,  
 Quand un moine étourdi se saisit de la porte,  
 Et dit qu'il ne veut pas qu'aucun cordelier sorte,  
 Sans avoir déclaré qu'il faut, pour être élu,  
 Foutre quarante coups, soit en con, soit en cu,  
 Appelant de leur choix au plus prochain concile,  
 Prétendant leur prouver qu'il n'est pas moins habile,  
 Il offre de montrer sa proposition  
 Mise dans le moment en exécution.  
 Il sort, ferme après lui ; le Chapitre en murmure.  
 — Je veux vous foutre tous, dit-il par la serrure.  
 Pied ferme et vit en main, il les prend au guichet.  
 Les moines se voyant surpris au trébuchet

Délibèrent enfin, et la sainte assemblée,  
 Qui se voit, au passage, à coup sûr enfilée,  
 Veut bien qu'à ce mutin on présente le cu :  
 Tout autant il en sort tout autant de foutu.  
 Pas un n'en est exempt, pas même la vieillesse ;  
 Le bougre encule tout d'une même vitesse.  
 Chaque moine convient qu'il n'a rien vu d'égal  
 Et qu'on ne peut choisir un plus grand général.

---

### LE DÉBAUCHÉ CONVERTI (1)

Puissant médiateur entre nous et la femme,  
 Qui du plaisir secret nous ourdissez la trame,  
 Des feux de Prométhée ardent dispensateur,  
 Et de la gent humaine éternel créateur,  
 Portassiez-vous encore un plus superbe titre,  
 Du bonheur de mes jours vous n'êtes plus l'arbitre.  
 Ce plaisir violent dont je fus enchanté,  
 D'un tourment de six mois est trop cher acheté.  
 Qu'un autre que moi coure après ce vain fantôme,  
 J'en connois le néant, grâce à monsieur saint Côme ;  
 Et ses sacrés réchauds sont l'utile creuset  
 Où l'or faux du plaisir m'a paru tel qu'il est.  
 J'ai ruminé ces maux que sur son lit endure  
 Un pauvre putassier tout frotté de mercure.  
 Des conduits salivants, quand les pores ouverts  
 Du virus repoussé filtrent les globes verts ;  
 Quand sa langue, nageant dans des flots de salive,

(1) Cette pièce est de Robbè de Beauveset, mais comme elle n'a point été insérée dans les œuvres badines de cet auteur, nous croyons faire plaisir au lecteur en la donnant ici.

Semble un canal impur qui coule une lessive ;  
 Ah ! que, sur son grabat, se voyant enchaîné,  
 Un ribaud voudroit bien n'avoir pas engagé !  
 Qu'il déteste l'instant où sa pompe aspirante  
 Tira le suc mortel de sa cruelle amante !  
 L'œil cave, le front ceint du fatal chapelet,  
 Le teint pâle et plombé, le visage défait,  
 Les membres décharnés, une joue allongée,  
 Sa planète atteignant son plus bas péricée ;  
 Alors avec David il prononce ces mots :  
 La vérole, mon Dieu, m'a criblé jusqu'aux os !  
 Car, par MALUM, David entend l'humeur impure  
 Qu'il prit d'Abigaïl, comme je conjecture ;  
 D'autant que cette femme, épouse de Nabal,  
 De son mari pouvoit avoir gagné ce mal.  
 Ce Nabal, en effet, est peint au saint volume  
 Comme un compagnon propre au poil comme à la  
 [plume,

Et qui, quand il trouvoit fille de bonne humeur,  
 De ses bubons enflés méprisant la tumeur,  
 Lui faisoit sur le dos faire la caracole,  
 Eût-il été certain d'y gagner la vérole.  
 Aussi suis-je surpris que David, ce grand clerc,  
 Au fait d'Abigaïl ait pu voir si peu clair.  
 Certes, besoin n'étoit d'être si grand prophète,  
 Et d'avoir sur son nez la divine lunette,  
 Pour voir que de Nabal tout le sang corrompu  
 Ayant poivré le flanc qui s'en étoit repu,  
 C'étoit nécessité que son hardi priape  
 Eût la dent agacée en mordant à la grappe.  
 Mais quoi ! vit-on jamais raisonner un paillard ?  
 Il prit, les yeux fermés, ce petit mal gaillard,  
 Dont, quelque temps après, sa flamberge en furie

Enticha le vagin de la femme d'Urie.  
De mes ébats aussi j'ai tiré l'usufruit;  
Mais grâce au vif-agent mon virus est détruit.  
Mon sang purifié coule libre en mes veines,  
Et deux globes malins ne gonflent plus mes aînes.  
Du trône du plaisir les parois resserrés  
Ne laissent plus couler mille sucS égarés ;  
Et ce moine velu que le prépuce enfroque  
De trois rubis rongeurs ne rougit plus sa toque.  
Triste et funeste coup ! pouvois-je le prévoir,  
Qu'une fille si jeune eût pu me décevoir ?  
Deux lustres et demi, qu'un an à peine augmente,  
Voyoient bondir les monts de sa gorge naissante,  
Un cuir blanc et poli, mais élastique et dur,  
Tapissoit le contour de son jeune fémur.  
A peine un noir duvet, de sa mousse légère,  
Couvroit l'antré sacré que tout mortel révère.  
Les couleurs de l'aurore éclatoient sur son teint,  
Elle auroit fait hennir le vieux muphti latin.  
Un front dont la douceur à la fierté s'allie,  
La firent à mes yeux plus vierge qu'Eulalie.  
Aussi combien d'assauts fallut-il soutenir  
Avant que d'en pouvoir à mon honneur venir !  
A mon honneur ? je faux ; disons mieux, à ma honte.  
Après deux mois d'égards, de soupirs, je la monte.  
Dieux ! quelle volupté, quand sur elle étendu,  
Je pressurois le jus de ce fruit défendu !  
Sa gaine assez profonde, en revanche peu large,  
Entr'elle et mon acier ne laissoit point de marge.  
Le piston à la main, trois fois mon Jean-Chouart  
Dans ses canaux ouverts seringua son nectar,  
Et trois fois la pucelle, avec reconnoissance,  
Voitura dans mon sang sa vérolique essence.

Mais quoi ! ma passion s'enflamme à ce récit ;  
 De mes tendons moteurs le tissu s'étrécit ;  
 Mes esprits dans mes nerfs précipitent leur course  
 Et de la volupté courent ouvrir la source.  
 Quoi donc ! irai-je en proie à de vils intestins  
 De mes os ébranlés empirer les destins ?  
 Irai-je sur ces mers fameuses en naufrages,  
 Nautonnier imprudent, affronter les orages ?  
 Moi qui, comme Jonas qu'un serpent engloutit,  
 Ai servi de pâture à l'avidé Petit ?  
 Non ! de la chasteté j'atteins enfin la cime.  
 Là, je rirai de voir cette pâle victime  
 Que la fourbe Vénus place sur ses autels,  
 Traîner les os rongés de ses poisons mortels.  
 Que le ciel, si jamais je vogue sur ce gouffre,  
 Fasse pleuvoir sur moi le bitume et le soufre !  
 Que l'infamant rasoir qui tondit Abailard  
 Me fasse de l'eunuque arborer l'étendart,  
 Si jamais enivré, fût-ce d'une pucelle,  
 Mon frocard étourdi saute dans sa nacelle !  
 Tout visage de femme à bon droit m'est suspect ;  
 Quiconque a salivé doit fuir à son aspect.  
 Oui ! m'offrît-on le choix des onze mille vierges,  
 Jamais leurs feux sacrés n'allumeroient mes cierges.  
 Le jaloux Ottoman m'ouvrît-il son sérail,  
 Quand j'y verrois à nu l'albâtre et le corail  
 Briller sur ces beaux corps qu'embellit la nature,  
 Mon priape seroit un priape en peinture.  
 Je dis plus : quand le ciel, exprès de mon côté  
 Tireroit la plus rare et plus saine beauté,  
 Dieu sait si la chaleur de cette nouvelle Eve  
 Dans mon muscle allongé feroit monter la sève.  
 Beau sexe, c'en est fait, vos ébats séducteurs

Ne me porteront plus vos esprits destructeurs ;  
Je fuirai désormais votre espèce gentille,  
Ainsi qu'aux bords du Nil on fuit le crocodile.  
Il est temps de penser à faire mon salut ;  
L'âme se porte mal quand le corps est en rut,  
Lorsque l'affreuse mort, au sec et froid squelette,  
M'aura devant le juge assis sur la sellette,  
Cent mille coups de cul ne me sauveront pas  
Du foudroyant arrêt de l'éternel trépas.  
C'est vous qui le premier avez fait tomber l'homme  
Par l'attrait séducteur de la fatale pomme ;  
Mais vos culs dans l'abîme en ont plus descendus  
Que ne feroient jamais tous les fruits défendus.  
C'est avec vos filets que Satan nous attrape,  
C'est vous qui nous poussez sur l'inférieure trappe ;  
Vous séduiriez, morbleu ! je crois tous les élus.  
Adieu, beau sexe, adieu, vous ne me tentez plus.

---

### ÉPIGRAMME CONTRE PIRON

Le vieil auteur du *Cantique à Priape*,  
Le cœur contrit s'en alloit à la Trappe,  
Pleurer le mal qu'il avoit fait jadis ;  
Lors son curé lui dit : — Bon Métromane,  
C'est bien assez de ton *de Profundis* ;  
Rassure-toi, le Seigneur ne condamne  
Que les vers doux, faciles, arrondis ;  
Tout ce qui plaît à ce monde profane,  
Ce qui séduit, voilà ce qui nous damne :  
Les rimeurs durs vont tous en paradis.

---

## ÉPITAPHE ÉPIGRAMMATIQUE DE PIRON

FAITE PAR LUI-MÊME.

Ci-gît.... qui ? quoi ? Ma foi, personne, rien :  
 Un qui, vivant, ne fut valet ni maître,  
 Juge, artisan, marchand, praticien,  
 Homme des champs, soldat, robin, ni prêtre,  
 Marguillier, même académicien,  
 Ni franc-maçon. Il ne voulut rien être,  
 Et vécut nul, en quoi, certe, il fit bien ;  
 Car, après tout, bien fou qui se propose,  
 Venu de rien, et revenant à rien,  
 D'être en passant ici-bas quelque chose.

## MON TESTAMENT

Je veux qu'après ma mort cent putains toutes nues,  
 Soient, dessus mon tombeau, cent fois par jour foutues,  
 Et que les cordeliers, en chantant leurs offices,  
 Aient tous le vit bandant dans le cul des novices ;  
 Et que les jacobins, en prêchant leurs sermons,  
 En exhortant les vits, prêchent contre les cons ;  
 Et que, sans consulter tant de législateurs,  
 On partage mes biens aux plus fameux fouteurs ;  
 Et qu'on donne mes os à des apothicaires  
 Pour servir de canule à donner des clystères,  
 Afin qu'après ma mort, ainsi que j'ai vécu,  
 Je sois encore utile au service du cul.

## DERNIERS VERS DE PIRON

J'achève ici-bas ma route,  
C'étoit un vrai casse-cou.  
J'y vis clair, je n'y vis goutte,  
J'y fus sage, j'y fus fou,  
A la fin j'arrive au trou  
Que n'échappent fou ni sage,  
Pour aller je ne sais où.  
Adieu, Piron, bon voyage !

FIN





## TABLE DES MATIÈRES

Avis des éditeurs. . . . .	I
Vie d'Alexis Piron. . . . .	III
L'Origine des puces. . . . .	1
L'Ave Maria ( <i>par Robbé de Beauveset?</i> ). . . . .	14
Les Deux rats. . . . .	15
Le Juge femelle. . . . .	17
Le Mirliton. . . . .	21
Amant dessus, amant dessous. . . . .	25
L'Hospitière ( <i>par M. Dellem</i> ). . . . .	25
Les Deux pucelages. . . . .	27
Aveu de Julie sur son prochain mariage, à sa cousine. . . . .	28
Conseil à Silvie. . . . .	29
Tout est bien comme il est. . . . .	30
Le Gros mot. . . . .	57
Le Scrupule. . . . .	58
Tirliberly. . . . .	59
Le Cadenas ( <i>par Voltaire</i> ). . . . .	42
La Bougie de Noël ( <i>par Robbé de B.?</i> ). . . . .	45
Le Mari imprudent. . . . .	48
Les Coquilles d'œufs ( <i>par M. Darn...</i> ). . . . .	51
La Fille charitable. . . . .	60

La Bagatelle. . . . .	60
Conte épigrammatique. . . . .	61
Rosine, ou tout vient à point qui peut attendre. . . . .	61
La Muette ( <i>par Bouret ?</i> ). . . . .	80
Le Misogame. . . . .	80
Les Petits bateaux. . . . .	81
La Puce. . . . .	83
Les Vanités humaines ( <i>par J. B. Rousseau</i> ). . . . .	87
La Servante stérile. . . . .	88
Le Préservatif de l'orgueil. . . . .	88
Saint Guignolé ( <i>par Vergier</i> ). . . . .	89
Leçon à ma femme. . . . .	94
Épigrammes licencieuses ( <i>la 31<sup>e</sup> et la 33<sup>e</sup> sont de Rousseau</i> ). . . . .	96
Les Deux amis. . . . .	108
Le Bien vient en dormant ( <i>par Grécourt ?</i> ). . . . .	109
Le Cul de Briséis. . . . .	109
Le Voleur exempt de restituer. . . . .	110
Le Cavalier à confesse ( <i>par Grécourt ?</i> ). . . . .	111
La Femme attentive. . . . .	111
Le Bout de tabac ( <i>par Monbrun ?</i> ). . . . .	111
Le Pucelage poursuivi ( <i>par le marquis de St-Aulaire ?</i> ). . . . .	113
Le Curé et sa gouvernante ( <i>par M. Darn...</i> ). . . . .	113
La Fille reconnoissante. . . . .	123
Il y a place pour deux. . . . .	124
Le Confesseur judicieux. . . . .	125
L'Y grec. . . . .	125
Le Curé de nores. . . . .	126
Le Déménagement ( <i>par Pajon</i> ). . . . .	126
L'Avocat distrait ( <i>par R. de B ?</i> ). . . . .	127
La Rage d'amour. . . . .	128
Vita Salus. . . . .	129
La Fille violée. . . . .	130
Le Mal d'aventure ( <i>par Vergier</i> ). . . . .	132
La Veuve inconsolable. . . . .	134
La Résurrection. . . . .	135
Les Cheveux. . . . .	135
L'Amable ingénue. . . . .	136
La Vivandière. . . . .	136
Jouissance ( <i>par l'abbé de Chaulieu ?</i> ). . . . .	137
Le Coche versé ( <i>par Grécourt ?</i> ). . . . .	138
Le Chapelier. . . . .	139

Les Belles jambes. . . . .	110
Le Mari raisonnable. . . . .	110
Les Misères de l'amour. . . . .	141
L'Évêque <i>in partibus</i> . . . . .	112
La Plume d'amour ( <i>auteur douteux</i> ). . . . .	142
Le Marché avantageux. . . . .	143
Le Psautier ( <i>par Grécourt ?</i> ). . . . .	144
L'Écorchure. . . . .	145
Le Tableau de la Toussaint. . . . .	146
Le Placel. . . . .	147
Sermon contre le péché de la chair. . . . .	150
Les Complices ( <i>par J. B. Rousseau</i> ). . . . .	151
La Sourde oreille. . . . .	151
La Commère charitable. . . . .	152
Alcibiade à Glycère. . . . .	155
Le Pardon ( <i>par de Chenevières ?</i> ). . . . .	161
Le Réveil ( <i>par Chaulieu ?</i> ). . . . .	161
Épître à une coquette. . . . .	162
Le Jubilé. . . . .	163
Il faut toujours que la femme commande ( <i>par Voltaire</i> ). . . . .	163
A un mari qui bat sa femme ( <i>par de Cailly</i> ). . . . .	182
La Maitresse de plain-chant. . . . .	182
Le Jésuite et le tableau. . . . .	185
Rondeau à Mlle P*** que je surpris mettant sa chemise. . . . .	185
Le Florentin. . . . .	186
La Femme infatigable. . . . .	184
Le Petit bien de Lise ( <i>par Lalleman</i> ). . . . .	185
La Muette ( <i>par Vadé</i> ). . . . .	186
Le Sort des maris ( <i>par Vadé</i> ). . . . .	188
Les Deux sœurs. . . . .	190
Ronde à danser. . . . .	192
La femme prudente. . . . .	194
Couplet. . . . .	195
Le Beurre ( <i>par Vadé</i> ). . . . .	196
Le Garçon prudent ( <i>par Vadé</i> ). . . . .	200
Réparation bien faite. . . . .	202
Le Nègre et la villageoise. . . . .	202
Le Bon exemple ( <i>par M. Darn...</i> ). . . . .	205
Le Lit d'hôtellerie. . . . .	204
Le Cocu vengé ( <i>par M. Darn...</i> ). . . . .	206
Il l'y mettra ( <i>id.</i> ). . . . .	208

Les Devises. . . . .	210
Bethsabée. . . . .	210
L'Erreur du matin. . . . .	212
Les Cantharides. . . . .	212
Le Gars dispos ( <i>par M. Darn...</i> ). . . . .	213
Le Premier coup de vèpres <i>par Malsac?</i> . . . . .	214
Les Clystères ( <i>par Bouret?</i> ). . . . .	214
La Jeune femme en couche ( <i>par M. de R...</i> ). . . . .	214
Le Scrupule bien placé. . . . .	215
Le Mauvais turc ( <i>par Thémiseuil</i> ). . . . .	215
Remède contre la tentation. . . . .	216
Le port du salut. . . . .	216
Épithaphe de feu M <sup>***</sup> , époux de Mlle, veuve et pucelle . . . . .	217
Placet de Piron pour sa domestique. . . . .	217
Impromptu. . . . .	218
Autre sur le mot <i>Peut-être</i> . . . . .	218
Ode à priape ( <i>par de Sade</i> ). . . . .	219
Parodie de l'ode à Priape. . . . .	225
Le Chapitre général des cordeliers. . . . .	229
Le Débauché converti ( <i>par Robbé de Beaufort</i> ). . . . .	253
Épigramme contre Piron ( <i>par Marmontel</i> ). . . . .	259
Épithaphe de Piron faite par lui-même. . . . .	240
Mon testament. . . . .	240
Derniers vers de Piron. . . . .	241
Table des matières. . . . .	245